This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

295 A 1

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME IV.

Contenant le Tome III. de l'Eſprit.

DE L'ESPRIT,

PAR

M. HELVETIUS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur, avec ſa vie & ſon portrait.

... Undè animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.
LUCRET. *de rerum naturâ. Lib. I.*

TOME III.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXIV.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit ſur le génie: la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpèces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentimens propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores applicables à certaines eſpèces de génie, tel que celui de la poéſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales; & pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneilles, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne a des hommes ſi différens, ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions & les découvertes ſont de deux eſpèces. Il en eſt que nous devons au haſard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: & par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport, forment un

grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (1). Or, c'eſt le haſard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſans qu'ils traitent, & que c'eſt ce même haſard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriere; & ce ſecond par un troiſieme; ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théâtre François acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection

(1) Le neuf & le ſingulier dans les idées ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie; il faut de plus que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

qu'il ajoute à cet art, doit faire époque; Corneille eſt un génie (2).

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (3). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres. Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi: Newton fait époque; il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées: Locke éclaircit, ap-

(2) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur; & Voltaire eût ſans contredit fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théâtre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(3) Il eſt en ce genre mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere: c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les écrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modèles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

profondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme (4). Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monumens de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais ſi le haſard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils devoient naître pour faire époque, & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même haſard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'état!

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt honoré comme un grand génie: cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres, ſans éducation, & dupe lui-

(4) Je pourrois même dire accompagné de quelques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain, voit dans chaque ſiècle cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt entre ſes mains plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du haſard, qui le place dans les temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter ſon nom?

Qui doute que ce même haſard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar? Non que je prétende rien retrancher des louanges dûes à ce héros: mais enfin Sylla avoit comme lui aſſervi les Romains. Les faits de guerre ne ſont jamais aſſez circonſtanciés dans l'hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius, ou à quelque autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jeta par ſes victoires les fondemens du trône qu'Auguſte affermit (5); c'eſt

(5) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célèbres tous ceux qui avec de petites armées n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre auteur, on voit de grands Poëtes prendre Homere pour modèle, ſe demander en écrivant: *Homere eût-il penſé, ſe fût-il exprimé comme moi*? il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit propoſé Cyrus, & l'autre Annibal pour modèle.

que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains ; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talens lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au haſard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le haſard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déja dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſemens nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (6) & de ſes ſuccès ;

(6) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroit-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à-peu-près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours dans

ſuccès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre. Une ſcience ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame: auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de génie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à

---

un homme un deſir vif de la gloire, qui le rendant inſenſible à toute eſpèce de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps: *O mes amis!* leur répond-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes?*

Corneille étoit ſans doute animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet: *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite.... Eh! Monſieur*, réplique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle; je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'homme de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court tout effrayé dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon: *Eh bien*, lui répondit-il,

les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons, qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain ſans être réellement inventeur en ce genre.

---

avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui ſi ſouvent fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai à ce ſujet deux traits du célèbre La Fontaine. Un de ſes amis, qui ſans doute avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon Saint Paul. La Fontaine le lit avec avidité; mais né très doux & très humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre; ce Saint Paul-là n'eſt pas mon homme.* C'eſt avec la même naïveté que comparant un jour Saint Auguſtin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un Saint Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſans, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités: cependant l'un & l'autre ſont avec raiſon mis au rang des génies; le premier par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jettés dans ſes narrations; le ſecond par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpèces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques: dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent; il naît

tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & ſait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des ſonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déja célèbre, peut compoſer de mauvais ouvrages : il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpèce de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le poëte célèbre peut être un mauvais philoſophe, & l'excellent philoſophe un poëte médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'hiſtoire, & l'hiſtorien mal faire un roman.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours l'invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſans pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talens & ſes découvertes, celui qui cultive les arts & les ſciences, puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc en partie l'œuvre du haſard; c'eſt le haſard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche inſenſiblement les vérités, toujours inutiles lorſquelles ſont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités, déja rapprochées, lui don-

nent des principes généraux & lumineux : le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'empire des arts ou des ſciences en eſt éclairée. Le haſard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui compoſent les météores : ces matieres pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent aucun effet, juſqu'au moment où, par des ſouffles contraires, portées impétueuſement les unes contre les autres, elles ſe choquent en un point; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon eſt éclairé.

CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

LA plupart de ceux qui juſqu'à préſent ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignification de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie du mot *imagination*; il dérive du latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonymes; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous; & l'imagination, dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter

citer. Eſt-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'iſle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images (1), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV fait par le Brun, differe du tableau compoſé (2) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentimens qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination qu'un Poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un Poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(2) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents, & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la phyſique; ſi l'on n'en fait uſage que pour jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des ſciences, & qu'on attende de la ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le philoſophe de l'Inde: c'eſt elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles (3): c'eſt elle encore

(3) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne à ce ſujet qu'un Roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels: armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un Roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe: il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité, & obtient pour ſon fils la fille du Roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au Roi du Tunquin, & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné, ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiècles à venir témoignage de ſon.

qui, peuplant les élémens de demi-dieux, créant à ſon gré, des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde phyſique, s'eſt, d'une aile audacieuſe, ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir long-temps parcouru les déſerts immeſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abîme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *deſir*; ce deſir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuſe; cette corruption contient le germe de l'univers & les ſemences de toutes les créatures. Des animaux intelligens, ſous le nom de *zophaſémin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le ſoleil luit; les terres & les mers ſont échauffées de ſes rayons; elles les réfléchiſſent, & en embraſent les airs : les vents ſoufflent, les nuages s'élevent, ſe frappent; &, de leur choc, rejailliſſent les éclairs & le tonnerre; ſes éclats réveillent les animaux intelligens, qui frappés d'effroi, ſe meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fauſſe philoſophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainſi la formation de l'uni-

imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule : la métamorphoſe commence; & la côte ſouillée de ce patricide eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

vers, ſut, dans les divers pays, débrouiller ſucceſſivement le chaos de mille autres manieres différentes (4).

(4) Elle aſſure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme détachée, tous les trente-ſix mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtans à cet état, eſt révivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend, porté ſur les aîles des vents; leur ſouffle fait écouler les eaux, le terrein humide eſt deſſéché; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitans de Lao, le ſiècle de Xaca, un Mandarin nommé Pontabobamy-ſuan s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux: une fleur ſurnage ſur leur immenſité; le Mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le Mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le Mandarin reſpecte ſa vertu; mais ne pouvant ſe priver entierement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt de là qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés, dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le Mandarin fait retirer les eaux; il creuſe les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes, juſqu'à ce qu'enfin laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a ſur le monde terreſtre ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau dont la compoſition variée a chez les différens peuples été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

Dans la Grèce, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit: » Au commencement étoient le chaos, le noir érebe & le tartare. Les temps n'exiſtoient point encore, lorſque la nuit éternelle, qui ſur des aîles étendues & peſantes, parcouroit les immenſes plaines de l'eſpace, s'abat tout-à-coup ſur l'érebe: elle y dépoſe un œuf; l'érebe le reçoit dans ſon ſein, le féconde: l'amour en ſort. Il s'élève ſur des aîles dorées, il s'unit au chaos: cette union donne l'être aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes & aux animaux. Déja Vénus, conçue dans le ſein des mers, s'eſt élevée ſur la ſurface des eaux; tous les corps animés s'arrêtent pour la contempler; les mouvemens que l'amour avoit vaguement imprimés dans toute la nature, ſe dirigerent vers la beauté. Pour la premiere fois, l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont connus à l'univers «.

Voilà, dans le premier ſiècle de la Grèce, de quelle maniere l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre qu'elle s'élève à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie, par la préciſion de ſes tours, la magnificence de l'expreſſion & la propriété des mots, rend viſibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? l'imagination

ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion; qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? c'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paroît endormie ſur des roſes; la déeſſe ſe réveille; l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues; un voile léger dérobe une partie de ſes beautés; l'ardent Adonis les dévore; il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance; le voile eſt arraché d'une main impatiente. Venus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir: & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante? d'annoncer, par exemple, la diſſention qui s'élève entre les citoyens? L'imagination repréſentera la paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi que dans la poéſie l'imagination fait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné; elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *Océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils pro-

noncent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; & de là ces diſputes éternelles & vives, qui ſouvent ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ? Ce ſont partout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir ; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir, & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent, lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très ingénieuſe & très propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui.

» J'étois un jour dans le bain : une terre odorante, d'une main aimée, paſſa dans la mienne.

Je lui dis : Es-tu le muſc ? es-tu l'ambre ? Elle me répondit : Je ne ſuis qu'une terre commune ; mais j'ai eu quelque liaiſon avec la roſe ; ſa vertu bienfaiſante m'a pénétrée ; ſans elle, je ne ſerois encore qu'une terre commune (5)«.

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré dans les différens genres l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment*. Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentimens de même eſpèce. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes deſirs & de ſes ſentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour diſtinguer enſuite les ſentimens des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpèces ; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature ; tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c. ; les autres, qui ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices ; telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpèces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpèces de ſentimens. Les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpèce, c'eſt-à-dire à

(5) Voyez le Guliſtan ou l'empire des Roſes de Saadi.

nos

nos beſoins phyſiques, ils reçoivent le nom de ſenſations : les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentimens. C'eſt de cette derniere eſpèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni par conſéquent ſans ſentimens ; mais que ces ſentimens ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi ? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvemens fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, & commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différens, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné ; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt en conſéquence peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la

conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentimens. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les Grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigans, que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition: mais ſans quelques cinconſtances ſingulieres, ce germe y meurt, ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins, allumés dans les entrailles de la terre: ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénétrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentimens eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres, & principalement les poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſurtout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à ſentimens, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentimens, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions? pour faire un tableau vrai,

il faut être affecté des mêmes ſentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modèle. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (6): on eſt toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être en général ſuſceptible de paſſions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpèce de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros, qu'il ne peint les amans.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt en ce genre attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégans, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcene où Catilina,

(6) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du ſentiment avec de l'eſprit. Veut-on peindre la vertu? on fera exécuter en ce genre à ſon héros des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il eſt peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois-que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina! une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de ſentimens? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti*: mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beau-

té d'une femme, & l'image qu'il s'en feroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amans. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard; le langage ſimple du ſentiment lui paroit plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel; lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit:

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime (7).

On ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant, que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille, pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui d'un mot peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

(7) Si dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo.

le Soleil a dit à-peu-près la même choſe à Phaëton ſon fils, c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni par conſéquent dans le moment du danger.

Toute phraſe ingénieuſement tournée, prouve à la fois l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit : l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (8), Bénérice reprend :

Pour jamais !.... Que ce mot eſt affreux quand on aime !

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle

(8) Dans la tragédie angloiſe de Cléopatre, Octavie rejoint Antoine ; elle eſt belle : Antoine peut reprendre du goût pour elle ; Cléopatre le craint ; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* » O mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande différence encore entre mon état & le ſien ! Octavie eſt aujourd'hui mépriſée ; mais Octavie eſt ton épouſe. L'eſpoir immortel habite dans ſon ame ; il eſſuye ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. Demain l'hymen peut te remettre entre ſes bras. Quelle eſt au contraire ma deſtinée ! Que l'amour ſe taiſe un moment dans ton cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis comme elle gémir près de ce que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter d'un retour. Un ſeul inſtant d'indifférence, & tout pour moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe & l'éternité me ſéparent à jamais de toi «.

a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur; Seide répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples, & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité; je dirai même qu'il ſera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard la dupe de l'eſprit? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit, qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer lorſqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui eſt commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité; c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en eſt pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le ſentiment dans l'ambition,

s'allie très bien avec l'esprit & la réflexion: la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant, qui prépare & saisit ces instans de foiblesse, qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe: l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition: ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité: la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toutes sortes d'hommes: pour s'en servir utilement, il faut les connoître: d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre? Le sen-

timent de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidèlement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſentencieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté;
Mais s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolance :
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différens genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de ſentimens, que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théatre François.

CHAPITRE

De l'Eſprit.

L'ESPRIT n'eſt autre choſe qu'un d'idées & de combinaiſons nouve avoit fait en un genre toutes les cc poſſibles, l'on n'y pourroit plus po: vention ni eſprit; l'on pourroit êtr ce genre, mais non pas ſpirituel. Il e: dent que s'il ne reſtoit plus de dé faire en aucun genre, alors tout ſer & l'eſprit ſeroit impoſſible : on aur juſqu'aux principes des choſes. Un venus à des principes généraux & ſcience des faits qui nous y auroien ſeroit plus qu'une ſcience futile; & bibliothèques où ces faits ſont ren viendroient inutiles. Alors de tous le de la politique & de la légiſlation, de toutes les hiſtoires, on auroit exemple, le petit nombre de pri propres à maintenir entre les hom d'égalité poſſible, donneroient un ſance à la meilleure forme du go Il en ſeroit de même de la phyſiqu ralement de toutes les ſciences. A humain, épars dans une infinité d'o vers, ſeroit par une main habile dans un petit volume de principes; comme les eſprits des fleurs, qui

vaſtes plaines, ſont par l'art du chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt en tout genre, fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſi-tôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavans; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpèce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir, conſultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des Loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpèces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent des matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités, ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, & par conſéquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer: il doit donc récompenſer par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que dans les ſciences on déſigne par

le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modèle ſur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les La Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès: on peut dire de ces ouvrages qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou comme La Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces, la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eſt dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre: telles ſont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui dénuées du génie & du ta-

lent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épithetes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *ſublime* au poëte, au légiſlateur, au géométre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle ſuppoſe par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraye des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés par la diſette de la langue à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuc-

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers, n'ayent de l'eſprit; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de légiſlateur.

cès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce point de vue; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *eſprit*: c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différens que font ſur nous & les diverſes eſpèces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet que je vais, dans les chapitres ſuivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.

CHAPITRE IV.

De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.

DANS le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention.

L'avare de Moliere ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé; il le fouille; & ne trouvant rien dans ſes poches, il lui dit: *Rends-moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin; il eſt dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Iſis, lorſque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: *Vos*

rivaux ſont-ils mieux traités que vous ? Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur ;
Comme eux, à votre humeur ſévere
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé !

Ce ſentiment eſt dans la nature ; mais il eſt fin ; il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de

(1) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil attentif. L'eſprit en tout genre n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe dans un auteur & beaucoup de fineſſe & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcène, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentimens qu'on lui préſente.

Ce fait poſé; on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or, elle leur échappe lorſque l'auteur ſaute les idées intermédiaires, néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot que répétoit ſouvent M. de Fontenelle: *On détruiroit preſque toutes les religions* (2), *ſi l'on obligeoit tous ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (3); mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

(2) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions, n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(3) Il en eſt de même de cet autre mot de M. de Fontenelle: *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne ſent point comme lui toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt

On

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpèce des idées qu'à la maniere de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le Cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le Duc d'Orléans Régent, M. de Fontenelle dit *que ce Prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile*; c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'opéra de Thétis, lorſque cette Déeſſe, pour ſe venger de Pélée qu'elle croit infidèlle, dit :

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpèce ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, & par

---

ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Léibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir ſi l'on s'entend ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir, ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immenſe édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

conſéquent au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un Auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (4); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut plus facilement échapper à la ſagacité du Lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même ou de la maniere dont elle eſt exprimée (5).

---

(4) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal-adreſſe de l'auteur; il faut toujours jeter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent avec d'autant plus d'enthouſiaſme cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée? il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais enfin elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt par les gens d'eſprit réduite à ſa valeur intrinſéque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres: honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours par un mépris injuſte venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

(5) On déſigne, en Perſe, par les épithètes de *pein-*

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'Abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : « Virgile, dit-il, n'est qu'un Prêtre élevé au milieu des grimaces du temple; le caractère pleureur, hypocrite & dévot de son héros déshonore le Poëte; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes suspendues devant les autels, & l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de *fort*. Or, le grand & le fort ont cela de commun qu'ils font sur nous une impression vive; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du Portique ou du Lycée, intéressans pour tous les hommes en général & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthène, lorsque cet Orateur leur reprochoit leur lâcheté : *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur disoit-il, *Philippe est-*

tres ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différens poëtes, & l'on dit en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe. Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur Orateur que des découvertes de leurs Philosophes, c'est que Démosthène leur présentoit des idées plus convenables à leur situation actuelle, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un Philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (6).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de com-

(6) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui de tous les raisonnemens sont sans contredit les plus forts.

mun qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cens mille hommes & l'autre avec quatre cents hommes; le premier attire notre reſpect & le ſecond notre mépris (7).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui par ſoi-même eſt petit ou le devient par la comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſque aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque au moment qu'il fond ſur l'ennemi: ſi l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (8), qui croiſſant par an d'une coudée en groſſeur & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion; Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration ou du temple du Deſtin ou des fêtes du Ciel, peut être grande, majeſtueuſe & même ſublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

(7) Tout devient ridicule ſans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint?

(8) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar qui dit de lui: *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques agrémens à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle eſt moins difficile en ce genre : l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance & de la jalouſie. La ſcène d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils; les fureurs de Rhadamiſte qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui

d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est Monarque: les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminens pour le frapper de terreur: il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (9). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les Petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le Poëte met sur la scène. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux,

(9) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires, & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir; on craindroit de naître de leur temps. Il en est de ces conquérans comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs, fracasse en éclatant les arbres & les rochers. Vu de prés, ce spectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées ou ſes ſentimens ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir dans un héros les ſentimens dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Gènes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie les caracteres du Comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on régnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; ſi, dans un ſiècle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne; & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs, & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions : nom qui tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux Poëtes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phèdre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit, que pour tracer dans *Rodogune* le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc en tout genre ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt ſans contredit plus généralement utile à l'humanité que la

découverte d'une conjuration; mais cette dernier découverte eſt infiniment plus intéreſſante pou la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du ſort une fois déterminée, j'obſerve rai que les hommes ne pouvant ſe communique leurs idées que par des mots, ſi la force de l'ex preſſion ne répond pas à celle de la penſée, quel que forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra tou jours foible, du moins à ceux qui ne ſont poin doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foi bleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, i faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & pré ciſe : toute idée rendue par une expreſſion lou che eſt un objet apperçu à travers un brouil lard; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtinct pour être forte; 2°. il faut que cette penſée s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & qu l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il fau tranſmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme j'ai dit au chapitre de l'imagina tion, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exacte ment calquée ſur une idée; il faut encore qu'elle ſoit grande, ſans être giganteſque (10) : telle

(10) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le Pſalmiſte dit que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet; parce qu'il eſt peu d'hom

eſt l'image employée par l'immortel Auteur de l'*Eſprit des lois*, lorſqu'il compare les deſpotes aux Sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou du moins préſentée ſous une face nouvelle.

C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin en ce genre au dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée eſt une image de mouvement. Ce tableau toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait en conſéquence une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un Auteur doit en partie la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes Lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois à cet égard s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force perticuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de cer-

---

mes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif des montagnes ſautant comme des cabrits.

tains corps, celui de quelques particuliers puiſſans, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſe aux élans du génie. Quiconque dans ces gouvernemens s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le Lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à M. l'Abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'Auteur de l'*Eſprit des lois* : « C'eſt dommage que M. le Préſident de Monteſquieu, retenu ſans doute par la crainte du miniſtere, n'ait pas eu le courage de tout dire. On ſent bien en gros ce qu'il penſe ſur certains ſujets; mais il ne s'exprime point aſſez nettement & aſſez fortement : on eût bien mieux ſu ce qu'il penſoit, s'il eût compoſé à Londres & qu'il fût né Anglois ».

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont avec dédain abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcènes de *Mahomet!* tragédie qui peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célèbre M. de Volkaire.

Je finis par un morceau de M. l'Abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

« Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le plus ſuperſtitieux? L'Egypte, dit-il, étoit un pays d'enchantemens; l'imagination y étoit perpétuellement battue par les grandes ma-

chines du merveilleux; ce n'étoit par-tout que des perſpectives d'effroi & d'admiration. Le Prince étoit un objet d'étonnement & de terreur : ſemblable au foudre qui, reculé dans la profondeur des nuages, ſemble y tonner avec plus de grandeur & de majeſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes & de ſon palais que le Monarque dictoit ſes volontés. Les Rois ne ſe montroient que dans l'appareil effrayant & formidable d'une puiſſance relevée en eux d'une origine céleſte. La mort des Rois étoit une apothéoſe : la terre étoit affaiſſée ſous le poids de leurs mauſolées. Dieux puiſſans, l'Egypte étoit par eux couverte de ſuperbes obéliſques chargés d'inſcriptions merveilleuſes, & de pyramides énormes dont le ſommet ſe perdoit dans les airs. Dieux bienfaiſans, ils avoient creuſé ces lacs qui raſſuroient orgueilleuſement l'Egypte contre les inattentions de la nature ».

« Plus redoutables que le trône & ſes Monarques, les temples & leurs Pontifes en impoſoient encore plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de ces temples étoit le coloſſe de Sérapis. Nul mortel n'oſoit en approcher. C'étoit à la durée de ce coloſſe qu'étoit attachée celle du monde : quiconque eût briſé ce taliſman, eût replongé l'univers dans ſon premier chaos. Nulles bornes à la crédulité ; tout dans l'Egypte étoit énigme, merveille & myſtere. Tous les temples rendoient des oracles ; tous les antres vomiſſoient d'horribles hurlemens ; par-tout l'on voyoit des trépieds tremblans, des pythies en fureur, des victimes, des Prêtres, des magiciens, qui, revêtus du pouvoir des Dieux, étoient chargés de leur vengeance ».

« Les Philoſophes animés contre la ſuperſ-

tition, s'éleverent contr'elle : mais bientôt engagés dans le labyrinthe d'une métaphiſique trop abſtraite, la diſpute les y diviſe d'opinions ; l'intérêt & le fanatiſme en profitent ; ils fécondent le chaos de leurs ſyſtêmes différens ; il en ſort les pompeux myſteres d'Iſis, d'Oſiris & d'Horus. Couverte alors des ténèbres myſtérieuſes & ſublimes de la théologie & de la religion, l'impoſture fut méconnue. Si quelques Egyptiens l'apperçurent à la lueur incertaine du doute, la vengeance toujours ſuſpendue ſur la tête des indiſcrets, ferma leurs yeux à la lumiere & leur bouche à la vérité. Les Rois même qui, pour ſe mettre à l'abri de toute inſulte, avoient d'abord de concert avec les Prêtres évoqué autour du trône la terreur, la ſuperſtition & les fantômes de leur ſuite ; les Rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés ; bientôt ils confierent aux temples le dépôt ſacré des jeunes Princes ; fatale époque de la tyrannie des Prêtres Egyptiens ! nul obſtacle alors qu'on pût oppoſer à leur puiſſance. Les Souverains furent ceints dès l'enfance du bandeau de l'opinion ; de libres & d'indépendans qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient dans ces Prêtres que des fourbes & des enthouſiaſtes ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les victimes. Imitateurs des Rois, les peuples ſuivirent leur exemple, & toute l'Egypte ſe proſterna aux pieds du Pontife & de l'autel de la ſuperſtition ».

Ce magnifique tableau de M. l'Abbé Cartaut prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpèce d'inſtinct, qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au-deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver ſur ce ſujet à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiere.*

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des Lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé par la reconnoiſſance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des Savans, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y

marcher. M. de Fontenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il falloit avec adreſſe y préparer ſon eſprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté: il y réuſſit: la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? ſimplement obſerver la marche des eſprits ordinaires: ſavoir, que tout ſe tient & s'amerle dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſſent & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement, & que par le ſecours des idées intermédiaires l'on pouvoit élever de proche en proche les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples; & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-

L'eſprit de lumiere n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt à la philoſophie ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre avec force & harmonie les penſées des poëtes; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre avec netteté les idées des philoſophes.

Sans exclure ni le génie ni l'invention, ces deux talens ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont à l'eſprit de lumiere uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux. L'eſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique aux eſprits communs des idées trop au-deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où

même, & ſans dire à la fois que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme; & lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples! C'eſt le travail de tous les ſiècles & de tous les eſprits. Je ne vois dans les ſavans que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que par ce rapprochement d'idées, ils l'ayent en chaque genre mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſe qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les ſciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumiere à traîner lentement ſur ſes traces & leur ſiècle & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des eſprits de lumiere, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés ſans ceſſe à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiere l'attendent, pour ainſi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poéſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellens préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement dans ſa poétique, donné des préceptes excellens. Ce

grand homme cependant n'ayant dans cet ouvrage parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; ils eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre-humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpèce de découverte, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différens. Ce qu'on appelle de la lumiere ſuppoſe preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, & dans la converſation l'emporter ſur le génie. Que dans une aſſemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere: s'il parle de peinture au poëte, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux

autres ; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poëte, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur de lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies : c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, & par conſéquent plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrans & les eſprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets ; ceux-là au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creuſent ; ils parcourent en profondeur l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet : a-t-il dans ce ſujet fouillé juſqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'eſprit profond, ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait en ce genre atteint la derniere réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond

en pluſieurs genres ; qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit, qu'on l'a plus pénétrant & plus profond ; & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres qui s'occupent des ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié ; telles ſont la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie ? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier en ces divers genres la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithète de pénétrant ; il attend pour louer que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géomètre, ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit ; c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très grande ſagacité, lorſqu'ayant très long-temps médité, & ayant très habituellement préſens à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénètre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût : c'eſt dans ce chapitre le dernier objet que je me ſois propoſé d'examiner.

Le goût, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt en fait d'ouvrages la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement ; telles ſont la géométrie, la méchanique, & certaines parties de phyſique ou de peinture. Dans ces ſortes d'arts ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits ; & le goût n'eſt en ces divers genres que la connoiſſance du vrai-ment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces ouvrages dont le public eſt ou ſe croit juge : tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiècles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent deux différentes eſpèces de goût. L'un que j'appelle goût d'habitude : tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentimens propres à plaire au public, rend très bons juges des ouvrages de théâtre, & ſur-tout des pièces reſſemblantes aux pièces déjà données. L'autre eſpèce de goût eſt un goût raiſonné : il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde, & de l'humanité, & de l'eſprit du ſiècle. C'eſt particulierement aux hommes doués

de cette derniere eſpèce de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomène littéraire? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres: chacun d'eux a ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues.

Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit en conſéquence faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent ſouvent ſur le même ouvrage, & l'écrivain célèbre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grand écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel eſprit.

Ce qui plaît dans tous les ſiècles, comme dans tous les pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les ſciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel eſprit*, ſi le public unit l'épithète de beau au mot d'*eſprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulierement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très différent du genre inſtructif. L'inſtruction eſt moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en phyſique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en ſont

ſont également eſtimées. Il n'en eſt pas ainſi du bel eſprit: l'eſtime conçue pour un ouvrage de ce genre, doit ſe modifier différemment chez les divers peuples, ſelon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les ſciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel eſprit.* Mais comme il n'en eſt aucune où l'on ne compoſe des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des hiſtoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur ſans le fatiguer, il n'eſt point auſſi de nation, où du moins ſous un autre nom, on ne connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit.*

Quiconque en ces divers genres n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine: *Ce n'eſt qu'un bel eſprit, à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine: mais je crois pouvoir en conclure que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion, & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît, & doit réellement plaire le plus généralement.

(1) Je ne parle point de ces hiſtoires écrites dans le genre inſtructif, telles que les Annales de Tacite, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues ſans quelques efforts d'attention, ne peuvent par cette même raiſon être auſſi généralement goûtées & ſenties.

En effet, ſi comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées; & ſi les hommes ſont en général moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (2), c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime (3); & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe ſans contredit plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particu-

(2) Je rapporterai à ce ſujet un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite : *Eh bien*, dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes ? . . . Ah ! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais ſtyle m'en dégoûte.*

(3) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet.

lier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées, mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait dans le monde que ſur la maniere de les préſenter. Les Philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiècle ? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable ! que d'étude pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur ! que d'obſervations pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, & comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance !*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel-eſprit ne leur eſt gue-

res plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (4) qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire: & ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamans à monter.

Les ſavans & les philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou

(4) Rien de plus triſte pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

des idées, ignorent ſouvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils ſont en conſéquence, peu de cas du bel eſprit; & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit, eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpèce d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous plus ou moins ſemblables à ce géomètre, devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend, en diſant: *Pour moi je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage: il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit à-peu-près dans le cas de ce géomètre: la poéſie n'avoit point de charmes pour lui; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, diſoit-il, banni tous les poëtes de ſa bibliothèque (5).

Pour ſentir également le mérite & des idées & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos philoſophes que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

(5) » Il y a, diſoit ce même abbé de Longuerue, deux ouvrages ſur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-même; les premier, c'eſt *Antiquitates Homericæ*; le ſecond, c'eſt *Homeri Gnomologia, per Duportum*. Quiconque a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point eſſuyé l'ennui de ſes contes à dormir debout.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savans & quelques beaux-esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel-esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie la remplit de dissertateurs, qui, lourds, communs & fatigans, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public: ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel-esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont ouï dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une maniere obscure: ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise: aussi le saisissent-ils avidement en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes, que le défaut de bel-esprit est le seul droit qu'ils ayent au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puissans (6) qu'ils soient souvent, ne

(6) En général, ceux qui sans succès ont cultivé les arts & les sciences, deviennent, s'ils sont élevés

ſeroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſoutenu de l'autorité de certains philoſophes, qui, jaloux comme les beaux-eſprits d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers; qu'on trouve par-tout plus de lauriers, que de têtes à couronner; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fond d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres, & qu'enfin en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel-eſprit qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavans philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

---

aux premiers poſtes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils ſe mettent à la tête des ſots; ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi. On peut dire que dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'eſprit du ſiècle.

CETTE ſorte d'eſprit ne contribue en rien à l'avantage des arts & des ſciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple eſt ſans conſidération, ce qu'on appelle eſprit du ſiècle n'eſt que l'eſprit des gens qui donnent le ton, c'eſt-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel eſprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux ſont ordinairement plus ſenſibles au *bien dit* qu'au *bien penſé*; cependant ils ne diſent, ni ne doivent dire les mêmes choſes (1), parce que l'un & l'autre ſe propoſent des objets différens. Le bel eſprit, avide de l'eſtime du public, doit ou mettre ſous les yeux de grands tableaux, ou préſenter des idées intéreſſantes pour l'humanité, ou du moins pour ſa nation. Satisfait au contraire de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à préſenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

(1) Mille traits, agréables dans la converſation, ſeroient inſipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit ſon divertiſſement.*

Fai

J'ai dit dans le ſecond diſcours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſurtout dans ce ſiècle où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme ſans bleſſer la vanité de tout le monde; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'eſpèce de mal qu'on en dit; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes; l'une celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe; l'autre celle des fous, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuſer des talens. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or, chacun veut ſe louer: ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait: chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer; l'une en diſant du bien de ſoi; l'autre en diſant du mal d'autrui. Les Ci-

céron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiècle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt ſans doute la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe, eſt un orgueilleux; chacun le fuit. Quiconque au contraire ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſans; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à de bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite ſait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt en général un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués; auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge: il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit; *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais ſi la philoſophie pardonne à la malignité,

elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſemens indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchans, qui dans le fond ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchans par air ; ils reſtent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques, auſſi nuiſibles à la ſociété, qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures (2) d'où ſort la mé-

(2) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux : c'eſt à ſon humeur plus qu'à ſon eſprit qu'il doit ſes bons mots : *Facit indignatio verſum.* Un troiſieme eſt né atrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés ; il le dit, & ſouvent il dit vrai ; mais enfin il ſe trompe quelquefois. Or je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu, ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis,

diſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes; qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant*; que parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand, ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (3). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

---

s'expoſe aux ſupplices d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de ſon eſprit; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce en effet qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur. Comment s'enorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit, ſi elle étoit jointe à plus de lumiere?

(3) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand Général, un écrivain illuſtre, un célèbre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut?

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs; à préſent que chacun aſpire à l'eſprit, & s'en croit, c'eſt preſque le public entier qu'on a pour envieux: ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre?*

Toutes les injuſtices de cette eſpèce ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit, & celle de l'homme borné? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit: l'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute ſans dégoût; il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres: trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné au contraire ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui appren-

nent rien (4); il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé; que les auteurs ne font que se répéter, & qu'ils ne different entr'eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux! lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les lois de la pesanteur? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité des phénomènes nouveaux? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espèce de luxe & de commerce les plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce & l'esprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (5), telle qu'on pourroit

(4) Le savant, dit le proverbe Persan, sait & s'enquiert; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

(5) On n'entend pas même en ce genre les principes qu'on répète tous les jours: *Punir* & *récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'appercevroit dans toute son étendue, auroit résolu par l'application de ce principe le problême d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répete tous les jours sans les entendre! quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches!

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entieres en oraisons. L'E-

à la tête d'une colonie, l'établir ſur quelque côte déſerte de l'Amérique?

Le temps a fait dans chaque ſiècle, préſent de quelques vérités aux hommes; mais il lui reſte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout eſt dit & penſé*, eſt donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'apparence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances: c'eſt cependant de ces reſſemblances que part l'envie pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (6): lorſqu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires, & venger le public. Mais, lui répondroit-on,

---

vêque le fait, il va la voir: *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées?* Je récite mon Pater, lui dit la fille. *Le Pater*, reprend l'Evêque, *eſt ſans doute une excellente priere; mais enfin un Pater eſt bientôt dit.* O Monſeigneur! quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter*! En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes; je les compare à des écheveaux mêlés: en tient-on un bout? on en peut dévider toute la morale & la politique; mais il faut à cet ouvrage employer des mains bien adroites.

(6) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne à-peu-près l'idée de l'attraction; mais dans

ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives ; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété, doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différens, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les les claſſes (7), des Ne

---

ce poëte ce n'étoit qu'une idée vague : elle eſt au contraire dans Newton le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux ; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit : *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu* ; il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus dans le philoſophe Grec que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au Philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phraſe vide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte ; que cette découverte ſuppoſe du moins dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe ; & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

(7) Je raporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat,

pour prêcher à la ville, & des Bridaine
les campagnes. En morale comme en po-
ue, certaines idées ne ſont pas univerſelle-
t ſenties, & leur évidence n'eſt point conſ-
qu'elles n'ayent de la plus ſublime philo-
ie deſcendu juſqu'à la poéſie ; & de la poé-
ſqu'aux Pont-neufs : ce n'eſt ordinairement
dans cet inſtant ſeul qu'elles deviennent af-
ommunes pour être utiles.

reſte, cette envie qui prend ſi ſouvent le
de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiére-
exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle
ordinairement active & dangereuſe que
des hommes bornés & vains. L'homme
ieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les
du monde ſont trop légers pour obéir
temps au même ſentiment : d'ailleurs, ils
iſſent point le mérite, & ſurtout le mérite
ire : ſouvent même ils le protégent : leur
e prétention, c'eſt d'être agréables & bril-
lans la converſation. C'eſt dans cette pré-
n que conſiſtent proprement l'eſprit du
: auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour
per en ce genre au reproche d'inſipidité.
e femme de peu d'eſprit paroît entiérement
ée de ſon chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'or-
les auditeurs s'en offenſe : on la taxe d'im-
ence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt quel-

---

de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous*, lui deman-
agiſtrat ? *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais au-
ces livres ne m'eſt encore parvenu ? Je le crois*
eprend l'auteur, *je ne fais rien pour Paris. Dès
e mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition
trique ; je ne compoſe que pour les colonies.*

que choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots (8), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit: l'occupation de ſon chien eſt donc moins pour elle un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité; elle eſt à cet égard très bien conſeillée par ſon amour-propre, qui ſaiſit le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'eſprit du ſiècle; c'eſt qu'il eſt facile de le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge pour cet effet un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiècles de la Grèce, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme qui a l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muſes? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur? Or, ces deux portraits ſi différens, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque ſiècle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui d'un coup

(8) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent: *J'entends le bruit de la meule; mais je ne vois pas la farine.*

d'œil jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiècle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit juſte (1).

POUR porter ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugemens très juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines: pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout: on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle; mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pièces. Je dis le pre-

(1) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre; je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

mier mérite, parce que l'utilité réelle, & par conſéquent la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidellement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue : auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquement à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain : cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même en général plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe, & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme

un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence ce vertueux citoyen préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine ; il étoit prêt à périr lorſqu'un médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre: *Narſingue* (2), lui dit-il, *eſt en feu*; *ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou (3).

(2) Capitale du Biſnagar.

(3) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe par la voie des armes, comme un uſage très bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* » S'il s'élevoit une diſpute ſur la propriété d'un fonds, ſur l'état d'une perſonne, ſi le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'Empereur Othon, vers l'an 968, ayant conſulté les docteurs pour ſavoir ſi en ligne directe la repréſentation devoit avoir lieu ; comme ils étoient de différens avis, on nomma deux braves pour décider ce point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui ſoutenoit la repréſentation, l'Empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir «. *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres*, tome XV.

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'Académie des Inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps dignorance *jugemens de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui ſe pratiquoit auſſi. » Après quelques oraiſons prononcées ſur le patient, on lui lioit la main droite avec le pied gauche, & la main gau-

Un autre homme ſans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. *Si l'ambition, l'avarice, la luxure*, ſe diſoit-il à lui-même, *nous portent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui ſoient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfans avant l'âge du péché? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenſerois ſans doute l'Eternel; je m'expoſerois à tomber dans l'a-*

---

che avec le pied droit, & dans cet état on le jetoit à l'eau: s'il ſurnageoit, on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & ſon volume étant ſupérieur à un égal volume d'eau, il doit néceſſairement enfoncer. On n'ignoroit pas ſans doute un principe de ſtatique auſſi ſimple, d'une expérience ſi commune; mais la ſimplicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle, qu'il ne croyoit pas que le ciel pût leur refuſer pour leur faire connoître la vérité «. *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le commencement juſqu'à ces mots: » *S'il élevoit*, &c. dans l'édition originale & dans le manuſcrit de l'auteur on liſoit: » Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en Pruſſe un fait à peu-près pareil. Deux hommes fort pieux vivoient dans l'amitié la plus intime; l'un d'eux fait ſes dévotions, rencontre ſon ami au ſortir de l'égliſe, il lui dit: *Je crois, autant qu'un chrétien peut le croire, être en état de grace. ... Quoi*, lui répond ſon ami, *dans cet inſtant vous ne craindriez donc pas la mort? Je ne penſe pas*, reprend-il, *pouvoir jamais être en meilleure diſpoſition*. Ce mot échappé, ſon ami le frappe, le tue; & ce meurtre lui paroît la conſéquence juſte du ſentiment d'une foi & d'une amitié vive «. Ainſi, dans preſque toutes les religions, la ſociété ne doit ſon repos, & le monde ſa durée, qu'à l'inconſéquence des eſprits.

bine de l'enfer; mais enfin je ſauverois des hommes: je ſerois le Curtius qui ſe jette dans le gouffre pour le ſalut de Rome. L'aſſaſſinat de quelques enfans fut la conſéquence juſte qu'il tira de ce raiſonnement.

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuyent leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wiſthnou, & le Muſulman, qui d'après l'Alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur pays, cités comme des gens ſenſés. Pourquoi le ſeront-ils? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités religieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs en tout pays, les préjugés des Grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce Muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe: celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont, ils y gravent cette inſcription: *Le préſent pont eſt fait ici.* D'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des Bonzes,

des Brachmanes & des Talapouins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les Rois, les peuples, les Miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer pour des fables ridicules la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer chez la plupart des nations pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répete d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait icé* ; & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point en général à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpèce de raiſonnement qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie eſt à cet égard d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il neglige toute autre eſ-

pèce

pèce de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs, & Newton commente l'Apocalipſe.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres; à moins qu'on n'entende ici par *eſprit*, l'aptitude à s'inſtruire, que peut-être on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiere, a certainement à cet égard un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits, lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout: l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais ſur les divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues: or ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne

remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc le plus ſouvent que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſurtout lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes (4). O eſprits juſtes ! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui du moins ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire, quelle opinion penſez vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend

(4) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt le plus ſouvent dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

pas au-delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui ſans doute; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talens. Mais en êtes-vous plus recommandable? Qu'importe au public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui ſans contredit appartient plus directement au génie, eſt en même temps celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne ſont gueres utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent la ſociété: au contraire, les lumieres nouvelles que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droit que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les

gens de génie, doivent ſans doute en im
quelque temps à la multitude : rien de pl
cile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect
nettes que portent toujours ſur le nez que
uns de ſes docteurs, ſe perſuade que ces
teurs ont perdu leurs yeux à la lecture, &
ſont très ſavans ; ſi l'on prend tous les jo
vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, &
citurnité pour profondeur, il faut bien
prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſpri
tes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le
tige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientô
la gravité, comme le dit Mademoiſelle d
dery, n'eſt qu'un ſecret du corps pour
les défauts de l'eſprit (5). Il n'y a donc
prement que ces eſprits juſtes qui ſoient
temps dupes de la gravité qu'ils affecte
reſte, qu'ils ſe croient ſages parce qu'ils ſ
rieux ; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie
qu'ils décrient le génie, ils croient l'être
juſtice ; perſonne à cet égard n'échappe
reur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en
genres ſi générales & ſi fréquentes, que j
répondre aux deſirs de mon lecteur, en
crant à cet examen quelques pages de ce
vrage.

(5) L'âne, dit à ce ſujet Montaigne, eſt le p
rieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de Sentiment.

EMBLABLE au trait de la lumiere, qui ſe com-
ſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe
mpoſe d'une infinité de ſentimens, qui con-
urent à produire telle volonté dans notre ame
telle action dans notre corps. Peu d hommes
: le priſme propre à décompoſer ce faiſceau
ſentimens : en conſéquence, l'on ſe croit ſou-
it animé ou d'un ſentiment unique, ou de
timens différens de ceux qui nous meuvent.
ilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment,
ourquoi nous ignorons preſque toujours les
s motifs de nos actions.

our faire mieux ſentir combien il eſt diffi-
d'échapper à ces mépriſes de ſentiment,
dois préſenter quelques-unes des erreurs où
s jette la profonde ignorance de nous-
mes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc ſur ce ſujet ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere ? C'eſt, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre je crois en ſavoir autant que les Auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable ? on voit des Procureurs, des Avocats, on en conſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des Médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient ſoi-même un peu Médecin. Telle eſt la conduite de l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfans, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels ſeroient les

motifs de ma tendreſſe ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie ; dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander, & dans leurs enfans ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfans ont par leur âge ou leur état atteint l'indépendance. Alors, dit le Poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'eſt la cauſe, ajoute ce même Poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits-fils ; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres, qui dans leurs enfans n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde ſait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il étoit à la Baſtille ; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le Gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1), écraſe cette

(1) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchans. En vain diſent-ils que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui pour l'intérêt de la juſtice peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

araignée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentimens pour des objets ſi différens? C'eſt que, dans la perte d'un enfant comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent en général plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils; mais c'eſt qu'elle ſait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont en ce genre très fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (2),

(2) Ce que je dis de l'amour paternel, peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens Romans. L'on eſt en ce genre ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'âme d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut; & c'eſt à cet égard pour ſatisfaire & ſes beſoins & ſurtout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théâtre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entr'eux ont ſenti que ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

dont

dont tant de gens font parade & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt le plus ſouvent en eux qu'un effet, ou du ſentiment de la poſté-romanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques que c'eſt à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les Philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un Philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce Philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion : le croire, c'eſt un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires : & la vérité, dit M. l'Abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne ſavez-vous pas que Galilée (3) fut indigne-

(3) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent ſans doute animés du zèle de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que s'ils s'étoient

ment traîné dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir ſoutenu que le ſoleil étoit immobile au centre du monde; que ſon ſyſtême ſcandaliſa d'abord les imbécilles, & leur parut abſolument contraire à ce texte de l'Ecriture : *Arrête-toi, ſoleil!* Cependant d'habiles Théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous aſſure qu'un Théologien plus heureux ou plus éclairé que vous ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une cenſure précipitée, d'expoſer, ſi ce n'eſt la religion,

---

ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'égliſe ſe réſervoit le droit de punir par l'affreux ſupplice du feu les erreurs d'un homme, lorſque faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins? S'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même égliſe par ſa tolérance ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent ſans pitié l'enfant que, dans les temples, dans les concerts & ſur le théâtre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates? & qu'enfin ils euſſent apperçu que les eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les égliſes : alors ils ſeroient néceſſairement convaincus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le refuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes qui reſpecteroient dans les moines les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des lois; & qu'ils ne puniſſoient dans Galilée la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui peut-être en éclairant l'humanité, en paroiſ-

du moins ſes Miniſtres, à la haine qu'excite la perſécution? Pourquoi, toujours empruntant le ecours de la force & de la terreur, vouloir im- oſer ſilence aux gens de génie, & priver l'hu- anité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui rocurer?

Vous obéiſſez, dites-vous, à la religion. Mais le vous ordonne la méfiance de vous-mêmes : l'amour du prochain. Si vous n'agiſſez pas nformément à ces principes, ce n'eſt donc pas ſprit de Dieu qui vous anime (4). Mais, direz- ous, quelles ſont donc les divinités qui m'inſ-

---

at plus inſtruit que les eccléſiaſtiques, pouvoit di- nuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même ns l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le iitement que l'inquiſition fit à ce philoſophe. Je ci- rai pour preuve de cette vérité, un morceau d'un ême du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, im- imé & vendu publiquement à Florence, eſt rappor- dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adreſſe aux in- iſiteurs qui condamnerent Galilée : » Quel étoit, ır dit-il, votre aveuglement, lorſque vous trainâ- s indignement ce grand homme dans vos cachots? t-ce là cet eſprit pacifique que vous recommande le int Apôtre qui mourut en exil à Pathmos? Non : vous tes toujours ſourds à ſes préceptes. Perſécutons les vans : telle eſt votre maxime. Orgueilleux humains! us un extérieur qui ne reſpire que l'humilité, vous ıi parlez d'un ton ſi doux, & qui trempez vos mains ins le ſang, quel demon funeſte vous introduiſit par- i nous? »

(4) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & uel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la to- rance ou la perſécution, ſelon qu'il eſt plus ou moins iiſſant, comment concilier des conduites auſſi con- adictoires avec l'eſprit de l'évangile, & ne pas ſentir ıé, ſous le nom de la religion, c'eſt l'orgueil de ommander qui les inſpire?

pirent? La pareſſe & l'orgueil. La pareſſe, ennemie de toute contention d'eſprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philoſophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait déteſter dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le ſouleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (5) à ſes yeux ſous l'apparence du zèle (6), en font le perſécuteur des hommes éclairés; & qui dans l'Italie, l'Eſ-

(5) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi-même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices à nos yeux ſe transforment en autant de vertus. L'on prend en ſoi le deſir des grandeurs pour l'élevation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zèle louable. Auſſi la plupart de ces paſſions s'allient-elles communément avec la bigotterie.

(6) Ceux des théologiens qui croyoient les Papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux Rois, étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au Pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'Abbé de Longuerue, en faiſoit trouver à ſon gré dans tous les Princes qui lui déplaiſoient.

pagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dreſſé les bûchers de l'inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui dans toutes les religions lui fait au nom du Très-haut perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de viſirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; & dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration? La légiſlation, qui de toutes les ſciences eſt la plus utile, ne doit-elle pas comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne, & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, & par conſé-

quent au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe ? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien, & dans leur intérieur, & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité ! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne ? Un homme joue le ſingulier ? riez-en, à la bonne heure : c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit ?

Ceſt que ſa ſingularité attire l'attention du public : or, ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit ; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé ; & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas ? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets ; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué ? Quelle connoiſſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere, & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe ? il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbere. Qui ſait ſi pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jeter dans la gueule de l'envie ; le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même

l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours par quelques grandes ſottiſes adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſprit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere, & qui flatte par exemple la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſinguliere: la plupart des hommes, qui ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront; mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un ſot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer, ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux à ſon inſu contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit; que ta haine me fait

d'amis ! Le public ne s'eſt pas long-temps mépris ſur les motifs de ton aigreur ; c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois comme moi le ſingulier : mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit : ton inſtinct t'avertit ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité (7). Tu reſſembles à ces femmes contrefaites, qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché ; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je

(7) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent : nous fuyons les gens d'eſprit ; c'eſt mauvaiſe compagnie ; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'Egliſe, la Cour, la Magiſtrature, la Finance ne fourniſſent pas moins d'hommes repréhenſibles que les Académies. La plupart des gens de lettres ne ſont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le deſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert à cet égard de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelqu'acte de vertu. Mais en les ſuppoſant même auſſi frippons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur ; mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit ? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

rapporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant; qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée: la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés; c'étoit le premier miniſtre du duc: Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence: *Eh! Madame, qui pourroit y tenir?* répond le miniſtre: *mais dites-moi, étoit-elle bien groſſe?* Ah! Monſieur, elle étoit affreuſe. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* Que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi!* reprit-il, *c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle: je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.* Ce fait eſt l'hiſtoire de tous les hommes. On ne peut ſupporter ſon ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; & dans ce monde, ce n'eſt jamais qu'une vanité qui ſe moque de l'autre. Auſſi, d'après Salomon, eſt-on toujours tenté de s'écrier: *Tout eſt vanité.* C'eſt à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes de ſentiment; mais comme c'eſt ſur-tout en matiere de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il eſt encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des Conſeils.

TOUT homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentimens, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien? Auſſi n'eſt-il perſonne qui en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement ſans être inſtruit ni éclairé; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc preſque toujours la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un philoſophe répondoit à un de ſes conſeillers empreſſés: *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger?* Si c'étoit en effet l'amitié ſeule qui donnât

des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent chacun en leur genre donner d'excellens avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modèle. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différens ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être même me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours: *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade: *Monſieur, n'ayez pas la fièvre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole; occupez-vous tout entier

de votre fortune: imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je ſuis encore très ſenſible au plaiſir; j'aime les femmes avec fureur: comment y renoncer? Vous ſentez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus, eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir; le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe, ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modèle, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courans divers, levent la tête au-deſſus de l'eau, & ſe crient les uns aux autres: C'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie: ne voyez-vous pas, dit le ſage, qu'entraînés par des courans contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit? Conſeillez à un homme de dire ceci, de faire cela; c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon, j'agirois de cette maniere; je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere: *Vous êtes orfèvre, Monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine? Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'hom-

me du plus grand eſprit (1). Il me ſemble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil ſon frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on conſulte peut ſans doute ſe faire illuſion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eſt en lui que l'effet de ſa vanité : mais comment cette illuſion paſſe-t-elle juſqu'à celui qui conſulte ? comment n'eſt-il pas à cet égard éclairé par ſon intérêt ? C'eſt qu'on croit volontiers que les autres prennent à ce qui nous regarde un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'eſt que la plupart des hommes ſont foibles, ne peuvent ſe conduire eux-mêmes, ont beſoin qu'on les décide, & qu'il eſt très facile, comme l'obſervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de ſoi. Il n'en eſt pas ainſi d'un eſprit ferme. S'il conſulte, c'eſt qu'il ignore : il ſait que, dans tout autre cas, & lorſqu'il s'agit de ſon propre bonheur, c'eſt uniquement à lui ſeul qu'il doit s'en rapporter. En effet, ſi la bonté d'un conſeil dépend alors d'une connoiſſance exacte du ſentiment & du degré de ſentiment dont un homme eſt affecté, qui peut mieux ſe conſeiller que ſoi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire ſur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous ſur

(1) Qui n'eſt point écuyer, ne donne point de conſeil ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(2) Peuples ſauvages.

notre propre bonheur ? Qui ſait, ſi le caractere formé & les habitudes priſes, chacun ne ſe conduit pas le mieux poſſible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde ſait cette réponſe d'un fameux oculiſte : un payſan va le conſulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le payſan. *Vous abſtenir de vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez ..... Oui vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages ! Il eſt même des hommes, & l'expérience (3) ne l'a que trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la Grêve. Mais, répliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres : un bon conſeil ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

(3) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient ſans fatigue l'impétuoſité des mers: mais ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatiguante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate: *Puiſſé-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres!* Quiconque écoute la raiſon eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais pèſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'imporrance à leurs occupations, & comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages (4), qui, con-

(4) Chaque ſiècle ne produit peut-être que cinq ou ſix hommes de cette eſpèce; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

noiſſant

noiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts & de ſes inclinations, des ſentimens qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir; pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger en conſéquence ſi tel défaut dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage? Oui, ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humilians, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui de tous les arts eſt peut-être chez les hommes l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait; on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit vo-

lontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent, & croient en mes lumieres: me répliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté, auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les Grands & les Rois? Chacun, ſans doute, hait la louange, lorſqu'il la croit fauſſe: l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable, & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, ſouffre du moins qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté: mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, & par conſéquent la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter avec reconnoiſſance les dures repréſentations d'un con-

ſeiller vertueux? Oui, ſans doute; mais ces princes étoient jaloux de leur gloire; ils étoient amoureux du bien public; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire: une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter: c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe: Vous êtes un ſot; vous placez mal votre argent; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſaprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer aux rois vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes qui, relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs: il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux, auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (5). Loin de lui fuiroient

(5) La plupart des Princes, dit le Poëte Saadi, ſont ſi indifférens aux bons conſeils; ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de

tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grand princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis; ils ne différent que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés: mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différens entr'eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir: quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage: ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſous toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propre à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes: *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere; tel eſt mon avis; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde: mais n'adoptez rien ſans cet examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit: & s'il n'a pas toujours le même ſuccès

---

calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la Cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution, & qu'on les décide; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié qui conſeille, prend à-peu-près le ton de la ſageſſe; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis? va-t-on même juſqu'à les mépriſer? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade: *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer: auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans le faiſceau de ſentimens qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer du moins le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentimens, dans les erreurs les plus groſſieres.

CHAPITRE XII.

Du bon ſens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention? l'homme de bon ſens eſt aveugle: privé de paſſions, il ſe trouve en même temps privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention ni par conſéquent aucun eſprit: & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans

(1) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

paſſions ſont rares. L'eſprit juſte, qui de toutes les ſortes d'eſprit eſt ſans contredit l'eſpèce la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ? les gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places & les remplir dignement. L'état eſt-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui dans les petites places ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens

ſenſés ſont en général plus heureux que les hommes livrés à des paſſions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui né ſenſible, par l'âge & les réflexions affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres ; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux ; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux de tous eſt-il plus aimé de ſes concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels ; il ne s'étendent point ſur l'humanité. L'homme de bon ſens ne peut donc prétendre à la reconnoiſſance publique ni par conſéquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la ſuite du bon ſens, eſt une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, ſi vantée & quelquefois ſi utile aux particuliers, n'eſt pas pour tout un peuple une vertu ſi deſirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le Ciel peut verſer ſur une nation, le don de tous le plus funeſte ſeroit ſans contredit la prudence, ſi le Ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'eſt-ce, en effet, que l'homme prudent ? celui qui conſerve, des maux plus éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui ſeroit funeſte. Or, ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation : où trouver alors des hommes, qui pour cinq ſols par jour affrontent dans les combats la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de l'hymen,

men, s'expoſeroit au mal-aiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfans? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté? Quel homme ne choiſiroit pas en conſéquence l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un monaſtere (2)? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le Ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroit donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernemens, la prudence n'eſt deſirable que dans un très petit nombre de citoyens; que la raiſon, ſynonime du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient à ſon inac-

(2) Lorſqu'il s'agiſſoit, à la Chine, de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

tion; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt le plus ſouvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt à cet égard des ſots comme des filles laides, qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point: on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conſéquence les plus grands éloges au bon ſens, qu'ils placent & doivent réellement placer au-deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile; & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres: *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie*; phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'OBJET commun du deſir des hommes c'eſt le bonheur ; & l'eſprit de conduite ne devroit être en conſéquence que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſans dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du Nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard ſur le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a juſqu'à préſent entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gou-

vernemens où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des Grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres ? il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune, & ſe concilier la bienveillance d'un Grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs ou ſon eſpion. Auſſi le haſard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le haſard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le haſard qui nous place chez un Grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit M. le Duc d'Orléans Régent, *eſt un courtiſan parfait.* Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais ſi les grandes fortunes ſont en général l'œuvre du haſard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux fripponneries, preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui par l'importunité s'eſt fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces

propos bruſques, qui déshonorent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux Grands à tel prix le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit en conſéquence ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant les ſupérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere ſe prête à cette baſſeſſe! Que d'hommes cependant ſont en conſéquence parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe ſans contredit eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de notre ſupé-

riorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, ſais-toi petit devant Alexandre*, diſoit Parménion à Philotas : *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre ; & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.* Que d'Alexandres en ce monde portent une haine ſecrète aux talens ſupérieurs (1) ! L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere ; vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut preſque jamais ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet ou de ce qu'on appelle l'eſ-

(1) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emmanuel de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le Prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la Cour*, lui dit-il ; *le Roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

prit de conduite, ou du haſard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe on trouve à cet égard la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que M. Danville le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public; qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de peuple, il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux que le ſeroit auprès des Grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiècles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſans & ſouvent bornés; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut en général ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus ſûr de ſoi, lorſqu'on prend que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public: s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir & sur-tout à la crainte qu'il inspire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir, semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer; parce qu'en effet l'esprit d'intrigue nécessaire pour y parvenir n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force & de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse à beaucoup d'intrigue unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône; la puissance, l'éclat de la couronne & les plaisirs attachés à l'empire, peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déja l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité, qui le place au rang des plus grands hommes: mais que par une infinité d'intrigues un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de fripponneau; je dis qu'un pareil homme se rend mépriſable, non seulement aux

yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. *Quiconque ſe trouve au-deſſus des beſoins, ſans être par ſon état porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeule en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutatès, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même.

Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut par l'intrigue s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſere, la leur reproche, & croit par ce reproche faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpèce d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſurtout dans ces pays entierement deſpotiques, où du plus vil eſclave on fait un Viſir; où les fortunes dépendent de la volonté du Prince, & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui dans ces cas déterminent les Sultans, ſont preſque toujours cachés; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparens; ils ignorent les véritables; & c'eſt à cet égard qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que l'*hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune:

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage.

Il faut avouer qu'il eſt peu de Céſar, & que dans

les gouvernemens arbitraires le haſard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt peut-être ce qui dans l'Orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire ; elle met les Rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événemens heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiere (2). C'eſt pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere :

Le beſoin, diſent ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait ; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours ; le projet eſt noble ; on veut l'exécuter. On ſe di-

(2) Les Muſulmans croient que tout ce qui doit arriver juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *Louh*, avec une plume de feu appellée *Calamazar* ; l'écriture qui eſt au-deſſus ſe nomme Caza ou Cadar, c'eſt-à-dire, la prédeſtination inévitable.

viſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé ; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont par leurs vexations arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les Bachas par les préſens qu'ils exigent partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que leur valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le Ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille: c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers : mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de Bonzes ou de Bramines, & parcourons la terre; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere, & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent,

diviſent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſuprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où ſans doute le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échaffaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît ſous l'habit de Bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple, avec reſpect, entouroit le Bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat ; on l'honore comme un ſaint : l'on me traine à l'échaffaud ; on le porte dans ſa pagode : l'on m'empale ; on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédens, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner dans celui-ci, s'il eſt des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géomètres; les vers de Léibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui ſans doute. Mais répondrai-je, quelle en eſt la cauſe? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes pour s'illuſtrer en différens genres?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation, qu'on s'élève en tous les genres juſqu'aux idées neuves & général

les qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géomètre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclura ſans doute que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talens & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions: ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire, ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions: ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres, où pour réuſſir il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement ſenties: on ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentimens qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en

quelque genre que ce ſoit ; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge*, diſoit ce philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte, & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux : je vais chez elle; je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant* : » Fontenelle, lorſque je vous pris, c'étoit ſans contredit le plaiſir que je cherchois; j'en trouve plus avec un autre. Eſt-ce au moindre plaiſir que je dois donner la préférence? Soyez juſte, & répondez-moi «. *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon; & ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différens de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire; & le ſecond au contraire ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talens excluſifs. L'ignorance

rance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire en conſéquence dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impoſſible: on veut que la pierre jettée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple ſans aigreur la méchanceté des hommes, qu'il la conſidere comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel; qu'il s'élève contre le crime ſans haïr le criminel: on vantera ſa modération; & dans le même inſtant on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir: on veut être toujours heureux, & par conſéquent que les mêmes objets prennent à chaque inſtant la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différens objets; on veut les retrouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolu-

ment excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme, pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgens.

Un pere veut qu'à de grands talens ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très rarement; que les grands talens ſuppoſent toujours de grandes paſſions; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite*, eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions, & par conſéquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand, en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans la premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres? Par quelle raiſon enfin, tout eſt-il plein de jolis enfans & de ſots hommes? C'eſt que, dans la plupart des gouvernemens, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé: il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce deſir eſt haſardeux? C'eſt vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même,

& ſavoir ce que vous deſirez le plus dans votre fils, ou de grands talens, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un caractere paſſionné ſeroit pour votre fils un don funeſte, ſurtout chez les peuples où, par la conſtitution du gouvernement, les paſſions ne ſont pas toujours dirigées vers la vertu ; étouffez donc en lui, s'il eſt poſſible, tous les germes des paſſions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même temps à l'eſpoir d'en faire un homme de mérite ? Oui ſans doute. Si vous ne pouvez vous y réſoudre, rendez-lui des paſſions ; tâchez de les diriger aux choſes honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choſes, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme paſſionné ; & c'eſt le haſard qui détermine preſque toujours ſes premiers pas. Si les hommes paſſionnés s'illuſtrent dans les arts, ſi les ſciences conſervent ſur eux quelque empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage ; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés que leur naiſſance, leur caractere, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du haſard : ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le haſard en fait à ſon gré, des Appius ou des Decius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur.*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez dans le fils d'un tonnelier de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (1); à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſans, l'état paroît ſans reſſource; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-dieu; dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux, ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différens que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere dont les enfans ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui ſouvent changent la face du monde. C'eſt dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui par des ſervices importans ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou, devient Général des armées, défait les T-ſins, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de Roi, combat, déſarme les Princes révoltés contre l'empire : par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu Empereur, & cité dans l'hiſtoire des Chinois comme un de leurs Princes les plus illuſtres.

utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que la Fontaine a dit:

Un roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit; de plus il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe: l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte; le frippon toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place: elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie: tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet, & je conclurai de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talens ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils ayent en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'Orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes Sultans, & beaucoup de vertus, & ſurtout beaucoup de lumieres? Cependant quelle demande plus injuſte? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le prix de beaucoup d'études & de

méditations ? L'étude & la méditation ſont une peine : l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le Sultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le Sultan eſt donc ſans deſirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme qui s'élève à l'empire, a pour ſes ſucceſſeurs des Princes nés dans la pourpre, qui pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſans de leur pere, s'endorment ſur le trône : & dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendent, ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (2) : Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'Empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontens, lève une armée, mar-

(2) Voyez l'hiſtoire des Huns, par M. de Guignes, tom. I, page 74.

che à Peking & le ſurprend. L'Impératrice & les Reines s'étranglent; l'Empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais: c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe: *J'ai regné dix-ſept ans; je ſuis détrôné, & je ne vois dans ce malheur qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable; les Grands de ma cour le ſont encore plus que moi; ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'abîme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pièces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple: il eſt innocent, & déjà aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître.* Mille traits pareils répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphere répandue autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble remplie d'une vapeur léthargique, qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on gueres parmi les grands Rois que ceux qui ſe frayent la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils en général plus habiles que les deſpotes les plus puiſſans? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte per-

pétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils en général infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des Princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit porportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils auroient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes: les Sofis & les Mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des Princes les plus ſtupides; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le haſard d'une bonne éducation, les plus puiſſans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'Orient s'occupe du bonheur de ſes peuples; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganimède, vouloir lancer la maſſue d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fit à cet égard quelques reproches à ſon Sultan. De quoi te plains-tu? lui répondroit celui-ci. As-tu pu ſans injuſtice exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les

plaiſirs

plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance ? Tout homme s'aime de préférence aux autres; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice ? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire ? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance ? D'ailleurs les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares; & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir, & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance, qui lie le ſouverain au ſujet; & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher : ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : ſache que ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets; apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſere, meurs; je te défends juſqu'à la plainte : tel eſt mon bon plaiſir.

Ce que je dis des Sultans, peut en partie s'appliquer à leurs miniſtres : leurs lumieres ſont en général proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talens leur ſont néceſſaires ; ils

en acquièrent. Chez les peuples au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpèce de mérite qui fait fortune à la cour; mérite abſolument incompatible avec les grands talens, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'intérêt général. Il en eſt à cet égard des miniſtres comme des gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer à la fois à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut ſavoir que dans la plupart des cours, & ſurtout dans celles de l'Orient, les hommes y ſont dès l'enfance emmaillotés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire; que la plupart des eſprits y ſont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes déſpotiques, ne peut à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des Rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les Princes ſont forcés de les appeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour des gens de mérite; & dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte de ce que je viens dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talens de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-

on pas toujours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux : & l'on veut à la fois que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférens au bien public, & par conſéquent des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talens & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du Public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi bien tourné qu'un danſeur de l'opéra: on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion des talens preſque excluſifs; qu'il n'eſt point de femme

d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célèbres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration ; mille objets différens paſſeront rapidement devant lui: s'il ne peut jeter ſur chaque affaire qu'un coup-d'œil ſuperficiel, il faut, par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle eſpèce de commerce il faut le plus encourager, par quelles lois on peut, dans la même nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans, & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or, comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit

d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédiens pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon, qu'il doit à ce genre d'eſprit joindre un caractere ferme une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (1) met au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les ma-

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : » Vous aimez le bien; vous êtes maintenant à portée de le faire. On vous préſentera mille projets utiles au public; vous en deſirerez la réuſſite : gardez vous cependant de rien entreprendre, avant d'examiner ſi l'exécution de ces projets demande peu de fonds, peu de ſoin & peu de probité. Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un de ces projets eſt conſidérable, les affaires qui vous ſurviendront ne vous permettront pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, & vous perdrez votre miſe. Si le ſuccès dépend de la vigilance & de la probité de ceux que vous employerez, craignez qu'on ne vous force la main ſur le choix des ſujets : ſongez d'ailleurs que vous allez être entouré de frippons, qu'il faut un coup-d'œil bien ſûr pour les reconnoître; & que la premiere, mais en même temps la plus difficile ſcience d'un miniſtre, eſt la ſcience des choix «.

tieres qu'ils ont méditées, avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du collège, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils paſſent deux ou trois ans, tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais de conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de-là au gouvernement d'une province, où, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obſerverai que des voyages faits chez les nations voiſines, & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la légiſlation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talens & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné dans le cardinal de Richelieu cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpèce de ſuccès? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier (2), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné en conſéquence à ſes confeſſeurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce Cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid*? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talens pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer dans un ſeul deſir l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpèce de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpèce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du haſard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite; il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non

(2) Voyez ſes mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Hollande, à l'article de *Grotius*.

contens de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu? Ces grands hommes aimoient la gloire, & l'on n'en eſt point avide ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnène, Eliſabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes eſpèces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire: c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavans dans tous les genres: le khalife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite! Sous ſon

regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talens, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes: bien différent en cela des Néron, des Caligula, des Domitien qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même deſir de gloire auquel les grands hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la monarchie univerſelle. Il ſeroit ſans doute poſſible d'unir plus de modeſtie aux talens: ces qualités ne ſont pas excluſives par leur nature; mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut; & l'envie en profite pour décréditer le mérite: elle ſe plaît à détailler les hommes, ſûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle pas aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages; qu'il faut les juger ſur leur enſemble; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre; & que ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mêlangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même:

S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas dans leurs manieres auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entr'elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme qui voit d'autres objets, & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires ; c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtice de cette eſpèce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute

ſageſſe ? Ce n'eſt-pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'ayent ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (3) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talens, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvéniens : il faudroit pour cet effet que les hommes ne fuſſent déterminés dans leur conduite que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, & qu'à cet égard les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoye à la mer ; il ſe met dans une barque ;

(3) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils font. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un mot aſſez plaiſant attribué à Marcel. Un danſeur Anglois, fort célèbre, arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris ; mais hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est sûr; il sait que dans ce cas la peur est tout-à-fait déraisonnable; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui; le sentiment de la crainte s'empare de son ame; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquens que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement: ce n'est en effet qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public, qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils sans honte passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant, si dans les bois, les soïtudes & les dangers, la crainte a souvent à leurs propres yeux exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagere les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment; & que le vouloir toujours

citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la Diete de l'Empire pour y connoître des cas de conſcience? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit du moins ſavoir quels ſont les motifs qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné: mais pour cet effet, il faudroit connoître & la puiſſance des paſſions, & le degré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, il ne réſiſtent point aux paſſions; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent; & l'eſpèce de raiſon qui les guide ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant ſans ceſſe de l'iſle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit ſur tout la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un

pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importans que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des pièges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe ſans ceſſe un crime de leurs inattentions? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuye avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part: l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il

eſt taxé d'impoliteſſe ; il le ſait : il monte à ſon tour chez ſon ennuyé : *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'impoliteſſe. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien ſinon que je n'ai pas comme vous le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire après l'avoir ennuyé.* Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe ! Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talens incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander des contradictoires !

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations : les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect : que cet homme aille dans le monde ; on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractère ouvert, c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu : on exige que changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt ſans doute un ſel neutre qui amalgame quelquefois dans les mêmes hommes du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires. Je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées : mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractere

des hommes ; que les qualités y ſont liées aux défauts ; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poſte important ; qu'il ait par jour cent affaires à juger : ſi ſes jugemens ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumieres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un ſavant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit (4) ; ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute, eſt ſujet à mille erreurs : il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavans hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* » Interrogeant un jour un » philoſophe, dit le poëte Saadi, je le preſſois

(4) Il ſeroit peut-être à deſirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir, compoſaſſent quelqu'ouvrage : ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumieres ; & faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

de

» de me dire de qui il avoit tant appris : *Des* » *aveugles*, me répondit-il, *qui ne levent point* » *le pied ſans avoir auparavant ſondé avec leur* » *bâton le terrein ſur lequel ils vont l'appuyer* ».

Ce que j'ai dit des qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpèce d'objets le haſard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon, qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentimens, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magaſin de ſa mémoire ſera mieux fourni

des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpèce de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du Nord que d'une aîle rapide traverſent ſans ceſſe les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répètent que les hurlemens des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poète naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayans? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le haſard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont; à la vérité, la matiere premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre &

queſſe eſt l'eſpèce des objets qu'on a dépoſés dans le magaſin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel degré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant, comme je l'ai déja dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées à ce deſir. L'on n'a que des goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à-peu-près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés; au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité ou du moins la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la premiere jeuneſſe; parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talens; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres; il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge, ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talens, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, & par conſéquent n'avoir point encore éprouvé le ſenti-

ment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe : auſſi les jeunes gens voyent-ils les grands hommes à-peu-près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il en général renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à-peu-près ſon mérite ; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre ? C'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même buſte ? C'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le degré d'eſtime conçu pour les grands hommes, meſurer le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer en conſéquence ſur le choix de ſes études. Le choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir. : or, il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre ; & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, & par conſéquent être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude

dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpèce : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſans, n'ont, pour ainſi dire, jeté qu'un coup-d'œil ſuperficiel. Dans ce genre & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, & ſurtout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois avec très peu d'eſprit obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé, au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt à cet égard exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant

ſucceſſivement différens genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin, ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience: vérité importante dont l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe aux progrès des ſciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſieme Diſcours, eſt allumé dans nos cœurs par l'amour des plaiſirs phyſiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la premiere jeuneſſe; que c'eſt par conſéquent au printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talens. La force & la ſanté qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiècles; on ſait, mais l'on ne ſent pas, qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors dans le lointain les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous ceſſons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ail-

leurs, on craint l'ennui; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans? on ne ſera point alors d'un grand géomètre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place; ſi les idées, dont il a déja chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les Magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût avec ſupériorité remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt il d'un caractere entier & deſpotique? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractere doux, ami du bien public? il n'oſera rien entreprendre. Comment haſarderoit-il quelques changemens dans l'adminiſtration? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets, eſt hardi dans ſes conceptions: au contraire, l'homme ſtérile en reſſources, contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſotriſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très dangereux de toucher trop ſou-

vent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile; il ſait d'une main hardie la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illuſtres que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie; & cet exil volontaire en préſage la ruine: ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déja dit, qu'en combinant l'eſpèce d'objets dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard, ſe trouve à-peu-près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance

le

le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes ; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpèce d'idées & d'objets ; il eſt en conſéquence des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens ; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers ; mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive à cet égard pouſſer trop loin le ſcrupule : l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile & de ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différens genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit ; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute dans ſes études qu'une curioſité indiſcrète, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mé-

moire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire en chaque genre diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront premierement, à l'eſpèce d'objets dont cet homme s'eſt occupé; & ſecondement à la paſſion qu'il a pour la gloire; paſſion, dont la force comme je l'ai déja dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui par des actions ou des ouvrages ont obtenu l'eſtime générale, eſt à coup sûr un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit rompt entr'eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois peut-être eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet ſur cette matiere devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que dans nos mœurs actuelles il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup-d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'Education.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails toujours ennuyeux, lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même en ce genre à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corri-

ger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique.

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage? En vain, dira-t-on, que ſi l'on retient ſi long-temps les jeunes gens dans les collèges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle, qui dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre? Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les auteurs; elle meuble par conſéquent la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages

de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion latine, qui ſe perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin quelque étude qu'un homme faſſe de la langue latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoît ſa propre langue. Or, ſi parmi nos ſavans, il en eſt très peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion latine? ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots, ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſurtout des choſes analogues

au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différens partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir : telle eſt la connoiſſance & des principes de la morale, & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraiſemblablement embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature ou de l'adminiſtration? Peut-on ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte, ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard? Pourquoi met-on dès l'enfance, le crayon dans

les mains du diſſinateur? Pourquoi place-t-on à cet âge, les doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des Princes, des Grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſurtout les lumieres des Grands, ont d'influence ſur le bonheur & le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au haſard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration? Ce n'eſt pas répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colléges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remèdes qu'on y peut apporter: mais que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernemens doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme: les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes, qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin

plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état parmi les puiſſans, qui n'éprouve quelquefois le beſoin des grands hommes. Oui, ſans doute; mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires pour veiller à l'éducation publique; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas dans les grands empires, à la production des gens de génie? On y peut ſans doute former des hommes inſtruis; rien n'empêche de profiter du premier âge pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper: mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puiſſans ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution: ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite: ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les prin-

cipales cauſes & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernemens abſolument deſpotiques, tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation? Il n'eſt point d'éducation ſans objet; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernemens arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni par conſéquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain : quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité ſur cette matiere devroit ſans doute être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſans

obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des Rois. C'eſt un problême moral, qui, dans les gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de régner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les Viſirs retiendront toujours les Sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au haſard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les Princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavans : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talens ; il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, &, qui peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité : celui qui ſe modéleroit ſur les dieux, ſeroit à coup sûr maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé par l'uſage de donner à ſes enfans, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit,

en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit en détail & ſans le ſavoir : *Najoutez nulle foi à ces maximes, ſoyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation, qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux argumens preſſans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le trite de Bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugemens. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut ſans doute être juſte : cependant, à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les Grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous ſoyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſ-

claves : la haine d'un eunuque ou d'un ichoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager... Moi! je ménagerois l'injuſtice? Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aiſance même qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai ſur ce point le Divan... Abandonnez ce projet, mon fils : vos repréſentations ſeroient vaines ; il faudroit toujours obéir... Obéir! non ; mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore..... O mon fils! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés ; le Divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit ; mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes : c'eſt dans les déſerts, les forêts & juſques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le Muſulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin Prophête, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres

Martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur ; il lui devoit un témoignage authentique ; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus ? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : ſi je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai-du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien, ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : & ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois ; la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il, lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan ou d'un Viſir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous

le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnemens, il ſeroit très difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernemens Aſiatiques, où des fanges de la ſervitude l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſayeroit donc en ces empires à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfans? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchans, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime & la punition celui de la vertu? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit? où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut par conſéquent y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernemens deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déja dit, l'on peut ſans doute tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès : mais il faut en même temps convenir que l'exécution en ſeroit

d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœuts ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premierement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'eſpèce d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au haſard, une excellente éducation pourroit dans les grands empires infiniment multiplier & les talens & les vertus.

Fin du IVe. Diſcours.

EXAMEN
DES CRITIQUES
DU LIVRE INTITULÉ
DE L'ESPRIT.

AVERTISSEMENT.

LES cris qui ont éclaté l'an paſſé [1] contre le livre de l'*Eſprit*, m'ont engagé à ſuivre les critiques qu'on a faites de cet ouvrage. Je l'avois lu d'abord avec le plaiſir que donnent des idées grandes & fortes, ſoutenues d'un ſtyle poétique & majeſtueux. Il me paroiſſoit d'ailleurs dicté par une humanité profonde & une bienveillance univerſelle qui ne me laiſſoient pas ſoupçonner dans l'auteur des intentions répréhenſibles. Cependant les accuſations qu'on intentoit contre ce livre devinrent publiques, & ſe multiplierent. Leur force & la réputation de quelques-uns des accuſateurs exciterent les chefs de l'Egliſe, & ſoulevérentmême les tribunaux ſouverains. Tant de préſomptions réunies me mirent en défiance ſur ce que j'avois penſé d'abord : mais comme mille circonſtances ſouvent étrangeres à la vérité peuvent influer ſur ces jugemens, j'abandonnai mon opinion ſans en prendre une nouvelle, & je réſolus de ſoumettre à la

(1) En 1759.

coupelle de l'examen la premiere impreſſion que j'avois reçue. Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que les accuſations de matérialiſme, d'athéïſme, &c, ne portent pas ſur le ſeul livre de l'Eſprit, elles enveloppent les ouvrages de la plus grande partie des Savans de France. Si l'on en croit les critiques, ces hommes fiers d'une ſcience qui enivre, ont formé le complot d'anéantir la religion : une incrédulité tantôt maſquée, tantôt ouverte, eſt l'ame de tous leurs écrits : ces nouveaux Encélades ne ſauroient être trop tôt frappés de la foudre.

La raiſon & la ſcience ſeroient des dons bien funeſtes, ſi elles conduiſoient à priver les hommes des avantages que la religion chrétienne eſt venue apporter ſur la terre : mais ſi quelques particuliers ont abuſé des talens que Dieu ne leur avoit départis que pour ſa gloire, c'eſt leur crime, & non celui de la philoſophie. Cependant il faut être en garde contre ces accuſations d'incrédulité qu'un zèle aveugle ou un intérêt profane ont ſouvent prodiguées. Elles tendent à détruire la confiance que nous devons avoir dans la lumiere naturelle & la raiſon que Dieu nous a données

pour nous conduire. Tous les chrétiens vraiment religieux doivent être pénétrés de reconnoiſſance à l'égard de ces hommes profonds qui ſe ſont conſacrés à balayer les erreurs de la philoſophie, & à nous ouvrir les routes de l'évidence. Dans les ſiècles groſſiers, la religion divine n'eſt dans tous les eſprits qu'une inſpiration de préjugé, & un effet de l'habitude auſſi aveugle qu'heureux. Mais lorſque le progrès naturel des choſes a rendu les lumieres communes à un plus grand nombre, la religion devient une affaire de conviction pour les bons eſprits, & il faut qu'ils ſoient conduits par l'évidence des vérités naturelles à la certitude des vérités révélées. Rien n'eſt donc plus dangereux que d'obſcurcir les vérités naturelles, puiſqu'elles ſont le ſeul fondement légitime qui puiſſe aſſurer le conſentement qu'on doit aux autres. C'eſt à quoi ne penſent pas aſſez ceux qui embrouillent la philoſophie par des idées chimériques, contre leſquelles dépoſe notre ſentiment intime bien obſervé.

On ne fait pas moins de tort à la religion divine, en accuſant légérement d'incrédulité des hommes dont les ta-

lens honorent & ſervent la patrie, & que leurs vertus rendent chers à la ſociété. Il ſemble qu'on ait pris à tâche d'établir que tous les ſavans ſont athées ou déiſtes, & que le don de la foi n'eſt accordé qu'aux ignorans & aux imbécilles. Mais le comble du blaſphême, c'eſt d'employer pour défendre l'éternelle vérité, les armes propres du menſonge, une adreſſe frauduleuſe, des imputations téméraires, & enfin la perſécution.

Tous ces moyens, dira-t-on, n'ont point été employés pour décrier le livre de l'Eſprit. Les tribunaux; les paſteurs, les docteurs ont juſtifié les critiques qu'on en a faites; mais l'expérience de tous les temps ne prouve-t-elle pas que la raiſon a encore des droits ſur les choſes qui paroiſſent jugées? Tel eſt ſon privilège, qu'elle ne peut être ſoumiſe à aucune autorité qu'à celle de la révélation. Les tribunaux ſouverains ont, relativement aux écrits philoſophiques, des raiſons de gouvernement & de police qui s'étendent au-delà des lumieres des auteurs & des lecteurs. On doit révérer très ſincérement la ſageſſe qui dicte leurs arrêts. Mais ces jugemens ne portent

certainement pas ſur les vérités indéfectibles par elles-mêmes, & dont il faut ſéparer les applications qu'on peut en déduire fauſſement, relativement à la conſtitution actuelle des ſociétés. Ces vérités ne perdent point leur cauſe dans des jugemens rendus pour maintenir l'ordre & la juſtice. Les tribunaux ne qualifient pas de matérialiſtes, des hommes bornés aux déciſions de l'Egliſe ſur la connoiſſance de l'immatérialité de l'ame, que la révélation a élevée au-deſſus de la raiſon.

Le jugement des paſteurs mérite auſſi tous nos reſpects. Cependant comme il eſt arrivé que quatre cents Evêques, aſſemblés à Rimini, ſe tromperent ſur un des dogmes les plus importans de la foi, il eſt poſſible que quelques paſteurs, même éclairés, ſe méprennent ſur la diſtinction qui doit ſéparer les opinions philoſophiques d'avec les dogmes de la religion. La ſollicitude paſtorale a droit ſans doute de s'effrayer de tout ce qui peut donner atteinte à la tranquillité du troupeau de Jeſus-Chriſt. Plus cette inquiétude eſt tendre, & plus elle doit prendre aiſément l'alarme ; mais par cette raiſon-là même il peut arriver que ſa frayeur confon-

de les objets, & qu'elle voye des monſtres où un intérêt plus tranquille ne feroit rien appercevoir. L'autorité des Docteurs eſt encore d'un grand poids dans les déciſions théologiques. Quoique leur jugement ne ſoit pas lui-même infaillible, il y auroit du moins de l'imprudence à refuſer d'y ſouſcrire : mais l'autorité n'influe en rien ſur ces opinions qui ſont du reſſort de l'évidence. C'eſt le patrimoine de la philoſophie, & on ne peut ſe ſervir pour l'attaquer que des armes avec leſquelles elle a droit de le défendre. J'ai donc cru pouvoir examiner quelques opinions philoſophiques qu'adopte la Faculté de théologie de Paris, & qu'elle n'a pas deſſein ſans doute de nous faire révérer comme articles de foi. Mais je ne me propoſe pas de juſtifier le livre de l'Eſprit contre les cenſures fondées ſur des interprétations arbitraires de paſſages que cette Faculté a jugé à propos de détacher d'un ſyſtême politique qui en détermine la véritable ſignification. L'expérience ne prouve que trop que l'obſervation des devoirs impoſés aux hommes par la nature & le bon ordre relatif aux ſociétés, n'a pu être aſſurée que par des lois politiques, & par la ſanction

ſanction néceſſaire à ces lois. Cette vérité eſt la baſe & l'objet du livre de l'Eſprit. La Faculté de théologie de Paris a enviſagé les ſentimens de l'auteur ſous des points de vue différens. Elle a fait abſtraction, en les examinant, de toute légiſlation & de toute conduite politique (ce qui n'exiſte pas dans la nature), & elle les a condamnés ſelon ſes interprétations. Dans ce ſens on peut, ſans préjudicier à la vérité, adhérer pieuſement à la cenſure de la Faculté: on le doit, ſurtout en ce qui concerne l'eſſence & les notions abſtraites du juſte & de l'injuſte. Mais il ne faut pas confondre l'eſſence avec les notions qu'on pourroit appeller pratiques, & qui varient dans l'ordre politique, ſelon les rapports eſſentiels que le juſte & l'injuſte, le bien & le mal peuvent avoir avec la conſtitution morale & phyſique des ſociétés. Ces notions bien apperçues deviennent la baſe de toute bonne légiſlation, quoiqu'elles paroiſſent oppoſées aux notions abſtraites auxquelles la Faculté s'eſt bornée dans ſes déciſions.

Je ne peux me diſpenſer de faire quelqu'attention à une nouveauté que

j'ai remarquée dans la cenſure de la Faculté de théologie de Paris, & qui ne paroît pas avoir pour objet l'inſtruction des fidèles.

Que ſignifie cet amas d'opinions vraies ou fauſſes, abſolues ou tronquées, relatives à différens plans de doctrines religieuſes ou impies, extraites d'auteurs de différens pays & de religion différente? Que veut dire cet aſſemblage d'incrédules, d'ennemis déclarés de toute religion, & leur mêlange avec des philoſophes chrétiens, explicitement & formellement ſoumis à la révélation. En quoi des opinions notoirement impies reſſemblent-elles à d'autres qu'on affecte de confondre avec elles, quoiqu'elles ſoient autoriſées par la doctrine de l'Egliſe, des Peres, des Théologiens orthodoxes, & des écoles chrétiennes? Afin de rendre ces citations également odieuſes, on les annonce par un préambule chargé de déclamations contre la philoſophie, & ſoutenues d'un ton d'autorité auſſi déplacé dans la recherche des vérités ſoumiſes à l'examen de la raiſon, qu'étranger à l'évidence des preuves fondamentales de la vraie religion. La Faculté de théologie fait les plus grands efforts pour in-

diſpoſer l'autorité ſouveraine contre les philoſophes par des imputations injuſtes : je dis injuſtes, parce que je ne la crois pas aſſez attachée aux principes de Hobbes & de Machiavel, pour méconnoître les droits ſacrés de la nature & des gens. Elle n'ignore point que ce ne ſont pas des philoſophes que l'hiſtoire fait paroître ſur le théâtre dans les révolutions, dans les révoltes, dans les entrepriſes contre l'autorité légitime. La Faculté connoît les acteurs qui ont joué le plus grand rôle ; & on ſait combien les ſiècles d'ignorance leur ont été favorables.

Mais cette collection confuſe d'opinions extraites de doctrines ſi incompatibles auroit-elle pour objet d'inſinuer que l'auteur de l'Eſprit s'eſt livré à tous ces ſentimens contradictoires ? La Faculté de théologie eſt trop équitable pour que je me fixe à cette imputation. Le point de réunion qui paroît l'avoir déterminée, c'eſt le ſilence ſur les idées innées, qui eſt commun à tous ces auteurs & à celui du livre de l'Eſprit. Mais tout le monde ne peut pas appercevoir comme la Faculté l'évidence de ces idées : elles ne ſont pas un article de foi ; elles paroiſſent ban-

nies des écoles chrétiennes les plus reſpectables ; & elles ſont combattues par les théologiens catholiques les plus éclairés. Parmi les différentes critiques qui ont été faites du livre de l'Eſprit, j'ai choiſi celle du Journaliſte de Trévoux, ſoit à cauſe des égards que perſonnellement il mérite, ſoit parce que les autres n'ont fait que répéter ce que d'abord il avoit jugé repréhenſible. Les accuſations qu'il a intentées contre le livre de l'Eſprit, ſont les plus graves dont un livre puiſſe être chargé. Il a cru même devoir invoquer l'autorité contre l'Auteur, & c'eſt ce qui prouve la vivacité de ſon zèle. C'eſt donc ſur ſa critique que j'ai fait mes réflexions, qui n'ont pour but que de nous éclairer mutuellement avec fraternité & charité.

Pour remettre avec facilité ſous les yeux du lecteur les objets précis de cette grande querelle, je commence par lui offrir un extrait ſommaire du livre de l'Eſprit, dans lequel j'ai tâché de ſaiſir & d'exprimer avec l'impartialité la plus complète le véritable eſprit du livre. J'ai placé après cet extrait l'idée que le Journaliſte de Trévoux a donnée de ce même livre au mois de Septembre 1758. Une lettre adreſſée au

Journaliſte vient à la ſuite de ſa notice. Je la joins ici d'autant plus volontiers, qu'elle n'a preſque pas été publique, & que j'ai eu beaucoup de peine à me la procurer. Le Journaliſte a rendu compte de cette lettre. C'eſt ſon extrait qui me l'a fait connoître, & qui a donné occaſion aux remarques qui font la plus grande partie de ce petit recueil. Je n'ai pas cru devoir rappeller ici les grandes analyſes que le Journaliſte de Trévoux a faites du livre de l'eſprit, & qu'il apppelle auſſi ſes réclamations littéraires. Il m'a paru que le ton de ces critiques pourroit révolter les gens ſages, & c'eſt ce que je ne voulois pas. Ces excès polémiques, qui échappent apparemment dans le temps où les eſprits ſont en fermentation, rendent toujours ſuſpect un critique, & même le décréditent, lorſque le calme des paſſions a rendu à la raiſon tout ſon uſage. Quels que ſoient les motifs de cette chaleur, elle nuit infiniment à la vérité, dont la découverte devroit être le but de toutes les diſputes. Les vérités philoſophiques ſont, après celles de la vraie religion, le dépôt le plus ſacré que l'on puiſſe conſerver aux hommes. On peut dire même que c'eſt

aux Philoſophes à nous conduire au pied des autels, à nous prouver avec évidence la néceſſité & la certitude de la révélation, à diſpoſer par la raiſon tous les hommes raiſonnables à ſe ſoumettre aux dogmes de la foi. Mais on n'arrivera pas à l'évidence en commençant par admettre des idées innées qu'on n'entend point, ou en voulant démontrer par des preuves futiles des myſteres incompréhenſibles. Les foibles défenſeurs de la religion, qui veulent prouver tout ce qu'il faut croire, font des incrédules de tous les petits eſprits qui peuvent répondre à leurs argumens. On fait un Journal pour établir des preuves périodiques de la religion; on lui conſacre de nombreux volumes qui ont l'air d'être l'ouvrage du délire & de l'imbécillité. N'eſt-ce donc plus cette religion ſainte annoncée d'un ton ſublime par les Prophètes, & ſcellée du ſang des martyrs? Mais raſſurons-nous: les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle. Elle triomphera également des efforts de ſes ennemis & de la foibleſſe de ceux qui s'en font gratuitement les appuis.

Parmi ces derniers s'il en eſt beaucoup d'hypocrites, il en eſt auſſi quel-

ques-uns dont la bonne foi eſt reſpectable ; je n'écris que pour eux. Quoique je ne penſe pas que le livre de l'Eſprit enſeigne le matérialiſme, ni le mépris de la religion ſainte, je ſuis fort éloigné d'être toujours de l'avis de l'auteur. Peut-être quelque jour, ſi mes infirmités me le permettent, entrerai-je en lice avec lui ſur pluſieurs points traités dans ſon ouvrage. Je crois qu'il s'eſt quelquefois trompé ; mais ſon livre contient certainement un grand nombre de vérités dictées par l'amour des hommes, & qui peut-être ſeront utiles à ceux même qui l'ont déchiré. On n'a pas craint de lui reprocher cette bienveillance générale, qui eſt le plus noble ſentiment dont un homme puiſſe être animé. On lui a fait un crime du mépris dont il a couvert les pratiques ſuperſtitieuſes des fauſſes religions, qui font le malheur & la honte de ceux qu'elles tyranniſent. Il pourroit dire des écrivains qui l'ont attaqué ce qu'un Philoſophe célèbre dit de ſes adverſaires.

» Ils s'attachent moins à prouver leur thèſe qu'à éluder les raiſons dont on les accable : ſemblables à ces faux témoins, Grecs de nation, deſquels Ci-

céron a ſi bien dépeint le caractere : *Nunquam laborant quemadmodum probent quod dicunt, ſed quemadmodum ſe explicent dicendo.* Ainſi je prévois que s'ils me répondent, ils laiſſeront mes principales difficultés, & chercheront ſi je me ſuis trompé en quelque lieu, ſi j'ai fait quelque remarque qui ſoit un faux raiſonnement, ſi mes principes ont des conſéquences abſurdes. S'ils ne font que cela, je leur déclare de bonne heure que je ne me tiendrai pas pour réfuté, ni ma cauſe moins victorieuſe dans le fond ; car la victoire d'une cauſe ne ſe perd pas parce qu'il eſt arrivé à un avocat de ne raiſonner pas toujours juſte, d'avoir des penſées en un lieu qui ne ſont pas tout-à-fait la ſuite de celles qu'il a eues dans un autre, de pouſſer trop loin en quelques endroits ſa pointe, de s'égarer quelquefois : tout cela m'eſt arrivé peut-être ; mais comme nonobſtant ces défauts, qui ne ſont que ceux de la perſonne du défenſeur, & non pas ceux de la cauſe, je crois avoir dit des choſes qui établiſſent inconteſtablement ce que j'ai voulu ſoutenir ; je déclare encore un coup, que ſi les convertiſſeurs veulent ſe juſtifier, il faut qu'ils répondent à ce que

je dis de fort & de raiſonnable, & qu'ils n'imitent pas cette méthode des controverſiſtes, qui fait qu'il n'y a point de livre ſi terraſſant contre lequel on ne publie des réponſes, & qui conſiſte en ce qu'on cherche les endroits où un auteur aura mal cité un paſſage, employé une raiſon tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, & que l'on peut rétorquer, & commis tels autres défauts preſqu'inévitables. Un homme qui ſait ramaſſer tous ces endroits, & détacher quelque raiſon de ce qui en fait l'appui dans les pages précédentes, & la véritable fin ou alluſion à laquelle l'auteur l'avoit deſtinée, fait une groſſe réponſe au meilleur livre, laquelle paroît triompher à ceux qui ne comparent pas exactement & ſans préoccupation les deux pièces. Voilà d'où vient qu'on répond à tout; mais à proprement parler, ce n'eſt pas réfuter un livre, c'eſt laiſſer la cauſe dans les fers, c'eſt ſeulement faire l'errata de ſon adverſaire; & pour moi, ſi on ne fait autre choſe contre ce livre, je me tiendrai pour vainqueur.

ANALYSE

DU LIVRE INTITULÉ

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

De l'Esprit en lui-même.

L'ESPRIT conſidéré en lui-même eſt un aſſemblage d'idées: car c'eſt par ſes effets qu'on apperçoit, & non par ſa nature qu'on ignore, qu'il faut le définir. L'eſprit ne produit pas lui-même ſes idées, il les reçoit par l'impreſſion que les objets extérieurs font ſur les ſens. Cette impreſſion eſt conſervée par la mémoire, qu'on peut regarder elle-même comme une ſenſation continuée. Les impreſſions reçues par les ſens, & conſervées par la mémoire, nous mettent à portée de juger des convenances & des diſconvenances que les objets ont entr'eux, & relativement à nous.

La connoiſſance de ces rapports eſt ce qu'on appelle proprement *idée*; mais cette connoiſſance s'acquiert par la ſenſation même, & le jugement que l'eſprit porte ſur ces rapports n'eſt que le prononcé de l'impreſſion reçue par la voie des ſens. Tout jugement peut donc être rapporté à la ſenſation. Mais, dira-t-on, puiſqu'il y a des jugemens faux, il y a donc des ſenſations fauſſes; c'eſt ce qu'on ne peut pas dire proprement. Mais comme le jugement conſiſte dans l'appercevance des rapports entre les objets, on ſe trompe parce qu'on n'apperçoit pas une quantité de rapports ſuffiſante pour bien juger. Les paſſions ou l'ignorance ſont les cauſes de ces erreurs.

Les paſſions fixent toute notre attention ſur un côté de l'objet qu'elles nous préſentent; l'ignorance ne nous en laiſſe pas voir aſſez de faces pour nous faire ſaiſir tous les rapports que cet objet peut avoir avec d'autres. Les paſſions même nous cachent ce qui eſt, & nous montrent ce qui n'eſt pas: en ce ſens, on peut dire qu'elles troublent l'exercice des ſenſations, & qu'elles en produiſent de fauſſes. Ce n'eſt pas que ces jugemens ne ſoient vrais, relativement à l'impreſſion actuellement reçue; mais ils ſont faux en eux-mêmes, puiſque plus de ſang-froid, ou la connoiſſance d'un plus grand nombre de rapports les fait juger tels.

Une des cauſes qui contribuent le plus à perpétuer l'ignorance, les erreurs & les diſputes, c'eſt l'abus des mots. Combien les mots, *eſpace*, *eſprit*, *matiere*, *amour-propre*, *liberté*, n'ont-ils pas excité de querelles, faute d'avoir été pris dans le même ſens par ceux qui s'en ſervoient! L'abus des mots a ſouvent égaré des nations entieres. Les Romains éleverent ſous le nom

d'*Imperator* le pouvoir abſolu qu'ils déteſtoient ſous celui de *Rex*. Si l'on veut donc porter des jugemens toujours juſtes, il faut être calme & inſtruit; & il faudroit, pour prévenir les erreurs occaſionnées par l'abus des mots, compoſer une langue philoſophique, claire & commune à toutes les nations. Mais c'eſt ce qu'on ne doit pas eſpérer, à cauſe des difficultés de toute eſpéce qui s'y oppoſeront toujours.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

L'ESPRIT en lui-même eſt un aſſemblage d'idées quelconques; mais chaque particulier ne fait entrer dans la notion d'Eſprit que les idées intéreſſantes pour lui; & la ſociété porte à cet égard ſon jugement par les mêmes motifs qui déterminent les particuliers. Nous n'eſtimons, nous ne blâmons que par intérêt. L'amour-propre, qui nous concentre en nous-mêmes, ne nous permet d'aimer que nous dans les autres, & par conſéquent, d'eſtimer que ce qui nous eſt agréable ou utile. De-là cette différence entre les jugemens portés ſur les ouvrages & ſur les actions par les particuliers, par les petites ſociétés, & par l'univers.

Nous diſons les ouvrages & les actions, parce que le même motif d'intérêt qui met le prix à l'eſprit & aux talens, influe auſſi ſur les jugemens qu'on porte de la probité. Chaque parti-

culier, chaque ſociété appelle vertueuſes les actions qui lui ſont utiles; & le public, indifférent pour ces actions particulieres, n'honore du nom de grands que les talens qui le ſervent, & n'appelle vertueuſes que les actions qui lui ſont utiles. Le détail des faits eſt la preuve de ce principe. Si vous examinez quels ſont les motifs d'approbation dans les particuliers, dans les ſociétés, & de la part du public, vous en retrouverez toujours cette raiſon ſecrète; vous verrez ces jugemens reſpectifs ſe contredire, de plus en plus, à meſure que les intérêts s'éloigneront. Le Cynique & le Sybarite ſe mépriſeront mutuellement. Le poëte de théâtre regardera comme futile la démonſtration du géomètre, qui, de ſon côté, dira qu'une tragédie ne prouve rien. Le bon ton ſera l'idole des ſociétés particulieres; ce qui eſt bon ton dans une ſociété, ſera mauvais dans une autre; & le public ne ſera nul cas de ces petits talens, dont il ne réſulte rien pour lui.

L'intérêt met la même différence dans le jugement porté ſur les actions des hommes. Un homme en place qui ne ſacrifieroit jamais la juſtice au bien de ſa famille, ſeroit regardé par elle comme un mauvais parent, & par le public comme un citoyen vertueux. Les intérêts particuliers ſont ſi ſouvent en contradiction avec ceux du public, qu'un homme toujours juſte, eſt à coup ſûr blâmé d'un grand nombre, parce que nous n'accordons point le nom de mérite à ce qui nous déplaît, ni celui de vertu à ce qui nous bleſſe.

Dans cette complication d'idées & de jugemens, comment faire pour échapper à la ſéduction des ſociétés particulieres dont nous ſommes ſans ceſſe aſſiégés? Le moyen le plus ſûr,

c'eſt de n'écouter ni nos propres intérêts, ni les jugemens de ceux qui nous environnent, d'élever nos vues juſqu'aux grands objets de l'utilité publique, de fortifier par l'habitude ce ſentiment noble qui nous fait paroître grands à nos propres yeux, lorſque le motif du bien général nous a portés à ſacrifier ce qui nous étoit cher. Ce ſentiment nous fait trouver notre bonheur dans tout ce qui eſt avantageux au public, & on peut le regarder comme le germe de toute vertu : mais il faut diſtinguer deux ſortes de vertus. On peut appeller vraie vertu celle qui ſe propoſe pour objet le bien public; invariable dans ſon objet, elle ne l'eſt pas dans les actions qu'elle commande, parce que mille circonſtances peuvent changer l'intérêt général.

L'autre ſorte de vertu peut être appellée vertu de préjugé. C'eſt celle qui n'influant en rien ſur la félicité publique tient à une légiſlation particuliere. Il faut ranger dans cette claſſe toutes les vertus dont la pratique n'ajoute point au bonheur public. Telles ſont les auſtérités recommandées par les religions. On ne doit pas même en excepter celles qui ſont preſcrites par la religion chrétienne, quoiqu'elles ſoient infiniment reſpectables, & qu'en vertu de la volonté du ſouverain légiſlateur, elles ayent pour but d'épurer l'homme, & de le rendre digne de ſon créateur.

Les pratiques ſuperſtitieuſes des autres religions, & miſes par elles au rang des vertus, n'en méritent certainement pas le nom. L'inconvénient de ces vertus de préjugés, c'eſt d'éloigner les hommes de la vraie vertu, de les déſintéreſſer ſur le bien public qui en eſt l'objet.

S'il y a deux ſortes de vertus, il y a deux eſpèces de corruption. L'une peut s'appeller corruption religieuſe, l'autre corruption politique. La premiere conſiſte dans la violation des lois de la religion qui concernent les mœurs : la ſeconde arrive lorſque l'intérêt des particuliers ſe détache de l'intérêt public.

La corruption religieuſe ne peut être mauvaiſe en elle-même que dans la religion chrétienne, qui eſt la ſeule vraie. Dans les autres religions, cette corruption n'eſt dangereuſe qu'autant qu'elle nuit à la conſtitution politique des états. La corruption religieuſe peut en général s'allier avec les plus grandes vertus relatives au bien public; mais la corruption politique détruit tout l'effet des vertus religieuſes. Ce n'eſt donc point par de vaines déclamations ſur les mœurs, c'eſt par la légiſlation qu'on peut perfectionner la morale pratique. Si vous voulez bannir la médiſance, détruiſez l'ignorance & l'oiſiveté; reconciliez l'intérêt particulier avec l'intérêt général, vous rendrez la vertu commune, & vous aſſurerez la félicité publique; réformez les lois, les mœurs ſe réformeront d'elles-mêmes, & les hommes deviendront vertueux quand il ſera honteux de ne l'être pas.

Mais la plupart des moraliſtes, occupés d'eux-mêmes, ne le ſont guere du bonheur de l'humanité. Ils crieront contre l'orgueil des Grands & la fierté des riches dont ils ſont bleſſés, & ſeront indifférens ſur un défaut dans la juriſprudence, dans l'éducation publique, &c. qui ſont bien d'une autre importance. Ainſi le travail des moraliſtes eſt reſté preſque inutile, pendant que les autres ſciences ſe ſont perfectionnées.

Cependant

Cependant l'ignorance des moraliſtes n'en eſt pas la ſeule cauſe. Dans tous les temps, des hommes puiſſans, qui ont affecté la domination, ont regardé les progrès de la morale comme contraires à leurs deſſeins. Perſuadés que l'aveuglement eſt néceſſaire pour aſſurer la ſoumiſſion des peuples, ils ont impoſé ſilence à tous ceux qui auroient voulu les éclairer. Ils ont employé, les uns l'autorité, les autres le fanatiſme, pour regner ſur des hommes abrutis. Il faut donc commencer par démaſquer ces odieux protecteurs de l'ignorance, & perfectionner la ſcience de la légiſlation, pour aſſurer la pratique des principes de morale, d'où dépend le bonheur des hommes. Mais, comme nous l'avons dit, le grand art de la légiſlation conſiſte à intéreſſer les hommes à l'obſervation des lois. Une légiſlation parfaite ſeroit celle dans laquelle toute action honnête dans chaque ordre de l'état ſeroit récompenſée par la gloire ou par le plaiſir, & toute action nuiſible au public ſeroit conſtamment ſuivie de la peine ou de l'infamie. Comment eſpérer de voir germer des leçons de morale lorſqu'elles ne ſont appuyées d'aucun intérêt ſenſible qui engage à les pratiquer? Les hommes, attachés ſans ceſſe à la terre, preſſés de toutes parts par le plaiſir & par la douleur, ſont malheureuſement trop foiblement touchés des récompenſes éloignées & céleſtes. On leur prêche le déſintéreſſement, pendant que les mœurs publiques les entraînent vers la richeſſe, à laquelle l'opinion attache l'honneur. Or, l'opinion & les mœurs publiques dépendent de la forme du gouvernement & de la légiſlation.

Vous pourrez juger de l'un & de l'autre par la nature des ouvrages eſtimés dans les différens

temps, & chez les différentes nations. Si vous en exceptez ceux qui portent dans tous les siècles l'inſtruction & la lumiere, & ceux qui par la peinture vraie & forte des paſſions des hommes conſervent le droit éternel de les intéreſſer, les autres n'obtiendront qu'une eſtime reſſerrée & une vogue paſſagere dépendante des mœurs du temps. Il eſt donc vrai que la légiſlation, en changeant l'intérêt général, change l'opinion publique, & qu'elle décide par-là des talens & des mœurs. La morale eſt donc étroitement liée à la ſcience des lois, & ce ſeront toujours les bonnes lois qui aſſureront la pratique des préceptes de la morale. C'eſt donc la légiſlation qu'il eſt principalement important de perfectionner.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

LES hommes reçoivent de la nature d'égales diſpoſitions à l'eſprit; car certainement leurs ames ſont eſſentiellement égales, & ces diſpoſitions ne peuvent conſiſter que dans la fineſſe des ſens, dans l'étendue de la mémoire, ou dans la capacité d'attention. Or, les ſens, quoiqu'avec plus ou moins de fineſſe, ne ſaiſiront pas moins de rapports entre les objets, & c'eſt le nombre de rapports qui fait l'eſprit.

L'étendue de la mémoire n'eſt pas auſſi inégale qu'on le croit entre les hommes, & d'ailleurs la grande mémoire influe très peu ſur le grand eſprit, puiſque Locke & Milton n'avoient que très peu de mémoire. La capacité d'attention eſt naturellement la même, à-peu-pres, dans tous les hommes bien organiſés. Il n'en eſt point qui n'apprenne à lire, & qui ne puiſſe entendre les premieres propoſitions d'Euclide : or, le degré d'attention néceſſaire pour y parvenir eſt plus que ſuffiſant pour élever à la découverte des vérités utiles qui caractériſent l'eſprit ſupérieur. Il faut donc chercher d'autres cauſes de l'inégalité d'eſprit parmi les hommes, & voir quelles ſont les puiſſances qui nous font agir. La premiere c'eſt l'ennui. Nous éprouvons continuellement le beſoin d'appercevoir notre exiſtence par le plaiſir, & cette inquiétude eſt en nous un grand principe de mouvement & d'action. Mais ce ſont les paſſions qui remuent le plus puiſſamment notre ame, qui nous éclairent ſur la poſſibilité des choſes extraordinaires, qui excitent en nous une ſorte d'inſpiration inconnue à la tranquillité & à l'analyſe, & qui par-là, produiſent les grands efforts & les actions merveilleuſes. Mais il faut diſtinguer les paſſions naturelles, & les paſſions factices. Les premieres ne ſont que nos beſoins naturels vivement ſentis. Les autres ont pour objets les beſoins factices qui ſont nés de la ſociété, & elles deviennent preſque auſſi impérieuſes que les paſſions naturelles. Cependant, malgré cette diſtinction, on peut rappeller toutes les paſſions aux beſoins de la nature; & quelque dénaturées qu'elles paroiſſent par les moyens qu'elles employent, il eſt aiſé de montrer qu'elles ſe propoſent le même

objet, & qu'elles ſortent de la même ſource. L'avare croit ſe préparer dans ſon amas d'argent un moyen sûr d'écarter des beſoins dont en attendant il ſouffre. L'ambitieux regarde ſourdement les honneurs & la conſidération publique comme un moyen d'aſſûrer ſes plaiſirs, & de ſe procurer tout ce qu'il pourra deſirer dans la ſuite. C'eſt par la même raiſon que l'orgueilleux deſire l'eſtime, & qu'il s'irrite contre ceux qui ne la lui accordent pas. L'amitié elle-même, cette paſſion noble des cœurs vertueux, eſt un beſoin qu'on peut ramener peut-être au principe de l'ennui, & dont certainement des circonſtances étrangeres peuvent augmenter beaucoup l'intérêt & la force. Les paſſions, ſoit naturelles, ſoit factices, étant donc les principales forces qui meuvent notre ame, elles peuvent être habilement dirigées par un légiſlateur vers l'utilité publique qui eſt ſon but. Dès-lors l'uſage des paſſions ſera conſacré par ſon objet, & l'on pourra dire que les grandes paſſions ſont le germe des grandes vertus, relativement à l'état politique.

Quelques légiſlateurs ſe ſont heureuſement ſervis des plaiſirs des ſens pour exciter les citoyens aux plus grandes actions. La monnoie des hommes n'eſt pas d'un moindre prix pour ceux que le gouvernement a accoutumés à l'enviſager comme telle. S'il eſt donc des peuples qui paroiſſent indifférens pour la vertu patriotique, c'eſt la faute des légiſlateurs, qui n'ont pas connu les reſſources que leur fourniſſoient les paſſions des hommes. Tous les gouvernemens ne ſe prêtent pas également à cet enthouſiaſme qui produit les grandes actions. N'en attendez pas, par exemple, dans le deſpotiſme. Nul intérêt ne vous

y attache à la patrie ; l'eſtime publique y rend au moins ſuſpect ; l'habitude de la crainte y étouffe tout ſentiment généreux ; une penſée noble & hardie y eſt regardée comme ridicule, ſi elle n'eſt pas traitée comme criminelle.

Liſez *Tacite*, & voyez ce que furent les Romains ſous les empereurs. Regardez ces mêmes Romains dans les premiers temps de la république : l'héroïſme y naiſſoit de la légiſlation. Les mêmes paſſions peuvent être en différens temps utiles ou nuiſibles au bien public. Céſar devenu le tyran de Rome corrompue, eût été le ſauveur de Rome vertueuſe.

L'uſage des paſſions dans toute leur force eſt ſur-tout néceſſaire dans ces temps de criſe où un état chancelle, & où l'anarchie des intérêts menace d'une diſſolution prochaine : c'eſt alors que les froides ſpéculations de la prudence ne font que hâter ſa ruine ; mais alors auſſi la plupart des eſprits, engourdis de longue main, ſont peut-être incapables de recevoir le branle qu'une grande ame voudroit leur donner. L'art d'inſpirer des paſſions eſt dans ces circonſtances le ſeul qui ne ſoit pas ſtérile.

Parmi celles que la politique a employées dans les différens temps, le fanatiſme eſt celle qui a porté les hommes aux plus grands efforts. Les diſciples d'Odin, ceux de Mahomet, & les Abyſſins en ſont la preuve. On peut faire des hommes tout ce qu'on voudra, puiſqu'ils ſont capables de rire dans les ſupplices, & de regarder la mort comme un plaiſir. Mais le fanatiſme, conſidéré même uniquement par le côté politique, n'eſt point un reſſort qu'un légiſlateur doive jamais employer. S'il eſt la plus forte des paſſions, c'eſt la moins durable, & jamais

dans chaque nation elle n'a opéré des prodiges pendant plus d'un siècle : il ne laisse de trace que l'ignorance & l'abrutissement. Le patriotisme est le plus solide ressort des passions : il est fondé sur un intérêt permanent ; & le législateur peut l'élever dans les hommes jusqu'à les exciter à cette continuité d'attention qui donne la supériorité des lumieres. Cette passion vertueuse peut regner dans tous les temps & chez tous les peuples. On l'a vue alternativement au Nord, au Midi, animer les hommes aux actions vertueuses, inspirer le courage, exciter les talens ; & il n'y a point de peuples qui ayent à cet égard un avantage marqué sur les autres. Ce sont donc les lois, c'est la forme du gouvernement, qui, comme nous l'avons dit, décident du génie & des autres qualités parmi les peuples, & qui les rendent ignorans ou éclairés, indifférens ou sensibles à la vertu.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

L'ESPRIT est, comme nous l'avons dit, la connoissance de nouveaux rapports, ou la combinaison nouvelle des rapports apperçus entre certaines idées. Si ces idées forment un ensemble de vérités intéressantes pour les hommes, elles sont appellées production du génie. Ce n'est pas toujours au plus grand nombre, ou à la nouveauté des rapports apperçus, que ce titre est accordé. Celui qui fait une révolution dans une

ſcience ou dans un art, obtient le nom d'homme de génie de préférence à ceux qui, pour approcher cette ſcience ou cet art du point de la révolution, ont été contraints d'y employer plus d'invention que lui. Le haſard influe donc ſur la réputation; mais cependant il ne ſert jamais à cet égard que ceux qui, paſſionnés pour la gloire, ſe mettent par un travail opiniâtre en état de profiter du moment heureux.

L'eſprit fin eſt celui dont le talent conſiſte à préſenter des idées qu'on n'apperçoit pas ſans un effort d'attention. Une conſéquence éloignée déduite d'une idée générale eſt une idée fine.

Une idée grande & une idée forte frappent l'une & l'autre vivement: mais celle qu'on appelle grande, intéreſſe plus généralement, & celle qu'on nomme forte, plus vivement. Le fort eſt le produit du grand uni au terrible.

L'eſprit de lumiere conſiſte à diſpoſer tellement les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe aiſément la ſaiſir. Cet eſprit eſt le truchement du génie philoſophique. On les confond ſouvent à cauſe de la lumiere qui leur eſt commune: mais le génie cherche & découvre des vérités nouvelles, & l'eſprit de lumiere les ſaiſit & les tranſmet. L'eſprit pénétrant s'attache à peu d'objets; mais il les creuſe. Il parcourt en profondeur l'eſpace que l'eſprit de lumiere parcourt en ſuperficie. La ſagacité ne différe de la pénétration qu'en ce qu'elle ſuppoſe plus de preſteſſe de conception.

Le goût n'eſt proprement que la connoiſſance de ce qui plaît à une certaine nation: car on ne doit peut-être pas appeller de ce nom, ce goût réfléchi qui eſt fondé ſur une connoiſſance profonde de l'humanité.

Le bel eſprit eſt celui qui compoſe dans le genre d'agrément. Son talent conſiſte principalement à bien dire ; mais le public ne le donne guere qu'à ceux qui diſent bien des choſes fines & intéreſſantes.

L'eſprit du ſiècle eſt celui des gens du monde & de la cour. L'homme du monde, ainſi que le bel eſprit, eſt plus ſenſible au bien dit, qu'au bien penſé. L'eſprit juſte ne l'eſt point à tous égards. S'il veut juger de ces propoſitions compliquées, où la vérité dépend d'un grand nombre de faits qu'il ignore, il devient faux. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues. Les eſprits juſtes ſe croyent volontiers ſages ; mais les mépriſes de ſentiment ne ſont pas rares, & cette préſomption en eſt ſouvent une.

Nous nous trompons aiſément ſur le nombre & la nature des ſentimens qui nous meuvent. Une mere croit aimer ſes enfans pour eux-mêmes, & elle néglige leur éducation ; c'eſt une mépriſe.

C'eſt encore par une mépriſe de ſentiment que quelques gens pieux haïſſent les Philoſophes, & que quelques hommes en place, perſécutent les gens de génie. La vanité eſt la cauſe des mépriſes de ſentiment.

Le bon ſens eſt un effet de l'abſence des grandes paſſions. L'homme de bon ſens ſeulement eſt par-là à l'abri des grands écarts ; mais auſſi peu capable des grandes actions, qui ont beſoin d'enthouſiaſme. L'eſprit de conduite ne devroit être que l'art de ſe rendre heureux ; mais on le prend ordinairement pour l'art de faire fortune. Si la fortune étoit toujours le prix du mérite, l'eſprit de conduite ſuppoſeroit de grands

talens ;

talens ; mais dans la plupart des gouvernemens, cet eſprit n'eſt pas différent de celui d'intrigue. Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit d'intrigue eſt très borné. Avec un caractere ſouple & propre à ſe prêter à la baſſeſſe, il eſt rare qu'on n'ait pas l'eſprit de conduite, qui n'eſt pas ordinairement uni aux grands talens. Peut-être même cela n'eſt-il pas poſſible : car il eſt des qualités qui s'excluent ; & c'eſt une grande injuſtice d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. On voudroit trouver dans le même fruit l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. Or il eſt impoſſible qu'un Philoſophe, occupé d'idées grandes & fortes, écrive des lettres avec autant d'agrément qu'une femme de la cour. Le Public eſt injuſte dans ſes prétentions. On veut que les citoyens aiment la patrie, pendant que les mœurs ſont corrompues ; qu'un homme en place ait des affaires dans l'eſprit, & des graces dans les manieres, &c.

On ne peut donc prétendre à la fois à différens genres de mérite qui s'excluent naturellement. Mais voulez-vous ſavoir dans quel genre d'étude vous devez réuſſir ? voyez de quelle nature ſont les idées dont votre mémoire eſt principalement chargée. C'eſt là ce qui doit guider vos vues, & ce qui vous annonce des ſuccès. Voulez-vous connoître quel degré de paſſion vous avez pour la gloire ? rentrez en vous-même, & obſervez le degré d'enthouſiaſme que vous ſentez pour les grands hommes. Si vous pleurez devant le buſte d'Alexandre, vous ſerez Céſar.

L'eſprit eſt le produit des objets placés dans

notre ſouvenir, & mis en fermentation par l'amour de la gloire. Le choix de ces objets dépend infiniment de l'éducation. Mais l'éducation eſt tellement liée à la forme du gouvernement, qu'il eſt preſque impoſſible de faire aucun changement dans l'éducation publique, ſans en faire dans les mœurs & par conſéquent dans la conſtitution des états. Auſſi dans les grands états, qui ſe ſoutiennent par leur propre maſſe, l'éducation publique eſt-elle négligée. On y donne aux enfans quelques leçons vagues de morale, mais on ſeroit fâché qu'ils les priſſent à la rigueur. Une vertu trop ſévere nuiroit à leur fortune. Si deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux Dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui ſe modéleroit ſur les Dieux, ſeroit à coup sûr maltraité par les hommes.

IDÉE

Que donne le Journaliſte de Trévoux du Livre dont on vient de voir l'analyſe.

LE livre intitulé de l'*Eſprit*, n'a été nommé dans nos Mémoires d'Août que d'apres le frontiſpice qui énonce une approbation & un privilège. Nous n'avions alors aucune idée diſtincte de cette compoſition trop fameuſe aujourdhui. Elle nous eſt préſentement aſſez connue par l'examen que nous en avons fait ; & en attendant que nous rendions compte des critiques ſéveres qu'elle mérite, & qui paroîtront proba-

blement bientôt, nous nous hâtons de témoigner la ſurpriſe & la douleur que ce pernicieux ouvrage cauſe à toutes les perſonnes qui reſpectent la religion & les mœurs.

Nous indiquons auſſi en peu de mots les principaux caracteres de ce livre.

Il paroît porter ſur ce principe général, qu'il ne faut aux hommes qu'une bonne légiſlation : principe excellent, ſi l'auteur remontoit à la ſource de toutes les lois naturelles & poſitives, laquelle ne peut être que Dieu même, & ſa très puiſſante, très ſage & très ſainte volonté. Mais on ne nous inſtruit ici ni des devoirs qu'impoſe la loi naturelle, ni de la diſtinction primitive & eſſentielle du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, ni de l'obligation d'obéir à la religion révélée & manifeſtée par le grand légiſlateur, qui eſt Jéſus-Chriſt, ni des grands avantages que la politique tire des lois de l'Evangile bien obſervées, &c. L'Auteur croit prévenir toutes les difficultés qu'on peut lui faire ſur la religion, en diſant qu'il parle comme philoſophe, & non comme théologien. Il répete cela de temps en temps ; il paroît rendre hommage à la beauté du chriſtianiſme : mais ce langage eſt une ſorte de précaution dont uſent ſouvent les incrédules. Il n'eſt pas difficile de lever le voile, & de ſaiſir la penſée de l'auteur. Voici quelques articles qui ſe préſentent comme au premier coup-d'œil. Un examen plus circonſtancié du livre mettroit en état d'y découvrir beaucoup d'autres objets de critique.

1°. La ſpiritualité de l'ame y eſt miſe au nombre des hypothèſes, & le matérialiſme y eſt clairement inſinué en pluſieurs endroits.

2°. On y réduit toutes les facultés de l'ame à ſentir : ce qui eſt détruire toute idée claire, toute évidence ; car le ſentiment eſt toujours obſcur.

3°. La tolérance univerſelle qu'on y préconiſe, n'eſt au fond que le cri & le vœu d'une indifférence totale en matiere de religion.

4°. La vraie notion de liberté, telle qu'on doit l'admettre pour la moralité des actions humaines, y eſt conſidérablément altérée.

5°. La probité & la juſtice y ſont regardées comme de purs effets de la ſenſibilité phyſique & de l'intérêt.

6°. Les paſſions y ſont tellement exaltées, qu'on traite de ſtupide quiconque ceſſe d'être paſſionné ; & qu'on relègue parmi les pédans, les déclamateurs, les gens ſans eſprit, ceux qui recommandent la modération des deſirs.

7°. On y a raſſemblé quantité de traits licencieux, d'images obſcènes, de maximes tendantes à autoriſer le libertinage.

8°. Il s'y trouve des principes d'où il ſeroit fort aiſé de tirer des conſéquences fort préjudiciables au bon ordre & à la paix des états.

9°. On y déclame fort contre les détracteurs de la ſcience ; mais on ne ſe donne pas la peine de diſtinguer la fauſſe curioſité d'avec les études louables, ni la licence de penſer & d'écrire d'avec la recherche du vrai.

10°. Il y a dans ce livre peu de choſes qui n'ayent été dites par d'autres écrivains bons ou mauvais. Il s'y rencontre des obſcurités, des termes eſſentiels mal définis, des anecdotes de bas aloi, des principes très frivoles, & une maniere de raiſonner fort condamnée en logique : c'eſt celle qui conſiſte à conclure du particulier au

général. Enfin on peut assurer que l'auteur du livre de l'Esprit a fait dans cet ouvrage un abus manifeste de ses talens & de ses connoissances.

LETTRE

AU

RÉVÉREND PERE***,

JOURNALISTE DE TRÉVOUX.

MON RÉVÉREND PERE,

JE lis fort assiduement vos mémoires. J'y remarque avec plaisir votre zèle infatigable à poursuivre toute opinion dangereuse, & j'en partage la reconnoissance avec tous les honnêtes gens; mais ce zèle, respectable dans ses motifs, ne peut être utile dans ses effets qu'autant qu'il est toujours conduit par l'équité. Trop de chaleur égare; & la précipitation de jugement en des matieres aussi graves, pourroit faire naître dans beaucoup de bons esprits des soupçons d'infidélité désavantageux pour vous & pour votre objet. Je crains, mon Révérend Pere, que vous ne vous y soyez exposé dans l'esquisse que vous avez tracé du livre intitulé de l'*Esprit*, & dans les articles où vous essayez d'en indiquer les principaux caracteres. Personne ne respecte plus que moi les vues sages du gouvernement qui a supprimé cet ouvrage. Mais si le gouvernement a le droit inconteſtable de condamner & de sup-

primer ce qui n'eſt pas convenable à ſes vues; je doute que des particuliers ayent celui de donner des notices indigeſtes & peu exactes, qui ſont rejaillir ſur un homme eſtimé l'odieux ſoupçon d'incrédulité. Permettez, mon Révérend Pere, que j'examine un moment avec vous, article par article, les reproches que vous faites à l'Auteur de *l'Eſprit.*

Vous dites d'abord que ſon livre paroît porter ſur ce principe général, qu'il ne faut aux hommes qu'une bonne légiſlation : mais vous voudriez qu'il nous eût inſtruit des devoirs qu'impoſe la loi naturelle, & de la diſtinction primitive & eſſentielle du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte. Je n'entrerai pas à ce ſujet, mon Révérend Pere, dans une diſcuſſion trop délicate, où votre inattention nous conduiroit. Dans quel embarras ne jetterions-nous pas les conſciences timorées, ſi nous compromettions le fondement légitime avec l'idée métaphyſique de la loi naturelle, qui peut s'interpréter ſi diverſement par les hommes, qu'il a fallu, pour fixer leur conduite, des lois poſitives auxquelles ils doivent obéir aveuglément, quand elles ſont établies par une autorité légitime? Comment prétendriez-vous qu'on pût accorder une partie de ces loix, tant canoniques que civiles, avec l'idée vague de la loi naturelle? Ne ſeroit-il pas extrêmement dangereux d'entrer dans cet examen? Dans tous les gouvernemens, même dans le gouvernement Théocratique, les lois ne ſe ſont-elles pas prêtées à la foibleſſe humaine? N'y trouve-t-on pas des vertus interdites & des vices permis *ad duritiam cordis?* La vertu eſt dans l'ordre parfait ce que ſont les alimens dans l'état de ſanté; & les vices légitimes (je ne dis pas les crimes)

ce que ſont les remedes dans l'état de maladie. C'eſt pourquoi dans tous les différens gouvernemens, il y a des vices établis & des vertus proſcrites par les lois. Cependant les ſujets doivent obéir, c'eſt ce que vous ne pouvez me nier. Vous croyez peut-être que vous pourriez y apporter quelques exceptions; vous les trouveriez dans le Décalogue, dans les vérités divines révélées : mais ce ſont auſſi des commandemens ou des lois expreſſes dont on reconnoît l'autorité. Si, en ſoutenant l'autorité de la légiſlation, il vous paroît qu'on oublie la loi naturelle; c'eſt que vous avez oublié vous-même l'autorité des lois poſitives, à laquelle les hommes ſont indiſpenſablement & ſouverainement aſſujettis. Ils n'ont certainement pas droit d'y contrevenir par l'intervention de leurs idées abſtraites du juſte ou de l'injuſte abſolu : car une idée abſtraite, quelque claire qu'elle ſoit, n'eſt point liée à l'ordre des cauſes qui déterminent l'établiſſement des lois civiles & canoniques. Quand vous ferez attention aux droits de Dieu ſur les créatures, aux droits d'un pere ſur ſes enfans, aux droits de la ſociété ſur la choſe publique, aux droits du Souverain ſur ſes ſujets, aux droits des ſujets ſur leur propriété, aux droits réciproques des gens, aux degrés de ſupériorité & de ſubordination de ces droits, aux circonſtances & aux forces naturelles ou phyſiques qui en dérangent l'ordre, vous appercevrez une telle complication d'idées & d'objets réels, que vous conviendrez que l'application de l'idée métaphyſique de la loi naturelle ne doit pas être abandonnée à la déciſion abſtraite des particuliers qui compoſent les ſociétés.

D'ailleurs, mon Révérend Pere, il ne tenoit

qu'à vous de voir dans l'ouvrage, que ſi une bonne légiſlation mene plus ſûrement à la vertu que les préceptes des fauſſes religions, nulle légiſlation n'eſt auſſi propre dans tout pays & dans tout gouvernement, à rendre les vices rares & les vertus communes, que la religion chrétienne: ce ſont les propres termes de l'Auteur. Je ne ſais pas ſi c'eſt là une précaution familiere aux incrédules, je connois peu leurs ouvrages; mais je ſais certainement, mon Révérend Pere, que ſuppoſer à qui que ce ſoit de mauvaiſes intentions contre ſes expreſſions formelles, & ſupprimer ſes expreſſions pour rendre ſes intentions odieuſes, cela eſt également contraire à la loi naturelle, aux lois poſitives & à la loi chrétienne, qui ſe réuniſſent toutes là-deſſus.

Après ce début général, vous indiquez ſéparément, mon Révérend Pere, pluſieurs objets de critique fort importans, & certainement préſentés de maniere à donner mauvaiſe opinion de l'Auteur & de ſon ouvrage.

1°. Dites-vous : *La ſpiritualité de l'ame y eſt miſe au nombre des hypothèſes, & le matérialiſme y eſt clairement inſinué.*

Votre prudence & votre équité devoient modérer le grief d'une imputation auſſi outrageante, par l'expoſition exacte des ſentimens de l'Auteur. En parlant des hypothèſes des Philoſophes ſur la matérialité ou l'immatérialité de l'ame, il s'explique aſſez clairement pour ne laiſſer aucun ſoupçon ſur ſa croyance.

« J'obſerverai ſeulement à ce ſujet, dit-il, que, ſi l'Egliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher de conve-

nir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration ».

Prétendez-vous, mon Révérend Pere, ſoutenir que l'évidence de l'immatérialité de l'ame ſoit un article de foi? Mais ceux qui regardent l'immatérialité de l'ame comme un article de foi, penſent au contraire que cette connoiſſance n'eſt pas évidente, puiſqu'elle eſt révélée par la foi. Or, ſans la révélation, que pourroient être les idées des hommes ſur ce point, ſinon des *hypothèſes?* Que peuvent être encore aujourd'hui celles des Infidèles, ſinon des *hypothèſes?* Mais c'eſt contre votre conſcience que vous avez inſinué que c'eſt auſſi une *hypothèſe* dans l'eſprit de l'Auteur que vous tâchez de flêtrir.

2°. *On y réduit toutes les facultés de l'ame à ſentir, ce qui eſt détruire toute idée claire, toute évidence : car le ſentiment eſt toujours obſcur.*

S'agit-il ici, mon Révérend Pere, d'un article de foi ou de votre opinion? Vous deviez vous expliquer pour échapper au reproche qu'on pourroit vous faire de manquer un peu de droiture dans les moyens que vous employez pour diffamer l'Auteur que vous attaquez ſous prétexte de religion. L'opinion dont il eſt ici queſtion, eſt celle des Auteurs les plus célèbres & les moins ſuſpects d'irréligion; du moins cela eſt-il vrai à l'égard du P. Buffier, Jéſuite (1).

(1) Il établit ce ſyſtême en pluſieurs endroits de ſa métaphyſique; à la fin de ſa logique, il fait exprès une digreſſion ſur l'origine de nos idées. Il s'exprime ainſi en répondant à M. de Crouzas: » Comment penſerois-je ſi je n'avois point de corps? C'eſt ce qu'il faudroit m'apprendre avant de me réſoudre à penſer, comme

Votre ſociété n'a jamais déſapprouvé ſes idées ſur les ſenſations, ni les louanges qu'il prodigue à Locke, en l'oppoſant avec tant de ſuccès au P. Mallebranche. Il n'en eſt pas de même de votre opinion. Elle détruiroit toute évidence des ſens, qui, ſelon vous, ne produiſent qu'un ſentiment *toujours obſcur*... Dans quel abyme de doute votre doctrine ne nous jetteroit-elle pas par rapport à la religion? *Fides ex auditu.* Que devroit-on penſer de toutes les inſtructions reçues par la parole, par l'écriture, par le témoignage des ſens? On voit que votre ardeur à pourſuivre l'Auteur du livre de l'*Eſprit*, vous a porté à des excès beaucoup plus reprochables & plus dangereux que ceux que vous prétendez combattre.

3°. *La tolérance univerſelle qu'on y préconiſe, n'eſt au fond que le cri & le vœu d'une indifférence totale en matiere de religion.*

Vous n'appercevez pas, mon Révérend Pere, que vous confondez ici l'indifférence en matiere de religion, avec la paix de religion, pour laquelle l'Auteur ſe déclare en déſapprouvant les perſécutions. Cette diſtinction étoit pourtant bien néceſſaire. Peut-on être regardé comme indifférent ſur la religion, lorſqu'on s'éleve contre les perſécutions? N'eſt-ce pas avouer plutôt que la religion n'eſt indifférente ni en elle-même, ni dans la conſcience de ceux qui la profeſſent? Ceux, au contraire, qui perſécutent un homme

---

s'il n'y avoit point de corps; mais c'eſt ce que l'on ne m'apprendra pas, parce que nous n'avons de penſées & de connoiſſances que par l'uſage des ſens, qui ſont une partie du corps «.

qui ne profeſſe pas la même religion qu'eux, qui veulent lui arracher une confeſſion parjure, qui le forcent à des œuvres ſacrilèges; ceux-là, mon Révérend Pere, ne ſemblent-ils pas établir cette conduite ſur des idées peu conſéquentes aux objets que ſe doit propoſer un zèle charitable & éclairé? L'indifférence peut-elle être reprochée à ceux qui ſoutiennent qu'on ne peut éviter à la religion ces outrages, & conſerver à l'état des hommes qui ſont dans l'erreur, que par la tolérance civile qui proſcrit l'injure & contient l'erreur dans le ſilence.

4°. *La vraie notion de la liberté*, dites-vous, mon Révérend Pere, *telle qu'on doit l'admettre pour les moralités des actions humaines, y eſt conſidérablement altérée.*

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer avec vous dans les combats théologiques ſur la nature & l'étendue du pouvoir de la liberté. Ces combats ſont trop périlleux. Je me bornerai à l'idée métaphyſique de la liberté; & pour éviter toute diſcuſſion, je me fixerai à la définition vulgaire enſeignée dans les écoles, & dans les livres mêmes d'inſtitutions philoſophiques deſtinés à leur uſage. *Libertas eſt potentia rationalis ad oppoſita*; ce qui paroît ſignifier que la *liberté eſt le pouvoir qu'a l'ame de délibérer pour ſe déterminer avec raiſon à agir ou à ne pas agir.* Il y a donc dans la liberté, *pouvoir* & *intelligence.* Mais de quelle nature peut être ce pouvoir? Eſt-ce une force motrice ou phyſique? Il me ſemble que ce genre de pouvoir ne peut pas être attribué à l'ame. Du moins un tel pouvoir n'a-t-il aucun rapport avec la liberté, dans laquelle on ne peut reconnoître qu'une force d'intention, tendant à un choix par raiſon de préférence. C'eſt donc la

force d'intention & la raiſon de préférence qui conſtituent le pouvoir effectif de la liberté d'un être intelligent, lorſqu'il délibere pour ſe déterminer avec raiſon. Ainſi ce pouvoir effectif (car je ne parle pas ici de la ſimple aptitude ou de la ſimple capacité de ce pouvoir, parce qu'il s'agit de la liberté même) ce pouvoir effectif, dis-je, renferme donc la force d'intention, & le motif qui intéreſſe l'ame, & qui la porte à délibérer. Ainſi l'exercice régulier de la liberté a pour objet l'intérêt bien entendu: d'où il réſulte que l'exercice régulier de la liberté n'eſt eſſentiellement qu'un acte de l'intelligence éclairée : auſſi les enfans, les imbécilles, les fous ne ſont-ils point reconnus pour des hommes libres. Or voilà préciſément les idées de l'Auteur à qui vous reprochez d'avoir altéré la vraie notion de la liberté, quoiqu'à ces idées il ajoute, d'après S. Paul, quant au ſurnaturel, l'expreſſion du reſpect religieux pour la profondeur de cette matiere.

5°. *La probité & la juſtice*, ajoutez-vous, mon Révérend Pere, *ſont regardés dans ce livre comme de purs effets de la ſenſibilité-phyſique & de l'intérêt.*

Cette imputation n'eſt pas énoncée de maniere à préſenter des idées aſſez nettes. Parlez-vous ici des idées ou des actes de probité & de juſtice? Les idées de la juſtice & de la probité doivent ſe rapporter à l'évidence, & les actes doivent ſe rapporter à la liberté. Dans l'un & l'autre cas, que trouvez-vous dans le livre de l'*Eſprit* qui ſoit contraire à la vérité & à la morale? Seroit-ce ſon opinion ſur la nature de l'évidence? Mais avant que nous puiſſions adopter la vôtre, il faut que vous ayez la bonté

de nous l'expliquer, & que vous diſiez ſincérement ſi vous la ſoutenez comme de foi; car il eſt important de ne pas confondre dans vos imputations les vérités de religion avec les opinions philoſophiques.

60. *Les paſſions y ſont tellement exaltées, qu'on traite de ſtupide quiconque ceſſe d'être paſſionné.*

Vous ne pouvez pas vous diſſimuler que dans le langage philoſophique, & notamment dans le livre dont il eſt queſtion, le mot de *paſſions* ne ſignifie pas les affections déréglées, mais ſimplement les affections vives de l'ame, qui peuvent devenir criminelles ou vertueuſes ſelon leur objet. Or, ſous ce point de vue, pouvez-vous douter que l'activité morale ne ſoit le principe des qualités & des vertus morales, comme la ferveur eſt la ſource des vertus chrétiennes; ferveur & activité, paſſions précieuſes qui ſont les Saints & les grands hommes. La tiédeur eſt abhorrée dans la piété. L'inertie doit être proſcrite par la morale humaine & par la politique. Ferez-vous des guerriers redoutables ſans un amour vif de la gloire? des commerçans induſtrieux, ſans un deſir vif des richeſſes, &c.? Vous ne pouvez pas vous cacher, mon Révérend Pere, que c'eſt dans ce ſens que l'Auteur dit que les paſſions ſont les contrepoids qui meuvent le monde moral.

Le reſte de vos imputations eſt ſi vague, qu'on ne peut pas y répondre d'une maniere préciſe. Vous dites qu'on trouve dans ce livre des principes dont on pourroit tirer de mauvaiſes conſéquences. Mais quels ſont les principes dont on ne tire pas de mauvaiſes conſéquences quand on veut en abuſer? Vous dites qu'en parlant con-

tre les détracteurs de la ſcience, l'Auteur ne diſtingue pas la fauſſe curioſité d'avec les études louables ; mais que m'importe ? Parmi les Savans que ces détracteurs ont perſécutés, je vois qu'il cite Socrate, Galilée, Deſcartes. Ces gens-là n'avoient-ils qu'une fauſſe curioſité ? Vous condamnez la logique de l'Auteur ſur les concluſions du particulier au général. Je vous conſeille cependant, mon Révérend Pere, de vous déterminer à ne jamais conclure autrement, quand vous raiſonnerez d'après des faits. Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir tous les faits particuliers poſſibles qui concourent à former un réſultat général, il faut bien ſe contenter d'en avoir une quantité ſuffiſante pour établir une probabilité. Alors, quoi qu'en diſe la logique, on fait bien de conclure, & l'on a très bien raiſonné. Au reſte, mon Révérend Pere, je ne me mêlerai pas de défendre le livre de l'*Eſprit* ſur les critiques philoſophiques ou littéraires : c'eſt à l'ouvrage à ſe défendre lui-même de ce côté-là. Mais qui pourroit ne pas juſtifier avec zèle un citoyen eſtimable, lorſque ſon honneur & ſa religion ſont attaqués par des imputations injuſtes ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANALYSE

De la Lettre précédente, faite par le Journaliſte de Trévoux.

CETTE Lettre a été faite pour la défenſe du livre de l'*Eſprit* : preuve manifeſte qu'on défend tout ce qu'on veut, quand on ne s'embarraſſe point de dire des vérités, & qu'on garde l'*incognito* (1).

Elle n'attaque point les grandes analyſes que nous avons données du livre de l'*Eſprit*, dans nos *Mémoires d'Octobre & de Novembre*. Elle s'attache à la petite notice inſérée vers la fin du *Journal de Septembre* ; notice deſtinée à faire connoître ſommairement que l'*Eſprit* n'étoit sûr ni en métaphyſique, ni en religion, ni en morale, ni en politique.

Nous commencions cette critique littéraire par deſirer que l'auteur de l'*Eſprit* eût voulu nous inſtruire des *devoirs qu'impoſe la loi naturelle, de la diſtinction primitive & eſſentielle du bien & du mal*, &c. Sur quoi on vient ici nous diſputer tous les *premiers principes des lois*. On nous dit que l'*idée de la loi naturelle eſt vague, abſtraite, nullement liée aux cauſes qui déterminent l'établiſſe-*

(1) Que veut dire ce regret de l'*incognito* ? c'eſt au moins une imprudence de la part du Journaliſte. Que fait un nom à la vérité ? C'eſt d'elle uniquement dont il s'agit.

ment des lois positives. On prétend que la *loi naturelle s'interprète diversement par les hommes*; que par cette raison *il a fallu des lois positives pour fixer leur conduite.* On ajoute qu'*il y a dans tous les gouvernemens des vices établis, & des vertus proscrites par les lois*; qu'il faut néanmoins *obéir aveuglément*, &c.

Qu'est-ce que toute cette doctrine? quelle précision, quelle netteté, quelle lumiere y remarque-t-on? Selon tous les maîtres de la morale, la loi naturelle est ce flambeau (2) intérieur que Dieu donne à l'homme pour lui servir de guide. Cette loi est très claire & très distincte dans ses principes. Qui peut ignorer, par exemple, qu'on doit un tribut d'hommage & d'amour au Créateur? qu'on est obligé d'épargner aux autres le mal auquel on ne voudroit pas être exposé soi-même; que la bienfaisance, la libéralité, la compassion pour les malheureux, la reconnoissance des services, sont des qualités aimables, &c. (3)? La loi naturelle est la base de toutes les lois positives: c'est elle qui autorise les législateurs, qui leur soumet les esprits & les volontés. Ce qui s'*interprète diversement* dans la loi naturelle, ce n'est ni son existence, ni sa force, ni sa clarté, ni l'ensemble de ses principes; ce sont les conséquences éloignées, com-

(2) Voyez ci-après les remarques sur la loi naturelle.

(3) Le Journaliste, pour mieux prouver son idée, devoit ajouter à ces lumieres naturelles la contrariété morale, ou l'opposition de plusieurs devoirs entr'eux, la prédilection, l'imputation, la persécution, & autres cas qui lui ont paru s'accorder si facilement avec la justice.

pliquées,

pliquées, raiſonnées. C'eſt ſur cela qu'ont travaillé les légiſlateurs. Leurs lois doivent être reſpectées & maintenues : qui en doute? Mais on préſuppoſe toujours que ces lois ſont ordonnées à des fins légitimes; qu'elles ne contrediſent aucunes lois ſupérieures, dont la premiere eſt la loi naturelle (4). On ne met point au nombre des bons gouvernemens ceux où les *vices* ſont *établis*, & les *vertus proſcrites par les lois*. Vainement l'Auteur de la Lettre cite-t-il l'*ad duritiam cordis* des livres ſaints (5) : ce mot n'a été dit que de la répudiation qu'on voit expliquée au XXIVe. chapitre du Deutéronome. Or, ſelon beaucoup d'interprétes & de théologiens, cette loi de la répudiation n'exemptoit que de la peine portée contre les adulteres, & non du péché dont on ſe rendoit toujours coupable en violant la loi primitive de l'indiſſolubilité du mariage. Il y a encore d'autres commentaires ſur la répudiation & ſur le mot *ad duritiam cordis*; mais aucun ne porte à croire que la loi Moſaïque ait *établi* ou même *permis* directement des *vices*, qu'elle ait *interdit* & *proſcrit des vertus*. Nous ferions un livre, ſi nous voulions diſcuter tous ces objets, éclaircir toutes les obſcurités répandues dans la lettre qu'on nous adreſſe, montrer les contradictions qu'elle renferme, dé-

(4) Sans doute parce que ces lois doivent être juſtes par les cauſes mêmes qui déterminent leur établiſſement, & c'eſt ce qu'on diſoit.

(5) Il auroit pu citer mille autres cauſes, & particulierement les inſpirations dont le Journaliſte parle dans ce volume, page 559. Elles ſont fort difficiles à concilier avec la loi naturelle & avec le Décalogue.

duire les conſéquences pernicieuſes qui ſont liées immédiatement aux principes qu'elle haſarde.

Nous avions reproché à l'Auteur de l'*Eſprit* ſon matérialiſme: en quoi nous ſommes très sûrs d'avoir penſé comme tous ceux qui ſe ſont élevés contre ce dangereux livre. Or, voici l'apologiſte qui nous demande ſi nous *prétendons ſoutenir que l'évidence de l'immortalité de l'ame ſoit un article de foi?* Queſtion très mal énoncée (6) : il falloit demander ſimplement *s'il eſt de foi que l'ame eſt immatérielle*; & nous répondrions très affirmativement, ſans renoncer toutefois à l'avantage de regarder cette même vérité comme démontrée en métaphyſique : car ceci eſt un des cas où la foi & la philoſophie ne s'excluent point, parce que chacune a ſes motifs propres; ſavoir, la révélation d'une part, & le raiſonnement de l'autre.

Mais, ajoute-t-on, *ceux qui regardent l'immortalité* (7) *de l'ame comme un article de foi, penſent au contraire que cette vérité n'eſt pas évidente, puiſqu'elle eſt révélée par la foi.* On brouille

(6) La queſtion eſt très bien énoncée. L'Auteur de l'Eſprit convient avec le Journaliſte & avec tout le monde, que l'ame eſt immatérielle. Il eſt ici queſtion de ſavoir s'il eſt de foi que cette immatérialité ſoit démontrée par la raiſon.

(7) L'immortalité eſt viſiblement ici une faute d'impreſſion, qui cependant ne brouille qu'autant que le Journaliſte brouille tout lui-même : l'objection n'en tombe pas moins ſur l'immatérialité, qui eſt également décidée par la foi. Il élude la queſtion, en diſant qu'une vérité, en tant que révélée, n'eſt pas évidente. L'immatérialité de l'ame n'eſt donc pas évidente, en tant qu'elle eſt révélée.

encore tout dans cette objection ; il s'agiſſoit plus haut de l'*immatérialité*, & l'on parle ici de l'*immortalité* : deux choſes aſſez différentes pour n'être point confondues dans un écrit polémique. Et l'on n'explique point encore ce qu'on entend par *immortalité* : ce mot a deux ſens ; il ſignifie, & ce qui n'a en ſoi aucun principe de diſſolution, & ce qui doit ſubſiſter éternellement. Il eſt vrai que dans ces deux ſignifications l'immortalité de l'ame eſt un point révélé par la foi ; mais en tant que révélé, il n'eſt point évident ; la révélation faiſant connoître ſimplement qu'une telle choſe eſt, & non ce qu'elle eſt dans ſa nature.

L'Auteur de l'*Eſprit* réduit toutes les facultés de l'ame à *ſentir*. Et nous avons conclu de cette doctrine qu'il n'y avoit ni idée claire, ni évidence, *puiſque le ſentiment eſt toujours obſcur*. Tout cela eſt certain dans les principes de la ſaine philoſophie : car le ſentiment interne, quoique très certain & très infaillible, n'éclaire pourtant point l'eſprit ſur la nature des objets (8). On a par exemple une ſenſation de chaleur, de lumiere, de couleurs, &c. On ne peut douter que cette affection ne ſoit préſente à l'ame, & l'on ne peut expliquer cependant, au moyen de cette affection, ce que la chaleur, la lumiere, les couleurs ſont en elles-mêmes. Voilà tout ce que nous avons voulu dire, & cela n'eſt

(8) Il ne falloit pas conclure que le ſentiment eſt toujours obſcur, puiſque c'eſt par lui que nous ſommes conduits ſans obſcurité à la certitude des vérités de la foi, &c. Sont-ce des idées innées qui nous éclairent ſur la nature des objets ?

assurément pas d'une métaphysique fort recherchée & fort difficile à saisir (9).

Que fait l'apologiste ? il nous demande encore *s'il s'agit ici d'un article de foi* ? A quoi nous répondons que, comme la doctrine du livre de l'*Esprit* sur le sentiment, ou, comme il s'exprime, sur la sensibilité physique, est le fondement de son matérialisme ; en ce sens, on ne peut disconvenir que cette doctrine n'intéresse la foi. Eh ! que seroit l'homme s'il n'étoit capable que de sentir ? Il n'y auroit en lui ni liberté, ni principe de mérite, ni vertu réelle (10) : & c'est bien aussi ce que prétend l'Auteur de l'Esprit. En cela, comme en tout le reste, nous ne lui prêtons aucunes intentions odieuses. Son livre ne parle que trop. Mais, ajoute-t-on, le P. Buffier a tenu la même opinion ; il enseigne que nous n'avons de pensées & de connoissances que par l'usage des sens, qui sont une partie du corps. Eh bien ! cela prouve-t-il que toutes les facultés de l'ame se réduisent à sentir ? Le P. Buffier entend que l'usage de nos sens est la cause occasionnelle de ce qui se passe dans notre ame : il ne prétend, ni que les sens soient la cause efficiente de nos pensées, ni que le jugement, le raisonnement, la reminiscence, l'action de notre libre arbitre, qu'en un mot, toutes les opérations de notre ame, soient confondues avec le sentiment.

---

(9) On convient avec le Journaliste que sa métaphysique n'est pas fort recherchée.

(10) Ainsi le Journaliste décide que tous les Peres de l'Eglise, les Docteurs, &c, qui avant Descartes ne connoissoient pas les idées innées, n'admettoient point la liberté, &c.

On nous dit que notre opinion appointée contre celle de l'Eſprit détruiroit toute évidence des ſens, & que ce ſeroit là un abyme de doutes par rapport à la religion. Mais quel abus des termes! 1°. Il n'y a point, à parler en rigueur, d'évidence des ſens; il y a ſimplement certitude dans le témoignage qu'ils rendent. L'évidence eſt réſervée à l'idée claire, quoi qu'en diſe l'Auteur de l'Eſprit, qui ne s'eſt guere embarraſſé de mettre une enſeigne à l'hôtellerie de l'évidence; c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſert lui-même. 2°. En niant que toutes les facultés & toutes les opérations de l'ame ſe réduiſent à ſentir, on n'infirme point le témoignage des ſens: on l'établit, au contraire, puiſqu'on maintient dans l'ame la liberté & le pouvoir de juger; de raiſonner, de ſe déterminer d'après les ſenſations occaſionnées par le témoignage des ſens.

L'Auteur anonyme de la lettre prétend excuſer la tolérance univerſelle qui perce de toutes parts dans le livre de l'Eſprit. Cette tolérance, dit-on, ne marque aucune indifférence pour la religion; c'eſt ſeulement l'effet d'une inclination pacifique, &c. Ceci eſt ſingulier. Le livre de l'Eſprit abonde en principes tout-à-fait contraires aux dogmes & à la morale du chriſtianiſme. Il qualifie ſans ceſſe de ſuperſtition la piété & le zele. Il ne reconnoît d'autre reſſort dans l'homme, que l'intérêt & la paſſion. Il aſſure que les plaiſirs des ſens ſont l'unique objet des deſirs de l'homme: ce qui entraîne l'extinction de tout ſentiment pour Dieu, de toute tendance vers la vie future. Il trouve chez les Turcs, les Chinois matérialiſtes, les Saducéens ennemis de l'immortalité de l'ame, les Gymnoſophiſtes tou-

jours accusés d'athéïsme, autant de motifs pour pratiquer la vertu que chez les Chrétiens. Et l'on veut nous persuader que cet écrivain n'annonce point d'indifférence totale en matiere de religion ? Que ne dit-on plutôt qu'il auroit fallu faire une critique plus forte sur cet article & sur d'autres? Mais ce qui manque à la *Notice de Septembre* se trouve dans nos *Extraits d'Octobre & de Novembre.*

Que pense l'anonyme de la liberté, objet si peu & si mal ménagé dans le livre de l'Esprit? L'apologiste en réduit l'exercice en un acte de l'intelligence éclairée sur son intérêt (11). D'où il faudroit conclure, 1°. qu'il n'y auroit jamais de choix véritable : ce qui est bien évident, puisqu'à la présence des motifs qui favoriseroient l'intérêt, il seroit impossible de ne pas suivre cette lumiere (12). 2°. Que deux hommes également éclairés choisiroient toujours de la même façon ce qui est manifeste par l'énoncé même des termes. 3°. Que la volonté ne s'égareroit jamais : & quels égaremens en effet pourroit-on craindre dans l'hypothèse d'une intelligence éclairée? Mais enfin quelle liberté peut donc compatir avec un système où tout est sensibilité physique, où tout se gouverne par attraction comme les corps, où la passion nécessite à l'amour du vice ou de la vertu, &c?

Et sur les passions, que nous dit la Lettre? Cet article seroit risible s'il s'agissoit d'objets moins importans. L'Auteur voudroit nous faire accroire

(11) *Bien entendu* est supprimé ; pourquoi ?

(12) Voyez les étranges conséquences de ces conclusions du Journaliste dans les remarques sur la liberté.

qu'il n'y a que les affections vives de l'ame, & non les affections déréglées qu'on exalte dans le livre de l'Eſprit. Mais on citeroit cent endroits de cet ouvrage, où les paſſions, ou ce qui eſt la même choſe, les affections les plus féroces, les plus honteuſes, les plus révoltées contre la raiſon, reçoivent des éloges. Briſons ſur ce point, qui fera toujours le déſeſpoir d'un apologiſte de ce livre trop fameux.

Il convient véritablement, comme nous l'avons obſervé, des principes d'où peuvent naître quantité de conſéquences très préjudiciables au bon ordre & à la paix des états. L'apologiſte oſeroit-il bien prendre la défenſe de ce que dit l'Eſprit, dans le chapitre de la *Puiſſance des paſſions* (13)? Croiroit-il pouvoir juſtifier les anecdotes qu'on cite de Dicearque, d'Omar, de la femme Chinoiſe, d'Helvidius, &c. & la fauſſe curioſité qui contribue tant à faire des matérialiſtes, des déiſtes, des inventeurs de ſyſtêmes abominables; & la mauvaiſe maniere de conclure du particulier au général, d'imputer, par exemple, à l'égliſe ce qu'un ſimple tribunal d'inquiſition ordonna ſur Galilée (14);

(13) Voyez les remarques ſur les paſſions: on ne peut voir ici ſans indignation celle qui agite le Journaliſte.

(14) Le Journaliſte trouve mauvais qu'on ſoutienne que l'Egliſe n'a pas droit de décider ſur les connoiſſances naturelles. Il rejette l'erreur du jugement qu'on rapporte ſur l'invalidité du tribunal qui a prononcé, & qui cependant a droit de perſécuter. Mais défendra-t-il mieux le décret du Pape Zacharie contre Virgile, qui ſoutenoit l'exiſtence des Antipodes? » Il faut, dit ce Pontife, le ſéparer de l'Egliſe dans un concile, après que vous l'aurez dégradé de la prêtriſe «. *Hiſt. d'Irlande*, par M. l'Abbé Mageoghegan.

& mille traits envenimés qu'on lance contre les miniſtres de la religion, contre la piété, contre le zele, &c. L'Auteur de la Lettre ſe chargeroit-il bien de les appuyer, ou même de les excuſer ?

REMARQUES

De la Loi naturelle.

IL ſuffit de comparer la lettre adreſſée au Journaliſte, avec l'extrait qu'il en fait, pour que ſon infidélité ſe décide aux yeux les moins clairvoyans. Il voudroit faire entendre que l'Auteur de la lettre nie l'exiſtence de la loi naturelle, parce qu'il établit & fait ſentir la néceſſité des lois poſitives, pour aſſurer la conduite des hommes dans les circonſtances les plus importantes. *Cette loi*, dit le Journaliſte, *eſt très claire & très diſtincte dans ſes principes. Qui peut ignorer*, *par exemple*, *qu'on doit un tribut d'hommages & d'amour au créateur ; qu'on eſt obligé d'épargner aux autres le mal auquel on ne voudroit pas être expoſé ſoi-même*, &c. ? Cette doctrine lumineuſe qu'étale ici le Journaliſte doit, ſans doute, faire regretter qu'il n'ait pas pouſſé plus avant ſes recherches, & qu'il ne les ait pas appliquées à quelques circonſtances moins vagues & plus poſitives. Les rois excommuniés & dépoſés, les royaumes interdits, les ſujets déliés du ſerment de fidélité, des croiſades établies contre des princes légitimes, les peuples forcés ſous peine d'excommunication

communication à prendre les armes contre leurs ſouverains ; voilà de ces problêmes que le critique devoit ſe propoſer, & ſur leſquels on lui auroit eu obligation de s'expliquer nettement : ce ſont des cas, malheureuſement trop fréquens, ſur leſquels les peuples ont eu à ſe décider. D'un côté la puiſſance eccléſiaſtique menaçante & armée de foudres ſacrés, de l'autre l'autorité légitime des rois & des tribunaux ſouverains, peuvent leur offrir différens aſpects d'obligations, & ſuſpendre leur détermination.

Dans cette complication d'idées, & cette apparente contrariété de devoirs, faudra-t-il qu'ils ſe décident par l'idée métaphyſique de la loi naturelle, abſtraction faite des droits des puiſſances & des droits naturels des nations ? Ces droits s'oppoſent au deſpotiſme d'une puiſſance entiérement étrangere aux conventions primitives, & aux lois fondamentales de l'établiſſement des ſociétés. Les ſociétés ont-elles pu perdre ces droits inaliénables en embraſſant le chriſtianiſme ? L'autorité des puiſſances eſt d'inſtitution divine, & les droits des nations ont la même inſtitution. Voyez le *troiſieme livre des Rois*, *chap. XXI*, *& l'Epitre aux Romains*, *chap. XIII*. Voilà l'ordre naturel établi par les lois univerſelles de la juriſprudence divine conſidérée dans les rapports eſſentiels qui conſtituent le juſte & l'injuſte. Or, les eſprits bornés, les ignorans, pourront-ils, dans les cas compliqués, démêler clairement leurs devoir & leurs droitss par la notion abſtraite du juſte & de l'injuſte ?

Le juſte & l'injuſte ſont des termes relatifs à tous les différens cas qui en déterminent eſſentiellement la ſignification & l'objet. L'expérien-

ce ne nous prouve que trop juſqu'à quel point des eſprits artificieux ont trompé les hommes par la fauſſe interprétation de l'idée abſtraite de la loi naturelle (1). Mais conſidérons cette loi divine relativement à la conſcience de chaque homme, & relativement à la légiſlation, afin de réduire le Journaliſte à des idées exactes ſur cette matiere. *La loi naturelle*, dit-il, *eſt ce flambeau intérieur que Dieu donne à l'homme pour lui ſervir de guide.* Quel langage pour un homme qui s'eſt chargé de la fonction de critique? Le *flambeau* eſt la lumiere qui éclaire, & qui fait appercevoir la loi que le Créateur a inſtituée; mais la lumiere qui fait appercevoir la loi, n'eſt pas elle-même cette loi. Le *flambeau*, c'eſt la raiſon que Dieu a donnée à l'homme pour pénétrer dans l'ordre même des réalités morales, & pour y reconnoître la regle qui lui eſt preſcrite.

La loi naturelle ne peut donc pas ſe rap-

(1) Certains fanatiques de nos jours, qui ſe donnent pour les ſucceſſeurs des Arnaud & des Nicole, & qui déshonorent ces noms à jamais reſpectables, prétendent que ſous la loi nouvelle Dieu diſpenſe de la loi naturelle, comme il en a diſpenſé ſous la loi ancienne Judith & tous les inſpirés : en conſéquence, ils ſe permettent mille horreurs ſous prétexte d'inſpiration. D'un autre côté, un directeur Jéſuite avoit perſuadé à un troupeau de filles qu'elles ne pouvoient s'aſſurer d'avoir recouvré leur innocence naturelle que par l'oubli de la honte, premier effet de la perte de cette innocence; ainſi il avoit des parfaites à différens degrés, & le terme extrême de la perfection conſiſtoit à ne plus rougir d'une nudité complète. On pourroit multiplier à l'infini les exemples ſcandaleux d'interprétation ou de diſpenſe de la loi naturelle.

porter à une idée métaphyſique vague & abſtraite, puiſqu'il faut que dans toutes les circonſtances la raiſon embraſſe l'ordre actuel de toutes les réalités morales qui doivent concourir à la décider. Ce n'eſt pas la lumiere, ni le ſentiment intime de la loi qui guident uniquement l'homme dans ſes délibérations. Le ſentiment intime l'avertit, la lumiere l'éclaire ; mais il faut de plus, que les ſenſations repréſentatives des objets lui fourniſſent les motifs de bien & de mal phyſique, de bien & de mal moral, qui déterminent ſes volontés déciſives. La raiſon humaine n'eſt pas infaillible dans l'examen des cas un peu compliqués. Chaque homme, plus ou moins inſtruit, & diverſement intéreſſé par les motifs qui le ſollicitent, n'eſt pas toujours aſſez clairvoyant, ni aſſez tranquille, pour ſe décider clairement & rigoureuſement par la loi naturelle.

Les hommes ſont donc expoſés, chacun en particulier, à expliquer diverſement les intentions de l'Etre ſuprême, qui ſe manifeſtent à eux par l'uſage de leur raiſon.

Le Journaliſte oſeroit-il aſſurer que ceux même qui ont ſans intérêt haſardé tant de déciſions contre la loi naturelle, qui l'ont interprêtée d'une façon ſi extraordinaire, comme la plupart de ces caſuiſtes que le *Provincial* a tant cités, fuſſent tous de mauvaiſe foi ? Dans le grand nombre, n'en eſt-il pas quelques-uns qui n'ayent fait que ſe méprendre ſur l'application de l'idée abſtraite du juſte & de l'injuſte, ſur l'interprétation des volontés de l'Etre ſuprême, relativement à l'ordre moral ; mais il faut diſtinguer l'ordre moral primitif d'avec l'ordre moral politique. Le premier conſiſte à aimer Dieu

par-deſſus toutes choſes, & notre prochain comme nous-mêmes : l'autre a pour objet le bien général d'une ſociété gouvernée par une autorité ſouveraine, conformément aux droits de la nature & des gens.

L'Auteur du livre de l'*Eſprit* n'a en vue dans ſon ouvrage que cet ordre moral politique, dans lequel les hommes doivent être aſſujettis à des lois poſitives qui dirigent leurs penchans & leurs paſſions vers le bien général de la ſociété. Les lois civiles poſitives doivent ſans doute être dictées par l'équité ; mais elles ne peuvent pas ſuppoſer que ce principe ſoit prédominant dans ceux à qui elles le preſcrivent. Il faut donc qu'elles cherchent à les intéreſſer par des motifs plus agiſſans ; & c'étoit uniquement à ce genre de légiſlation que devoit ſe rapporter la critique du Journaliſte. Il ne s'agiſſoit pas de ce que la loi naturelle preſcrit aux particuliers, mais des moyens que les légiſlateurs ont en main pour la faire obſerver. Or, la connoiſſance de l'homme phyſique ou animal eſt néceſſaire, ſinon pour inſtruire, au moins pour former l'homme moral, l'homme ſociable, l'homme patriote conduit par la ſenſibilité & par l'intérêt bien entendu ; c'eſt là viſiblement & uniquement le but de l'Auteur de l'*Eſprit* : mais on pardonneroit au Journaliſte ſon zèle en faveur de la loi naturelle, ſi ce zèle étoit ſincere. Il pouvoit n'avoir pas apperçu que l'Auteur de l'*Eſprit* ſuppoſe par-tout la réalité des devoirs inſpirés par cette loi divine. Son livre, comme le Journaliſte en convient, a pour objet de prouver que les hommes peuvent être conduits à la pratique des vertus morales par de *bonnes lois* : or, de *bonnes lois* ont néceſſairement un principe

par lequel elles ſont jugées *bonnes* ; & quel peut être ce principe, ſinon la raiſon univerſelle, la juriſprudence divine inſpirée à tous les hommes ? S'il propoſe le bien public comme l'objet viſible de la plus grande vertu, relativement à l'état politique, c'eſt qu'un homme dont toutes les démarches n'auroient pour but que le bien public bien apperçu, ſeroit toujours juſte à cet égard, & rempliroit tous les devoirs de la loi naturelle (2).

On auroit tort d'exiger d'un critique qui ſe croit intéreſſé une droiture complète ; mais au moins l'infidélité doit-elle être adroite & colorée, & l'on ne peut voir ſans une ſurpriſe amere, ce zèle faux ouvertement démenti par le Journaliſte.

Il fait ſervir la loi naturelle de prétexte aux premieres accuſations qu'il intente contre le livre de l'*Eſprit* ; & ailleurs, dans le *Journal de Janvier* 1759, *pag.* 72 *& ſuivantes*, il fait tous ſes efforts pour infirmer l'exiſtence de cette loi. Il acquieſce avec complaiſance, il applaudit au ſentiment du P. Anſaldi, Dominicain, » qui prétend que l'idée de l'honnête & de ſon empire ſur l'homme n'a jamais pu être qu'une imagination, ou une entité abſtraite : idée de l'honnête en effet, qui dans le ſyſtême des Stoïciens n'étoit émanée d'aucun être ſubſiſtant, éternel, & ſouverainement parfait ; qui par elle-même n'intimoit ni récompenſes, ni châtimens ; qui

(2) Qu'y a-t-il, dit Marc-Aurele, à quoi nous devions nous appliquer, & qui mérite tous nos ſoins ? ceci ſeulement, d'avoir l'ame juſte & de faire de bonnes actions, c'eſt-à-dire, des actions utiles à la ſociété.

par cette raiſon ne devoit arrêter ni les fougues de la colere, ni les attentats de l'ambition, ni les fourberies de l'avarice, ni les folies du libertinage. Cette belle fantaiſie de l'honnête, dit notre Auteur d'après un Anglois, cette fille du ciel, dont on exalte les charmes & les vertus, n'étoit pourtant recherchée de perſonne, *parce que les philoſophes ne lui avoient pas donné de dot*, c'eſt-à-dire, parce que la philoſophie s'étoit contentée de la louer, ſans lui départir le moindre attribut réel & efficace..... Le Stoïcien laiſſe moins de reſſources à la vertu que l'idolâtre, puiſqu'il y a toujours, dans l'idolâtrie même, un ſyſtême de légiſlation religieuſe, un corps de devoirs à remplir, une vie future avec ſes ſuites, &c. Comment ſeroit-il donc vrai que la doctrine Stoïcienne peut rendre l'homme vertueux, le conduire au bonheur, lui apprendre du moins à ſe faire un ſort plus ſupportable » ?

On pourroit croire que ce n'eſt qu'à la ſecte particuliere des Stoïciens que le Journaliſte, appuyé du P. Anſaldi, refuſe les connoiſſances primitives & eſſentielles inſpirées à tous les hommes avec la loi naturelle. Mais de peur qu'il ne reſte là-deſſus quelque équivoque, il a ſoin d'aſſurer que » par les forces ſeules de la lumiere naturelle, & ſans le flambeau de la religion, l'homme ne peut s'aſſurer en cette vie qu'il ſera heureux après ſa mort.... Suppoſez, ajoute-t-il, que les philoſophes, Stoïciens ou autres, euſſent des notions certaines ſur la vie future, ils ne pouvoient les avoir qu'en conſéquence de la tradition du genre humain, & non par les ſeules forces de la raiſon ».

Ici le Journaliſte trouve encore le P. Anſaldi trop modéré : » L'Auteur, dit-il, inſinue bien

en cet endroit que les philoſophes n'ont eu ſur ces objets que des doutes, (encore faut-il entendre les philoſophes les plus modérés, les plus ſenſés, les plus attentifs; car la plupart furent de vrais athées, des précurſeurs de Spinoſa, des matérialiſtes groſſiers): mais on deſireroit que le P. Anſaldi eût bien fait ſentir que des conjectures, des ſoupçons, des probabilités ſur la vie & les récompenſes futures, ne pouvoient ſervir de préſervatif ou de reméde aux Stoïciens contre les traverſes de la vie préſente. Il nous ſemble qu'un peu plus d'attention ſur ce point eût détruit juſqu'aux derniers retranchemens.... C'eſt en effet un chaos que toute cette doctrine philoſophique des prétendus maîtres du genre-humain. Un mot de l'évangile met en poudre tout ce fatras de Zenon, de Marc-Aurele, & de leurs admirateurs (3) ».

(3) Voici donc un échantillon de ce fatras que l'Evangile met en poudre, ſelon le Journaliſte..... Ce que la nature & la raiſon demandent, dit Marc-Aurele, c'eſt que tu retiennes ton conſentement, que tu aimes les hommes, & que tu obéiſſes aux Dieux.

Révere les Dieux, procure le ſalut aux hommes. La vie eſt courte; & le ſeul fruit de cette vie terreſtre, c'eſt la ſainteté & les bonnes actions. Il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui eſt en tout, qu'une matiere, qu'une raiſon commune à tous les animaux raiſonnables, qu'une vérité & qu'une perfection pour les animaux de même eſpèce, & qui participent à la même raiſon.... Ce qui eſt de la terre retournera à la terre, & ce qui eſt du ciel retournera au ciel.

Quand les libertins te demanderont où tu as vu les dieux, & comment tu ſais qu'il y en a pour leur rendre un ſi grand culte; tu leur répondras que, quoique tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la

Ces aſſertations impies, indépendamment de la fauſſeté dont elles ſont dans le fait, & qui eſt ſuffiſamment prouvée par les paſſages ci-deſſous, tendent ouvertement à détruire le pouvoir de la loi naturelle, en anéantiſſant la ſanction qui la rend obligatoire pour tous les hommes. Cette loi divine par laquelle ils diſcernent le juſte & l'injuſte dans l'uſage de leur liberté, n'eſt donc plus, ſelon ce critique qui nous en avertit expreſſément, qu'une loi illuſoire ſur laquelle on ne peut avoir que des doutes, & qui ne fournit

---

reſpecter; qu'il en eſt de même des dieux. Les effets merveilleux que tu reſſens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils ſont, & ſont que tu les adores.

A toute heure applique-toi fortement à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec juſtice, ce que tu fais, & à éloigner toutes les autres penſées qui pourroient t'en détourner. Or le moyen le plus sûr de les détourner, c'eſt de faire chaque action comme ſi elle devoit être la derniere de ta vie, ſans témérité, ſans aucune révolte contre la raiſon, ſans déguiſement, ſans amour-propre, & avec un parfait acquieſcement aux ordres des dieux.

Un homme qui ne remet point de jour à autre à ſe rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre & le miniſtre des dieux, ſervant toujours la divinité, qui eſt conſacrée au-dedans de lui comme dans un temple. C'eſt cette divinité propice qui le rend indomptable à la volupté, invulnérable à la douleur, inacceſſible au vice & à tous les deſirs déréglés.

La morale d'Epictète, ſtoïcien, ainſi que Marc-Aurèle, n'eſt ni moins admirable ni moins pieuſe que celle de cet Empereur philoſophe.

Tu es, dit-il, dans une place éminente, & te voilà le perſécuteur & le tyran de ton prochain! ne te ſouviendra-t-il donc plus qui tu es, & à qui tu commandes? c'eſt à tes parens, à tes freres, & Dieu eſt

aucune *dot*, aucun fondement légitime d'eſpérance. Voilà cet homme qui fait un crime à l'auteur de l'*Eſprit* d'avoir dit que Séneque n'étoit pas pleinement aſſuré de l'immortalité de l'ame; le voilà qui lui-même vient nous enſeigner que tous les philoſophes de l'antiquité n'ont pu avoir là-deſſus que des doutes, qui *même n'étoient que des traces du culte primitif.* Mais ſi cette connoiſſance eſſentielle n'étoit que tranſmiſe, elle n'étoit donc pas naturellement inſpirée; elle manquoit donc à ceux qui avoient perdu la trace

---

leur pere commun comme le tien. Mais j'ai acheté ma charge; j'ai mes prérogatives & mes droits. Malheureux! toutes tes penſées ne ſont que terre & boue. Tu ne regardes que ces miſérables lois humaines, qui ſont les lois des morts, & tu ne portes point ta vue ſur les lois du Dieu vivant.

Si tu étois une ſtatue de Phidias, ſa Minerve ou ſon Jupiter, & que tu euſſes quelque ſentiment, tu te donnerois bien de garde, en te ſouvenant de l'ouvrier qui t'auroit formé, de rien faire qui fût indigne de lui & de toi-même; & tu ne voudrois pas paroître dans un état indécent qui déshonorât ta beauté. C'eſt Dieu qui t'a fait, & tu ne te ſoucies pas en quel état tu paroiſſes; tu déshonores la main qui t'a formé!

Tu réunis en toi des qualités qui demandent chacune des devoirs qu'il faut remplir. Tu es homme; tu es citoyen du monde; tu es fils de Dieu; tu es le frere de tous les hommes. Après cela, ſelon d'autres égards, tu es ſénateur ou dans quelqu'autre dignité; tu es jeune ou vieux; tu es fils, tu es pere, tu es mari: penſe à quoi tous ces noms t'engagent, & tâche de n'en déshonorer aucun.

Dans quelle occupation veux-tu que la mort te ſurprenne? Pour moi, je voudrois qu'elle me ſurprît dans une action digne de l'homme, grande, généreuſe, & utile au public; ou plutôt je voudrois qu'elle me trouvât occupé à me corriger moi-même, & attentif à

du culte primitif. La loi divine n'obligeoit donc pas tous les hommes, puiſqu'elle pouvoit n'être pas univerſelle.

» Cette doctrine, dit la Faculté de théologie de Paris, dans la cenſure même qu'elle a faite du livre de l'*Eſprit*, eſt une doctrine fauſſe, ſcandaleuſe, qui contredit la croyance univerſelle de tous les lieux & de tous les temps, oppoſée aux ſentimens des philoſophes les plus célèbres de l'antiquité païenne; doctrine qui ôte à la vertu ſes motifs les plus puiſſans, & lâche la bride à tous les vices; qui eſt également inju-

---

tous mes devoirs, afin que dans ce moment je fuſſe en état de lever au ciel mes mains pures.

Cicéron, qui avoit embraſſé une autre philoſophie que la ſtoïcienne, s'exprime ainſi dans ſon traité de la vieilleſſe: » Voici ce que je penſe, & de quoi je me ſuis convaincu. Voyant la grande activité de nos eſprits, la mémoire du paſſé, la prévoyance de l'avenir, tant d'arts, de ſciences ſi conſidérables, & tant de découvertes, je ſens qu'une nature qui renferme en ſoi le fonds de tant de choſes, ne ſauroit être mortelle «.

Dans les *Tuſculanes*, après avoir réfléchi ſur les propriétés de l'ame, il dit: » Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins de remonter à un Dieu. L'ame eſt donc d'une ſinguliere nature, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoiſſons. Ainſi quelle que ſoit la nature d'un être qui a ſentiment, intelligence, principe de vie; cet être-là eſt céleſte, il eſt divin, & néceſſairement immortel «.

On pourroit citer cent paſſages de différens philoſophes qui ont reconnu l'immortalité de l'ame, & la ſanction d'une loi naturelle obligatoire; mais ce petit nombre ſuffit pour montrer la fauſſeté de l'opinion du Journaliſte, dont l'impiété eſt d'ailleurs flétrie par la doctrine du reſpectable Clergé de France.

rieuſe à la ſageſſe, à la bonté, & à la juſtice de Dieu, qui détruit les principes de la religion naturelle, &c. «

Cette cenſure eſt nulle par rapport à l'auteur de l'*Eſprit*, qui ne peut, en rigueur, être accuſé que d'une mépriſe ſur un doute particulier de Séneque; mais ne tombe-t-elle pas à-plomb ſur le Journaliſte, qui careſſe avec tant de complaiſance cette idée, *que les anciens philoſophes n'ont pu avoir que des doutes ſur l'immortalité de l'ame*, & ſur les autres vérités qui en dépendent? M. l'Archevêque de Paris, dans ſon Mandement ſur le livre de l'*Eſprit*, enſeigne & fait reſpecter la doctrine ſacrée de la loi naturelle. On lui doit la juſtice de dire, que dans l'égarement même des imputations qu'il a faites au livre de l'*Eſprit*, il a conſervé la pureté du code eſſentiel de l'humanité : » Cet amour néceſſaire de l'exiſtence, dit le Mandement, cette ardeur dominante que nous éprouvons pour la gloire, ce cri violent de toutes nos facultés vers la poſſeſſion d'un bonheur ſans bornes & ſans viciſſitudes, ne ſont-ce pas autant de gages d'une vie futuré, autant de témoignages ſenſibles & ſubſiſtans de l'immortalité de l'ame? Argumens infaillibles par eux-mêmes, & qui ſe préſenterent à l'intelligence humaine juſqu'au milieu des ténèbres de l'idolatrie..... Que penſez-vous, mes très-chers freres, d'un ſyſtême qui anéantit tous les devoirs naturels de l'homme, qui ſupprime toute influence de la loi divine ſur nos cœurs, qui combat les notions communes du bien & du mal, qui ouvre la porte à tous les crimes, en étouffant la voix de la conſcience? N'écoutez point de pareilles leçons, mes très-chers freres, fuyez-les comme une doctrine empeſtée «.

Cette doctrine empestée, devoit ajouter le Mandement, est celle d'un Journaliste qui ose soutenir *que les philosophes, Stoïciens, ou autres n'ont pu avoir des notions certaines de la vie future, par les seules forces de la raison; qu'encore il n'y a que les plus modérés, les plus sensés, les plus attentifs qui ayent pu avoir des doutes sur ces objets; que le Stoïcien*, instruit par la loi naturelle, *laisse moins de ressource à la vertu que l'idolâtre*; que l'évangile *met en poudre* ces vérités indéfectibles dont brillent les écrits des anciens philosophes; que *cette idée de l'honnêteté* (idée inspirée à tous les hommes par les notions naturelles du juste & de l'injuste) *n'est qu'une imagination ou une entité abstraite, que c'est une fille sans dot, & qui par là n'est recherchée de personne: Inveterate dierum malorum*, disoit Daniel à l'un de ces vieillards sacrilèges qui vouloient attenter à la dignité de la vertu la plus pure qui fût en Israël: *Nunc venerunt peccata tua quæ operabaris prius judicans judicia injusta.... recte mentitus es in caput tuum.*

Les Gentils, dit *St.* Chrysostome, cité dans le Mandement de M. l'Archevêque de Paris, blasphémoient de cette maniere: » Cette loi, disoient-ils, n'est point gravée dans les consciences, & Dieu ne l'a point communiquée à notre nature. Mais si cela est, reprend le saint Docteur, qu'est-ce qui a donc déterminé les législateurs des nations à faire des lois sur les mariages, sur l'homicide, sur les testamens, sur les dépôts, sur les droits & la sûreté des citoyens, & sur une infinité d'autres sujets? Ces législateurs auront pu être guidés par leurs peres, ceux-ci par leurs ancêtres, & ces derniers par d'autres encore plus anciens; mais enfin qui aura donc été

le maître & le premier inſtituteur des lois? N'eſt-ce pas la conſcience? n'eſt-ce pas la loi naturelle que Dieu a miſe dans l'homme en lui donnant l'exiſtence & la vie «?

Cette loi divine qui oblige tous les hommes, eſt pourvue ſans doute de toutes les conditions qui ſont eſſentielles à une loi. En vain le Journaliſte dira-t-il qu'il a rendu hommage à l'exiſtence de cette loi. Ce n'eſt plus, comme il en convient lui-même, *qu'une loi illuſoire qui fournit moins de reſſource à la vertu que l'idolâtrie.* Une telle loi, *ſans dot*, ne peut être qu'*inefficace & ſtérile.* Ce ſentiment, qui n'eſt pas celui des théologiens orthodoxes, attaque la véracité de Dieu, & détruit par là l'autorité de l'évangile même. Auſſi tous les théologiens ont-ils regardé toujours la certitude de l'immortalité de l'ame comme une conſéquence néceſſaire de la connoiſſance de la loi naturelle : » Les hommes de tous les ſiècles & de tous les pays, dit le *Dictionnaire théologique*, ont toujours eu dans l'eſprit que leur ame étoit immortelle. Qu'on remonte juſqu'à la naiſſance des ſiècles, qu'on parcoure l'hiſtoire des royaumes & des empires, on ſe convaincra que la croyance de l'immortalité de l'ame a été & eſt encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoiſſance d'un ſeul Dieu a pu s'effacer ſur la terre, les hommes ont pu s'égarer, & ſe ſont égarés en effet ſur l'objet de la divinité en la multipliant; mais le ſentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer du cœur des peuples les plus groſſiers. Ils attendent tous un avenir; ils ſe figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort. Et cette croyance ne peut être un préjugé de l'éducation, puiſqu'elle eſt différente,

ſelon les différens pays : ce n'eſt point non plus une ſecte, car ce dogme n'a point eu de chef, ni de protecteur. Cependant les hommes ſe le ſont perſuadé à eux-mêmes «.

Ces conditions néceſſaires de la loi naturelle & divine ne peuvent être conteſtées que par des hommes attachés par intérêt à quelque fanatiſme particulier. Encore ces ennemis qui la déteſtent dans le cœur, ſont-ils forcés au tourment de la confeſſer de bouche. Ils n'oſent l'attaquer directement; ils ont l'air de la reconnoître : mais ils uſent de mille détours pour borner ſon pouvoir, & infirmer la ſanction ſans laquelle elle ne ſeroit qu'illuſoire, comme ils ſont contraints eux-mêmes de le remarquer. En effet, ſi la raiſon épurée des plus grands philoſophes n'a pu leur donner que des *doutes ſur l'immortalité de l'ame*, quels motifs la loi de nature, intimée par Dieu même, leur auroit-elle propoſés pour les aſſujettir ? Ce ſeroit *une fille ſans dot*, comme dit le Journaliſte. Mais cette opinion blaſphématoire accuſe & détruit la véracité & tous les attributs de l'Etre-Suprême. S. Juſtin, philoſophe & martyr, va juſqu'à dire que *ceux qui ſuivent la loi naturelle ſont véritablement chrétiens ; puiſque Jéſus-Chriſt n'eſt autre choſe que ce Verbe divin, ce* λόγος, *& cette raiſon naturelle dont tous les hommes ſont participans : Et quicumque ſecundum rationem & verbum vixere, chriſtiani ſunt quamvis athei.*

Il eſt vrai cependant que cette loi divine qui conſtitue l'homme raiſonnable & moral, qui l'élève juſqu'à la connoiſſance de l'Etre-Suprême, & grave dans ſon cœur l'image de la divinité, ne s'étend pas juſqu'à l'ordre ineffable de la juſtice de prédilection, juſqu'à celui des décrets ir-

révocables de la grace, de la prédeſtination, des récompenſes deſtinées au petit nombre d'élus parmi les fidèles. Ceux-ci jouiront de la viſion intuitive de Dieu, dont ſeront exclus tous les hommes privés des lumieres de la révélation (4). Cette juſtice qui a choiſi gratuitement & de toute éternité un petit nombre de bien-aimés, eſt inacceſſible aux lumieres de la raiſon humaine. C'eſt un myſtere que les hommes doivent adorer, ſelon St. Paul, & qu'ils ne peuvent pénétrer.

Mais revenons à notre ſujet. Ce critique, détracteur de la loi naturelle, en profane le nom ſacré, pour accuſer l'auteur de l'*Eſprit*, & rendre aux honnêtes gens ſa probité ſuſpecte; mais la raiſon l'abandonne, ainſi que le ſentiment de la loi, & il eſt puni de ſes imputations par ſes écarts. *L'intérêt*, dit-il, *eſt un principe très frivole & très irréligieux; la loi eſt antérieure & ſupérieure à tout intérêt.* Il oublie ſans doute que ſans intérêt elle eſt une *fille ſans dot.* Mais écoutons ſur ce ſujet un auteur plus profond & plus accrédité que le Journaliſte.

» L'idée de la loi naturelle, dit M. Hubner, dans ſon excellent *Eſſai ſur l'hiſtoire du droit naturel*, eſt inconteſtablement relative à la nature de l'homme; c'eſt-à-dire, elle ſe rapporte à ſon eſſence, ou à la conſtitution de ſes parties & de ſes facultés. Et, en effet, les lois naturelles ne ſont que le réſultat des réflexions faites ſur la nature de l'homme, ſur ſa conſtitution, ſur

(4) Ce ſentiment paroît être celui de la plupart des théologiens catholiques, quoique St. Juſtin ſoit d'un avis contraire.

les relations qu'il a avec les êtres qui l'environnent, & ſur les différens états qui en naiſſent «.

» L'homme veut être heureux, & il le veut, parce qu'il eſt un être intelligent & raiſonnable, qui par ſa nature même ne peut agir que dans une certaine vue. Le deſir de la félicité eſt ſi intimément attaché à l'humanité, qu'il en eſt inſéparable : il eſt donc auſſi eſſentiel à l'homme que la raiſon même. Le terme de la *raiſon* indique déjà qu'elle n'eſt qu'un calcul. *Raiſonner*, c'eſt calculer, & faire ſon compte en balançant les motifs de part & d'autre, pour voir enfin de quel côté eſt l'avantage. Le *ſens moral* & la *raiſon* concourent à nous faire découvrir ce réſultat qu'il nous importe tant de trouver. Ce ſont les moyens par où nous diſcernons nos devoirs, ou ce qui eſt dicté par la loi naturelle. Cela étant, il y auroit certainement de la contradiction à ſuppoſer un être libre, intelligent & raiſonnable, qui pût ſe détacher ſciemment & volontairement de ſes intérêts, & être indifférent ſur ſa propre félicité «.

» Nous pouvons donc dire avec aſſurance, que l'homme n'agit qu'en vue de ſon bonheur ; qu'il le cherche toujours, & qu'il ne ſauroit ſe départir de ce puiſſant principe de toutes ſes actions. Mais pour ſatisfaire à ce deſir ardent qui l'aiguillonne ſans ceſſe, & pour parvenir au but qu'il ſe propoſe avec tant de conſtance, il faut néceſſairement qu'il choiſiſſe les moyens propres pour l'y conduire. Celui qui veut la fin, doit auſſi vouloir les moyens qui y ſont parvenir ; tout comme celui qui veut arriver à un endroit, doit indiſpenſablement prendre la route qui y mene. Il ſuit de-là que l'homme a beſoin

ſoin de quelques regles de conduite, qui puiſſent lui apprendre à la diriger conformément à ſes vues; & cela, d'autant plus qu'il eſt un être libre, ſuſceptible de direction, comptable de ſes actions & reſponſable de ſes démarches. Ce ſont ces regles de direction de notre conduite, ces moyens de la félicité humaine, que nous appellons *Lois naturelles*. L'obſervation de ces lois peut ſeule nous procurer le bonheur auquel l'humanité entiere aſpire : elle peut ſeule nous rendre heureux d'une maniere ſolide & parfaite; tout comme le mépris & la violation de ces mêmes lois nous précipitent infailliblement, tôt ou tard, dans la miſere, en nous éloignant de notre bonheur, à meſure que nous nous éloignons nous-mêmes de nos devoirs «.

La loi naturelle eſt donc liée à notre intérêt bien entendu, puiſque de la pratique des devoirs qu'elle preſcrit dépend notre bonheur. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'entroit, ni ne devoit entrer dans le plan de l'auteur de l'*Eſprit* de traiter de ces devoirs. Il ne vouloit point examiner l'homme dans les rapports qu'il peut avoir avec Dieu; ainſi il n'a point fait un livre de théologie naturelle: il n'avoit pas deſſein d'établir ce que l'homme ſe doit à lui-même, ni ce qu'un particulier doit à un autre; ainſi il n'a point fait un livre de morale particuliere.

L'auteur de l'*Eſprit* paroît avoir été profondément effrayé des maux qui déſolent ici-bas les ſociétés. Il a vu le deſir du bonheur, naturel à tous, devenir effréné dans la plupart, multiplier les crimes, anéantir dans preſque tous les cœurs les idées du juſte & de l'injuſte, & réſiſter même à tous préceptes de morale & de re-

ligion. Le moyen naturel de remédier à ces malheurs, n'eſt-ce pas d'intéreſſer par de bonnes lois, les particuliers à concourir au bien général de la ſociété dans laquelle ils vivent? Puiſqu'il eſt impoſſible de détruire leurs paſſions particulieres, la politique doit les diriger, les exalter même vers le but qu'elle ſe propoſe, qui eſt le bonheur de tous.

Comment ferez-vous obſerver vos lois? diſoit Anacharſis à Solon. Celui-ci répondit: *Je les accommode ſi bien aux intérêts de mes concitoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur eſt plus avantageux de les obſerver que de les violer.* Dieu lui-même eſt le modèle de cette conduite propoſée aux légiſlateurs, par la ſanction qu'il a établie pour aſſurer l'obſervation de ſes lois, ſoit naturelles, ſoit poſitives.

DE LA CONNOISSANCE

DE LA NATURE DE NOTRE AME.

IL étoit néceſſaire que tous les hommes euſſent la certitude & le ſentiment intime de l'immortalité de leur ame, parce que ſans cette connoiſſance, la foi naturelle qui leur eſt inſpirée, eût été illuſoire *& ſans dot*: mais il n'y avoit pas la même néceſſité que nous connuſſions évidemment la nature de cette ame immortelle, & c'eſt par la foi ſeulement que nous ſommes pleinement inſtruits de ſon immatérialité. La droite raiſon, le ſentiment de la loi naturelle, qui

nous aſſure de la deſtination de l'ame, ne nous élèvent donc point juſqu'à la connoiſſance de ſa nature. L'idée même d'immatérialité n'eſt que négative; elle ne peut nous faire comprendre ce que c'eſt que l'ame; & ce n'eſt pas la philoſophie tranchante du Journaliſte qui nous en inſtruira. L'immortalité eſt le but eſſentiel des diſputes ſur la nature de l'ame; mais l'idée de cette immortalité de l'ame & de ſa deſtination ne dérive point de ſon immatérialité que l'égliſe nous enſeigne. Le Journaliſte dit lui-même que la queſtion de l'immatérialité de l'ame n'influe point ſur celle de l'immortalité.

Quand l'ame ſeroit matérielle, il n'en ſeroit pas moins néceſſaire que Dieu la conſervât pour l'imputation morale; & ſans une conſervation continuelle, matérielle ou immatérielle, elle n'en ſeroit pas plus immortelle. Il n'y a que Dieu qui ſoit par lui-même. Tout ce qui a été créé, eſprit ou corps, ne dure que parce qu'il plaît à Dieu de le conſerver. Faites abſtraction de cet acte de la divinité, & l'eſprit & le corps s'anéantiront indiſtinctement; ainſi qu'on ne s'y trompe pas, un homme peut être matérialiſte & religieux. C'eſt le cas de la plupart des anciens philoſophes, & il ne me ſeroit pas difficile de prouver que ce fut auſſi celui des premiers Peres de l'égliſe. Qu'on ſe donne ſeulement la peine de parcourir les ouvrages de Syneſius, Evêque d'Alexandrie, dont nous devons la traduction au P. Petau.

Cependant la métaphyſique du Journaliſte, qui, comme il le dit lui-même, *n'eſt pas fort recherchée*, lui apprend que l'ame n'eſt pas ſuſceptible de diſſolution, & que c'eſt par-là qu'elle eſt eſſentiellement immortelle. Eſt-ce donc la diſſo-

lution, qui eſt la cauſe de la mort des êtres vivans? Eſt-ce dans la diſſolution que conſiſte la mort des corps? ou n'eſt-ce pas plutôt dans l'extinction du mouvement qui les vivifie? Si telle étoit la volonté de Dieu, que l'ame immatérielle fût anéantie, ne le ſeroit-elle pas, quoiqu'elle ne ſoit pas ſuſceptible de diſſolution? Mais en quoi conſiſte la vie de l'ame? Ne pourroit-elle pas ceſſer de vivre ſans être anéantie? Eſt-il bien décidée que l'ame des bêtes ſoit matérielle? Si elle ne l'étoit pas, en ſeroit-elle moins mortelle? Si le Journaliſte n'a point d'autres preuves de l'évidence de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame humaine, il ne nous conduira pas à la démonſtration ſur ces connoiſſances, & il fera bien de nous laiſſer aſſujettis à la certitude de la foi.

» Comme la force de ces argumens métaphyſiques, dit le Profeſſeur Fordyce, dépend de quelques raiſonnemens déliés concernant la nature, les propriétés & les diſtinctions de l'ame & du corps qui ne nous ſont guere bien connues, ils ne ſe trouvent point du tout à la portée du commun des hommes; & par rapport à ceux qui ſont les plus habiles, la conviction va rarement au point qu'il ne leur reſte encore quelques doutes à éclaircir. Ainſi il ne ſeroit peut-être pas à conſeiller de ne fonder la preuve d'un article de cette importance, que ſur ce que bien des gens appellent les ſubtilités de l'école. Les preuves qu'on déduit de l'analogie de la conſtitution morale, & des phénomènes de l'ame, des attributs moraux de Dieu, & de l'état préſent des choſes, ſont d'un tout autre genre; elles ſont claires, ſimples & propres à contenter tout eſprit raiſonnable «.

Quoique les prétendues démonſtrations métaphyſiques ne réuſſiſſent pas au Journaliſte, on pourroit excuſer ſon foible là-deſſus, ſi ſes raiſonnemens ne le conduiſoient pas à des idées très dangereuſes, & fort voiſines de l'héréſie. Trop peu inſtruit des déciſions théologiques qui fixent la nature & l'union de l'ame & du corps, il attribue à l'ame un pouvoir de *mériter* & de *démériter*, qu'elle n'a qu'en commun avec le corps. *Cette puiſſance*, dit-il, *qui nous rend capables d'embraſſer le parti de la vertu ou du vice, de mériter des récompenſes ou des châtimens.* Telle fut l'héréſie des Spirituels anathématiſée en 1312, par le Concile œcuménique de Vienne, & condamnée de nouveau par le cinquieme Concile de Latran.

Selon la doctrine de ces deux Conciles, *l'homme eſt compoſé de l'ame raiſonnable & du corps paſſible, & l'ame eſt eſſentiellement la forme du corps humain.* Pourquoi donc ce Journaliſte dit-il, que *la maniere dont* l'auteur de l'Eſprit *s'exprime ſur la ſenſibilité phyſique, eſt le fondement de ſon matérialiſme?*

Quelle interprétation veut-il donner à ce mot *ſenſibilité phyſique?* n'entend-il que la ſenſibilité du corps *paſſible* dont l'ame eſt la forme *eſſentielle*, ou la ſenſibilité même de l'ame par laquelle le corps eſt ſenſible? Mais ce critique, qui dit que l'*auteur de l'Eſprit* réduit toutes les facultés de *l'ame* à ſentir, ne peut pas l'accuſer en même temps d'attribuer au *corps* ſeul cette faculté de ſentir. Il ne dira pas non plus que cette faculté même, attribuée en commun à l'ame & au corps, ſoit le fondement du matérialiſme, puiſque telle eſt la déciſion du Concile.

La Faculté de théologie de Paris nous laiſſe entrevoir des idées fort obſcures ſur ces dogmes, & il ſeroit ſingulier qu'elle ſe fût rencontrée avec le Journaliſte dans une mépriſe auſſi importante. Elle taxe de matérialiſtes & d'athées les auteurs qui ont oſé mettre en doute s'il ne ſeroit pas poſſible que le corps fût doué de la faculté ſenſitive. Auroit-elle donc été diſtraite ſur cette déciſion de l'égliſe, *que le corps eſt même ſenſible, & que l'ame en eſt eſſentiellement la forme.*

Elle ne veut pas reconnoître dans les corps la faculté de pouvoir ſentir, quoiqu'il ſoit décidé que notre corps eſt *paſſible.* On voit qu'ici elle diſpute de l'acte à la puiſſance, & que ſa critique ne peut tendre qu'à l'abſurde.

Il eſt certain que par les ſeules forces de la raiſon on n'arrive point à l'évidence là-deſſus. Les plus clairvoyans, & la Faculté elle-même, ſe perdent dans la profondeur de ces vérités.

C'eſt donc injuſtement qu'on reproche aux Philoſophes de s'en tenir à la déciſion de l'Egliſe ſur la nature de notre ame. Si notre corps, comme l'Egliſe l'enſeigne, eſt doué d'une faculté ſenſitive ou paſſible qui nous eſt commune avec tous les autres animaux, le ſentiment intime de la loi naturelle & de l'immortalité de l'ame diſtinguent eſſentiellement l'homme de la bête. Il ne peut méconnoître la lumiere divine qui l'éclaire, qui conſtitue en lui l'intelligence, la raiſon, & qui lui montre la regle de ſes devoirs.

SUR L'ORIGINE DE NOS IDÉES.

Il ne peut y avoir que deux opinions ſur l'origine de nos idées : ou on les fait dériver des ſens, ou on nous donne des idées innées. Il faut que le Journaliſte ait la bonté de choiſir : mais honteux lui-même de ce qu'il avance, ce n'eſt qu'avec un embarras inexprimable qu'il cherche à fonder tout principe d'évidence ſur des idées innées qu'il n'oſe expoſer ; car enfin je lui demande ce qu'elles ſont ? ſont-elles purement affectives ? Dans ce cas, elles appartiendroient à la faculté de ſentir. Sont-ce des idées repréſentatives ? Mais il devroit bien nous dire comment elles ſont faites, quelle eſt leur forme, comment elles différent des idées que nous avons des objets corporels, & qui nous ſont procurées par la voie des ſens. Alors ſi nous en avons de ſemblables, nous les reconnoîtrons bientôt à ſon expoſé ; mais ſi lui ſeul a des idées repréſentatives qu'il n'ait pas reçues par la voie des ſens, il ne doit pas trouver mauvais qu'on n'en parle pas dans le livre de l'Eſprit.

L'opinion qui fait dériver des ſens toutes nos connoiſſances, eſt aujourd'hui celle de tous les Philoſophes qui penſent que la philoſophie ne conſiſte pas dans des mots qu'on n'entend point. » Je ſais, dit M. Hubner, que cette doctrine, quelque raiſonnable & quelque bien fondée qu'elle ſoit, a été fortement combattue dans le ſiècle paſſé par un grand Philoſophe qui d'ailleurs fait tant d'honneur à la France, & qui s'eſt ac-

quis un nom glorieux dans les faſtes de la république des lettres ; mais il faut compter parmi les égaremens de Deſcartes (car enfin les grands hommes n'en ſont point exempts) ſon opinion des idées innées «.

Le Journaliſte voudroit faire entendre que le P. Buffier n'eſt pas du ſentiment de l'auteur de l'Eſprit ſur l'origine de nos connoiſſances évidentes ; mais de quel front oſe-t-on contredire un fait auſſi notoire ? Sans l'écraſer de tout le livre de ce Jéſuite, il ſuffit d'en rapporter quelques traits. Qu'on liſe à la page 853, la maniere dont ſe forment en nous les idées que nous nommons ſpirituelles.

» Un objet ſenſible, dit le P. Buffier, ayant formé dans moi une idée, un autre objet pareil me cauſe une ſeconde idée : alors j'apperçois de la convenance entre ces deux idées ; voilà l'affirmation. Si la ſeconde idée cauſée par l'objet ſenſible n'eſt point ſemblable à la premiere, j'y trouve de la diſconvenance ; voilà la négation. Deux objets compoſés de beaucoup de parties diverſes, cauſent en moi deux idées complexes, compoſées chacune de beaucoup d'idées partiales : en y faiſant attention, je ne puis diſcerner ſi elles ſont préciſément les mêmes, & de même nombre que celles de l'autre côté ; alors je m'apperçois que je ne diſcerne pas diſtinctement ce que je voudrois : voilà le doute. Il en eſt ainſi de toutes les opérations de l'eſprit qu'on voudroit faire paſſer pour indépendantes des ſens. Il eſt manifeſte qu'elles ſont la ſuite & le réſultat d'une impreſſion cauſée plus ou moins immédiatement par les objets ſenſibles. Or dans tout cela l'expérience ne nous fait concevoir nulle différence entre l'imagination & la pure intelligence ; puiſque

que les idées les plus ſpirituelles, telles que celles de la penſée, de l'affirmation, du doute, ſont formées en nous par des impreſſions ſenſibles «. Mais, dit le Journaliſte, *le ſentiment eſt toujours obſcur, & l'évidence eſt réſervée à l'idée claire*. Ecoutons encore ſur ce ſujet le P. Buffier, page 578.

» C'eſt donc ce que tout Philoſophe doit bien peſer, que cette force du ſentiment de la nature, pour en faire la baſe & la regle de toute vérité : car il eſt également impoſſible de juger que le ſentiment de la nature ſoit oppoſé à aucune regle de vérité, ou qu'aucune regle de vérité n'ait pour racine & pour fondement le ſentiment même de la nature.... En effet, la premiere regle de vérité reconnue univerſellement de tous, ſavoir le ſentiment intime de notre propre perception, tirant toute ſa force de la nature ; par-tout où ſe trouvera le ſentiment de la nature, il ſe trouvera auſſi une vraie évidence & une regle néceſſaire de vérité : en ſorte qu'une plus grande vivacité de la lumiere fera bien connoître une vérité plus vivement, mais non pas plus réellement «.

Sur tous ces points, voici le réſultat de la critique du Journaliſte. Le P. Buffier eſt orthodoxe, parce qu'il a rapporté toute l'intelligence humaine à l'uſage des ſens, & l'auteur du livre de l'Eſprit eſt matérialiſte, parce qu'il ne rapporte à l'uſage des ſens que les ſentimens obſcurs.

Mais d'un autre côté la Faculté de théologie n'a pas bien ſaiſi cette diſtinction. L'auteur de l'Eſprit lui paroît inſenſé, matérialiſte, athée, parce qu'il fait dépendre, dans l'ordre naturel, toutes les opérations de l'ame, de l'uſage

des ſens & de la mémoire, & qu'il croit que l'état des organes des ſens influe ſur l'uſage de la raiſon. Le P. Buffier n'eſt point compris dans cette cenſure, ni cité parmi les Auteurs auxquels la Faculté reproche la même doctrine. Pour débarraſſer l'Auteur du livre de l'Eſprit de ces critiques contradictoires, il ſuffit donc de prouver, comme nous l'avons fait, qu'il a exactement ſuivi la doctrine du P. Buffier. On eſt en droit de ſe croire à couvert d'une pareille cenſure, quand on a le bonheur de n'être que le copiſte d'un théologien Jéſuite. Le Journaliſte paroît beaucoup moins attentif à la doctrine qu'aux auteurs, & de-là réſulte ſouvent un peu de variété dans ſes jugemens. Il trouve mauvais qu'on cite ſur la loi naturelle l'Evangile avec les Philoſophes (1); mais il n'approuve pas non plus qu'on cite ſur cette loi divine les Philoſophes, ſans citer l'Ecriture & les Peres (2). Il croit que l'Auteur de l'Eſprit n'étend pas aſſez la liberté de l'homme, & il trouve que M. Hubner l'étend trop (3); mais lui-même ſe garde bien d'en déterminer l'étendue, afin de ſe conſerver, comme théologien, le droit de conteſter ſur la meſure. M. Hubner a tort, ſelon lui, de ne s'être pas engagé dans cette carriere contentieuſe.

Notre liberté nous eſt connue par le ſentiment intime; cependant nous éprouvons, dit le Journaliſte, que nous ſommes forcés par nos

(1) Extrait du livre de la Regle des devoirs.
(2) Extrait de l'hiſtoire du Droit naturel, Avril 1759, page 903.
(3) *Ibid.* page 914.

paſſions (4) : ſoit ; mais il accuſe l'auteur de l'Eſprit d'avoir eu la même idée, d'avoir aſſujetti la liberté & toutes les fonctions de l'ame aux ſenſations, & d'avoir borné les ſenſations aux ſentimens obſcurs. On lui a démontré que cet auteur rapporte la liberté à l'intelligence ; ce qui prouve qu'il ne la rapporte pas aux ſentimens obſcurs. Mais le Journaliſte rejette encore cette idée, parce qu'il la trouve trop favorable au bon uſage de la liberté. Toujours en contradiction avec lui-même, il blâme l'auteur de l'Eſprit de ne s'être pas étendu ſur les devoirs que la loi naturelle inſpire aux hommes, & d'avoir penſé que pour leur ſûreté & leur bonheur, ils doivent être aſſujettis à une bonne légiſlation : & il embraſſe ouvertement le ſentiment du P. Anſaldi, qui ſoutient que la loi naturelle eſt dénuée de motifs capables à déterminer les hommes à agir, & que par-là elle eſt inefficace & ſtérile. Il aſſure que l'homme ne peut agir ſans intérêt, & il fait un crime à l'auteur de l'Eſprit d'avoir avancé que les hommes n'agiſſent que par intérêt. Il ne lui pardonne pas non plus d'avoir douté des ſentimens de Séneque ſur l'immortalité de l'ame : cependant il ſoutient avec le P. Anſaldi, que tous les Philoſophes n'ont pu s'aſſurer de cette vérité par les lumieres de la raiſon. Le Journaliſte croit-il donc que ces différentes idées ne ſe contrarient point, parce qu'elles ne ſont pas enſeignées dans le même mois ? Cette doctrine incertaine du Journal de Trévoux ſeroit-elle deſtinée à

(4) Extrait de l'hiſtoire du Droit naturel, p. 914.

ſervir des intérêts différens & des paſſions particulieres? Chaque mois eſt marqué par quelque changement dans la religion du Journaliſte, plus mobile que les ſaiſons mêmes. Ce ſont cependant ces reproches faits par lui au livre de l'Eſprit, & détruits enſuite par ſes contradictions, qui ſont l'objet des critiques des Chaumeix & des Gauchat. Il eſt affligeant d'être contraint d'aſſocier à ces noms, qui ne réveillent pas des idées d'eſtime, celui de la Sorbonne, & de pluſieurs perſonnes reſpectables d'ailleurs par leur zèle & leur piété.

En fait d'opinions philoſophiques, les honnêtes gens ne ſauroient trop ſe mettre en garde contre les imputations & les qualifications que prodiguent ceux qui croient avoir intérêt de combattre la raiſon. Sans une précaution extrême, on ne peut pas ſe défendre à cet égard d'injuſtice & d'erreur, & ni l'une ni l'autre ne ſont juſtifiées par la ſainteté des motifs qui les font adopter.

Parmi les perſonnes pieuſes que la religion conduit, un grand nombre ſoutiennent l'opinion des idées innées, parce qu'elles la croient plus favorable aux vérités que la foi nous enſeigne; mais ce zèle les trompe de plus d'une maniere: » Les théologiens, dit M. Barbeyrac, donnent eux-mêmes beaucoup de priſe aux athées, lorſque ne ſe contentant point des preuves inconteſtables qu'on a des grandes vérités de la religion & de la morale, ils s'entêtent par un zèle imprudent de quelques raiſons pour le moins fort douteuſes, criant après cela que tout eſt perdu ſi l'on n'admet celles-ci comme les premieres «.

Je ne mets point le Journaliſte au rang de ces

perſonnes pieuſes. Dans quelques mépriſes qu'il ſoit tombé d'ailleurs, je le crois même trop éclairé pour être de bonne foi, lorſqu'il dit que l'opinion de l'auteur de l'Eſprit (qui eſt celle de Locke, du P. Buffier, & des plus célèbres philoſophes) réduit toutes les facultés de l'ame à un ſentiment toujours obſcur. Cette conſéquence particuliere au Journaliſte, ne dérive aſſurément pas du principe: car diſcerner, s'intéreſſer, délibérer, vouloir, raiſonner, juger, ſe déterminer, tout cela dans l'ordre naturel s'exerce par nos ſenſations affectives & repréſentatives. En effet, toutes nos connoiſſances ſe rapportent à ces deux ſortes de ſenſations, ſentimens & idées. L'auteur de l'Eſprit n'a dit nulle part, comme le Journaliſte l'en accuſe, que toutes les facultés & les opérations de l'ame ne conſiſtent que dans des ſenſations purement affectives. Ce ſont les idées repréſentatives qui nous inſtruiſent de toutes les cauſes conditionnelles de nos ſenſations, de toutes nos connoiſſances naturelles, de toute évidence du bien & du mal phyſique, du bien & du mal moral relatif aux créatures, de toutes les idées qui nous aſſurent de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & par leſquelles nous parvenons à la certitude des vérités révélées, &c. S'il eſt donc vrai, comme le dit le Journaliſte, que ces ſenſations ſoient toujours obſcures, comment pourrons-nous connoître les objets avec certitude, & être inſtruits des vérités de la foi? Soutiendra-t-il que l'auteur de l'Eſprit, qui, dit-il, réduit toutes les facultés de l'ame à ſentir, n'y rapporte pas toutes les ſenſations qui nous procurent toutes nos connoiſſances naturelles? Oſera-t-il dire que cet auteur borne toutes les facultés de l'ame au ſen-

timent purement affectif des organes des ſens? Il ne l'oſera pas.

Mais ces efforts qu'on fait pour ramener nos connoiſſances à une origine obſcure & chimérique, ne conduiſent pas ſeulement à l'abſurdité; ils ſont encore très dangereux. La Faculté de théologie, dans la cenſure du livre de l'Eſprit, ne s'eſt pas défendue de ce piège, & il eſt étonnant que ſon zèle à cet égard n'ait pas été plus éclairé. Je fais profeſſion de reſpecter ſes déciſions théologiques, & je m'y ſoumets, quelles qu'elles ſoient; mais dès qu'elle parle philoſophie, elle conſent dès-lors à être aſſujettie comme tout autre au tribunal de l'évidence. Les théologiens ſont juges de la foi révélée, & les philoſophes de la foi raiſonnée. Les théologiens & les philoſophes s'égarent ſouvent dans leurs raiſonnemens ſur les matieres qui ſont de leur reſſort; mais la certitude des dogmes de la foi révélée eſt aſſurée par l'infaillibilité de l'Egliſe, & la certitude des vérités philoſophiques par l'évidence. C'eſt l'évidence de la théologie naturelle qui conduit à la certitude de la foi révélée & de l'infaillibilité de l'Egliſe. L'évidence eſt donc le principe de la certitude des vérités humaines & divines. Or l'évidence conſiſte dans l'obſervation de nos propres ſenſations. Nous n'avons d'idées intuitives que de nos ſenſations mêmes, & nous ne parvenons aux autres connoiſſances que par les idées indicatives que nous procurent nos ſenſations. Ces vérités primitives qu'on ne me conteſtera pas, ou qu'on me conteſteroit ſans ſuccès, nous guideront avec préciſion dans l'examen de la queſtion dont il s'agit.

Dans l'ordre naturel, l'ame reçoit ſes ſenſa-

tions par l'entremiſe des organes des ſens ; mais on ne peut reconnoître ces organes que comme cauſes conditionnelles des ſenſations, & non comme cauſes efficientes, parce que nous ne reconnoiſſons dans les corps aucune puiſſance active qui leur appartienne eſſentiellement, & par laquelle ils puiſſent agir immédiatement & par eux-mêmes ſur notre ame.

Dans l'ordre ſurnaturel ou indépendant des organes du corps, comme dans les inſpirations, dans les révélations, dans les impreſſions de la grace, l'ame reçoit des ſenſations par l'action immédiate de la cauſe efficiente, de l'intelligence par eſſence, qui ſeule a la puiſſance d'agir ſur elle immédiatement, ou par l'entremiſe des organes des ſens. Mais dans tous ces cas, les ſenſations indiquent à l'ame qu'elle eſt un être ſenſitif ; que ſa faculté de ſentir n'eſt qu'une propriété paſſive qui a une cauſe diſtincte d'elle-même, qui agit ſur elle, à laquelle elle eſt aſſujettie, qui produit en elle des idées repréſentatives d'objets qui exiſtent hors d'elle & indépendamment d'elle : mais elle découvre entr'elle & ces objets des rapports néceſſaires, d'où réſulte pour elle le ſentiment intime & lumineux du bien & du mal moral, du juſte & de l'injuſte, & des devoirs qui lui ſont preſcrits par la ſageſſe ſuprême.

Je me contente d'expoſer ces vérités primitives ſans approfondir davantage, parce que le ſentiment intérieur, la raiſon & la piété les reclament ſans ceſſe, & qu'il eſt facile à chacun de s'en convaincre par le témoignage de ſes propres ſenſations & de ſa conſcience.

Des théologiens accoutumés à raiſonner ſur les myſteres ineffables de la foi, prétendent que

nous avons, comme l'intelligence par eſſence, indépendamment des ſenſations & de toute affection ſenſitive, des idées qui ſont la ſource de nos connoiſſances fondamentales. Ils aſſurent, par exemple, que nous avons des idées innées de Dieu, du juſte & de l'injuſte abſolu, &c..... Pour le prouver, ils nous diſent que ces réalités exiſtent, & qu'elles exiſtent de toute éternité : mais ils n'apperçoivent pas qu'ils n'établiſſent leurs preuves que par des idés indicatives que leur fourniſſent leurs ſenſations. Ainſi le bruit du tonnerre prouve l'exiſtence d'une cauſe que nous appellons tonnerre, dont nous ne connoiſſons point la forme, mais de l'exiſtence de laquelle nous ſommes évidemment aſſurés par le bruit que nous entendons. Occupés de l'idée inintelligible qu'ils cherchent & qu'ils prétendent nous prouver, ils n'apperçoivent pas non plus que c'eſt ſeulement une réalité dont ils nous prouvent l'exiſtence, au lieu de nous montrer l'idée même de cette réalité ; & qu'encore ils ne prouvent cette exiſtence que par des idées indicatives que leur fourniſſent leurs ſenſations. Dans cette apperception confuſe, ils raiſonnent ainſi : Nous ſommes aſſurés avec évidence, qu'indépendamment de nos ſenſations, Dieu exiſte de toute éternité : donc il eſt évident auſſi, qu'indépendamment de nos ſenſations, nous avons une idée innée de Dieu. Cette conſéquence poſtiche n'en impoſe point à ceux qui ſuivent la marche de l'eſprit qui forme un tel raiſonnement : car ils n'apperçoivent point cette prétendue idée innée de la choſe qu'on leur a prouvée ; & ils ſont aſſurés, par l'expoſition même des preuves, qu'on ne l'a connue que par les ſenſations. Comment admettre pour idées in-

nées le réſultat abſtrait & confus des connoiſſances qu'on a acquiſes, & au moyen deſquelles on eſt arrivé par degrés à la certitude?

Ce ne ſeroit donc que par des articles de foi révélés que les théologiens pourroient réduire les philoſophes à reconnoître des idées innées & indépendantes des ſenſations & de l'évidence.

Mais ſi nos connoiſſances primitives n'étoient que des inſtructions ineffables de la foi, reçues par le miniſtere extérieur, elles ne ſeroient plus diſtinguées des fauſſes croyances, parce qu'elles ne ſeroient plus aſſujetties à l'évidence qui nous conduit à la certitude des vérités révélées. Les théologiens n'ont donc pas le droit de déterminer la certitude de nos premieres connoiſſances, & de les réduire, contre toute évidence, à des idées inintelligibles.

Ainſi nous devons penſer que la Faculté de théologie de Paris n'a pas prétendu aſſujettir l'évidence des vérités philoſophiques à l'autorité de ſes déciſions, encore moins à ſes abſtractions idéales & à ſes opinions particulieres, qu'on doit regarder comme fort déplacées dans une cenſure théologique.

Mais on voit qu'elles y ſont ſoutenues pour combattre des idées qui paroîtroient peut-être favoriſer moins la croyance de quelques dogmes révélés. Cependant ce n'eſt pas là l'uſage qu'on doit faire en théologie des connoiſſances philoſophiques.

Les motifs de crédibilité ſont établis, non ſur des opinions haſardées, mais ſur des démonſtrations philoſophiques qui prouvent avec évidence la certitude de la révélation, de l'infaillibilité de l'Egliſe, & la ſainteté de la morale chrétienne. En vain prétendroit-on d'accorder dans le dé-

tail la croyance des dogmes particuliers de la révélation avec les connoiſſances philoſophiques. Il eſt même dangereux de ſoutenir que cet accord ſoit utile pour appuyer cette croyance.

La plupart des dogmes particuliers contiennent des vérités contradictoires aux connoiſſances philoſophiques les plus évidentes & les plus eſſentielles aux hommes pour leur conſervation, & la règle de leur conduite dans l'ordre économique, civil & politique. Cependant, ce ſont ces connoiſſances elles-mêmes qui nous fournitſent tous les motifs de crédibilité, par leſquels nous ſommes aſſurés avec évidence de la vérité de notre religion. Toutes les opinions particulieres, purement philoſophiques, quoique plus ou moins favorables à la croyance des dogmes révélés, n'y ont cependant aucun rapport direct, puiſque l'évidence même, bornée à l'ordre naturel, n'influe point ſur les dogmes particuliers. Mais ſi ces ſortes d'opinions attaquent les motifs de crédibilité, elles ne peuvent être combattues que par l'évidence & non par l'autorité. Autrement la certitude ou l'incertitude de toutes les religions ſoutenues par l'autorité ſeroit égale; & de telles religions ne pourroient exiger une croyance ſincere, parce qu'elles interdiroient tout examen, toute évidence & tout motif de conviction.

DE LA LIBERTÉ

ET DE L'INTÉRET.

J'AI peu de choſes à ajouter ſur ce ſujet, à ce qu'a dit l'Auteur de la Lettre au Journaliſte; car la liberté n'eſt certainement, comme il l'a définie après toutes les écoles, que le *pouvoir qu'a l'ame de délibérer pour ſe déterminer avec raiſon.* Le Journaliſte dira-t-il que c'eſt le pouvoir de délibérer pour ſe déterminer ſans raiſon? Il paroît que tel eſt ſon ſentiment; car il aſſure qu'en ſuppoſant une intelligence éclairée ſur ſon intérêt bien entendu, *il n'y auroit jamais de choix véritable.* La lumiere, ſelon lui, interdit donc la contrariété des volontés indéciſes qui engagent à délibérer. Ainſi il faut être aveugle pour être libre; dès qu'il y aura lumiere, il n'y aura plus de liberté. Pour nous prouver cette idée ſinguliere, le Journaliſte nous aſſure *que deux hommes également éclairés choiſiroient toujours de la même façon.* Mais pourquoi chercher deux hommes? Il ſuffit d'enviſager ſeulement un même homme dans la vivacité des appétits & dans l'état de ſatiété, dans la violence des paſſions & dans le calme, pour juger ſi, avec le même degré de lumiere, il ſe décidera toujours pour le bien ſans des ſecours ſurnaturels.

Dans l'hypothèſe d'une intelligence éclairée, dit le Journaliſte, *la volonté ne s'égareroit jamais.* En effet, ſi l'on ſuppoſe un homme ſans paſſions d'aucune eſpèce, & auquel la droite rai-

ſon faſle voir conſtamment & vivement dans toutes les circonſtances ſon intérêt dans la pratique de ſes devoirs ; ſa volonté ne s'égarera jamais, & il n'en ſera pas moins libre. Il aura toujours le *pouvoir de délibérer pour ſe déterminer avec raiſon ; & l'exercice de ſa liberté ſera toujours régulier*, parce qu'il ſera dirigé par ſon *intelligence éclairée ſur ſon intérêt bien entendu.*

On ne peut voir ſans étonnement combien de petites ruſes emploie ce Journaliſte pour défigurer l'endroit dont il eſt queſtion. Il ſupprime le mot *régulier*, qu'on joint à celui d'exercice de la liberté ; il en fait de même de l'épithète *bien entendu*, qui caractériſe le mot d'*intérêt*. Et c'eſt ainſi que ce Prêtre critique en uſe ordinairement. Croit-il donc honorer ſon état & ſa fonction par ces ſupercheries ſubalternes ?

Tous les Moraliſtes conviennent que les hommes ſont déterminés à toutes leurs actions par un intérêt quelconque. L'Auteur de l'*Eſprit* en conclut que le grand art du légiſlateur eſt d'intéreſſer les hommes à l'obſervation des lois, & à ces ſacrifices apparens de l'intérêt perſonnel, auxquels les peuples & la patrie doivent ſouvent leur conſervation & leur bonheur. Mais le Journaliſte prétend que le *principe de l'interêt eſt irréligieux & frivole*, & que les hommes doivent ſe conduire par des motifs qui ne ſoient pas intéreſſans. Il faut donc qu'il ait la bonté de nous expliquer quels ſont ces motifs indifférens, ces motifs qui ne ſont pas des motifs.

Notre foible raiſon ne conçoit pas quels peuvent être des motifs qui n'ont nul objet d'amour, ou nul intérêt de haine, d'eſpérance, de crainte, de délectation, de rétribution, d'attrait pour la

vertu, pour l'honneur & pour la gloire, d'averſion pour le vice, le mépris & l'infamie.

Sûrement les légiſlateurs ignorent cette métaphyſique. La ſanction des lois poſitives n'admet que des idées ſenſibles, que des motifs intéreſſans. Et la loi naturelle même ne ſeroit-elle pas inefficace, ſi le grand Légiſlateur ne lui avoit pas aſſuré une *dot ?* Mais ces idées du Journaliſte ſont trop viſiblement éloignées de la raiſon pour nous y arrêter plus long-temps.

DE LA PERSECUTION.

L'AUTEUR de l'*Eſprit* s'éleve contre la perſécution avec une force qui mérite la reconnoiſſance de tous ceux qui ont quelque ſentiment humain. Après avoir fait une peinture auſſi touchante que vraie des maux qu'un zèle aveugle & barbare a faits aux hommes dans les différentes religions, il s'écrie : « Quel homme vertueux & quel chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'Evangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point à ce ſpectacle touché de compaſſion pour l'humanité » !

Ce ſont-là, dit le Journaliſte, les *nuances d'une haine profonde contre le chriſtianiſme, c'eſt le vœu d'une indifférence totale en matiere de religion.*

Il faut que le droit d'égorger ceux qui ne penſent pas comme lui ſoit bien cher à ce critique, pour qu'il oſe ſe faire l'apologiſte de cette

fureur qui a tant fait gémir les peuples, & n'a pas même épargné les Rois, les états, les tribunaux ſouverains.

Ce ſont ces perſécutions ſéditieuſes qui ont excité dans les nations tant de troubles, de révoltes, de guerres, de maſſacres, d'incendies, de pillages, d'uſurpations, & pour leſquelles les chefs de l'Egliſe & le Clergé marquent aujourd'hui tant d'éloignement. L'idée de la loi naturelle, de la juſtice divine imprimée dans le cœur de tous les hommes, peut-elle donc ſe concilier avec ce zèle & cette piété effrénée qu'on impute à la religion, & qui ſont incompatibles avec elle? Ce fanatiſme déteſtable ne détruit-il pas toute idée de religion & d'équité? On ne peut l'appuyer ſur d'autre titre que celui de la ſoumiſſion, qui s'arrache par la violence; & ce droit affreux ne peut s'exercer que par le double crime de celui qui perſécute & de celui qui obéit. Mais les bons gouvernemens ſont avertis de ſe précautionner contre la perſécution par les maximes mêmes enſeignées dans les états où elle règne, & par les effets terribles de la perſécution dans ceux où les différentes religions s'attribuent le droit de perſécuter.

La violence de la perſécution n'eſt point une prérogative particuliere de la vraie religion, & c'eſt ſous ce point de vue que la politique civile doit l'enviſager.

Les Jurieu & les Boſſuet réclamoient également le droit de perſécution, & ſollicitoient également la puiſſance temporelle à perſécuter. Sous le règne d'Eliſabeth on perſécutoit les catholiques en Angleterre; en France on perſécutoit les hérétiques. Là on perſécutoit l'ancienne religion; ici c'étoient les nouvelles opinions: les uns blâment

la conduite d'Eliſabeth, les autres déſapprouvent celle de Charles IX.

Il n'y a point de juge ſur la terre pour décider du droit excluſif de perſécuter, c'eſt la loi du plus fort. Toutes les religions enſeignées ſe l'attribuent; mais cette prétention injuſte eſt partout anéantie par cette loi d'équité & de paix qu'aucune religion n'oſeroit rejeter, & ſur laquelle elles s'appuyent toutes, parce qu'elle eſt la juriſprudence univerſelle, la religion divine intimée à tous les hommes. L'intérêt des puiſſances temporelles, & ſurtout des Miniſtres des religions, de ſombres préjugés inſpirés par des paſſions féroces, l'ignorance ſuperſtitieuſe des peuples, voilà les motifs odieux de la perſécution dans toutes les religions. On les décore du beau nom de zèle; mais leurs effets terribles ſont auſſi étrangers à la ſaine politique qu'à la bonne morale & à l'humanité.

Ceux qui établiſſent la tolérance politique, dit l'emporté Jurieu, *ne vont pas moins qu'à ruiner les principes du véritable chriſtianiſme.... à mettre tout dans l'indifférence, & à ouvrir la porte aux idées les plus libertines.* Qui ne croiroit que c'eſt le Journaliſte de Trévoux qui parle? Mais ce Miniſtre avoit-il donc oublié la religion univerſelle de tous les gouvernemens, cette loi des lois énoncée dans les lois poſitives, qui réprime le vice dans chaque pays conformément à la politique & à la ſaine morale? Etoit-ce pour affermir le chriſtianiſme ou pour réprimer le libertinage, que la religion catholique & la réformée s'entreperſécutoient en France & en Angleterre? M. Boſſuet & M. Jurieu, qui fondoient, chacun de leur côté, ſur de tels principes, la néceſſité de l'intolérance civile, pouvoient-ils ſe

flatter d'en impoſer aux légiſlateurs? Ce n'eſt pas ſur de telles vues qu'on établit les lois politiques néceſſaires pour maintenir le bon ordre, & arrêter les progrès du vice. Qu'on liſe les préambules de ces lois, on verra qu'elles ont toutes pour baſe la loi univerſelle & divine qui éclaire tous les hommes. C'eſt elle qui dicte aux légiſlateurs les règles mêmes qui modifient, ſelon la conſtitution des états, le gouvernement des religions particulieres qui y ſont établies. Ce n'eſt pas par l'intolérance & la perſécution qu'en Hollande, en Dannemarck, en Pruſſe, dans les états de l'Impératrice, &c. le gouvernement règle les mœurs, entretient la paix de religion & la tranquillité publique, inſpire aux ſujets l'attachement, la fidélité & le zèle pour leurs Souverains & leur patrie.

L'obſervation des préceptes de la loi divine, commune à toutes les religions, ſoutenue de l'autorité des lois civiles, ne ſuffit-elle pas pour concilier toutes les religions, & les contenir dans l'ordre qui leur eſt preſcrit? Mais pour les contenir ſûrement, le gouvernement doit ne pas tranſgreſſer lui-même cette loi, en violentant les croyances particulieres par des outrages qu'elle proſcrit, & qui révoltent l'humanité. Chez les peuples qui ne profeſſent pas la religion catholique, il n'y a de vraie religion que la religion naturelle. Ceux qui prétendent que les fauſſes religions ſont néceſſaires chez ces peuples pour les aſſujettir plus ſûrement au gouvernement politique, ſoutiennent une opinion dangereuſe que nous ne devons pas développer. S'ils diſoient que ces fauſſes religions ſont peut-être inévitables, que les hommes en général ne ſont pas aſſez inſtruits pour s'élever

ſqu'aux connoiſſances intellectuelles de la reli-
on naturelle, leur opinion ſeroit mieux fon-
:e. La piété envers l'Etre-ſuprême, vivement
ſpirée à tous les hommes, a beſoin pour la
upart d'être fixée par des objets ſenſibles aux-
ıels ils adreſſent leur culte. Le gouvernement
ɔudroit en vain contrarier ces pratiques dans
s pays où elles ſont établies; de même que
s Apôtres de la vraie religion révélée s'oc-
ıpent avec zèle à étendre les lumieres de la
ıi, les légiſlateurs juſtes & éclairés s'appliquent
aſſujettir les hommes & leurs erreurs à la mo-
ıle divine, qu'ils reconnoiſſent par leur ſenti-
ıent interne. Au moyen de cette ſage conduite,
: pouvoir ſouverain, qui n'eſt ni juge des dé-
rets de Dieu, ni diſpenſateur des moyens né-
:ſſaires pour le ſalut des hommes, ne violente
oint les conſciences, & ne porte point un
·ouble cruel dans les ſociétés politiques.

La religion catholique, quoiqu'elle ait le droit
ſel d'éclairer tous les royaumes du monde, n'a
onc pas le droit d'établir ni de maintenir par
ı violence la puiſſance qu'elle tient de Dieu.
a politique peut encore moins s'arroger le
roit de régner ſur la conſcience des hommes.
l n'y a aucun cas dans lequel l'une ou l'autre
e ces deux puiſſances ait le droit d'attaquer
yranniquement juſques dans le fort intérieur
a croyance religieuſe qui domine les conſ-
:iences.

Nous ne rapportons pas à la perſécution la
anction des lois poſitives, qui dans des vues
ages règle le culte extérieur & les inſtructions
le la religion dominante, qui exclut toute autre
:ligion des charges & des emplois; nous ne
a confondons pas avec cette fureur qui veut

forcer les hommes à changer de religion, ou à ſe prêter à des pratiques ſacrilèges; qui prive de leurs biens & même de la liberté de s'expatrier ceux qui veulent jouir de l'exercice entier de leur croyance. Une ſévérité qui force les hommes à ſe livrer à un culte qu'ils croient faux, ne peut s'allier ſincerement avec l'eſprit d'aucune religion, & encore moins avec celui de la vraie religion, qui déteſte l'indignité d'un culte perfide. Cette conduite inhumaine & ſacrilège ne peut que prouver l'indifférence totale de religion dans ceux qui l'enſeignent & l'adminiſtrent. D'ailleurs, ſi la puiſſance eccléſiaſtique entreprenoit d'étendre ſa juriſdiction ſur le temporel des Souverains, ce qui eſt une ſuite du droit prétendu de la perſécution, elle forceroit la politique des états à recourir aux moyens les plus sûrs pour ſe garantir de ces entrepriſes injuſtes, & pour délivrer les ſujets d'un abrutiſſement ſuperſtitieux, qui eſt la ſource des déſordres qu'on doit craindre d'un zèle barbare & déréglé.

DES PASSIONS

ET DE LA LÉGISLATION.

Le Journaliſte profite de la ſignification triviale du mot de *paſſions*, qui parmi le peuple ſignifie des vices, & dans ce ſens il lui eſt très aiſé de décrier les idées de l'Auteur de l'*Eſprit*. C'eſt de la même maniere qu'il abuſe des mauvais ſens qu'on peut donner aux termes, *ſenſibilité phyſique*, *intérêt*, *plaiſir*. Ces mots traduits par ceux de ſenſations, d'affections, de deſir du bonheur, de délectation, ſeroient rentrés dans un langage plus particulier, & moins propre à ſe prêter à l'infidélité & à l'amertume de ſa cenſure. Les Lecteurs éclairés ont enviſagé dans le livre de l'*Eſprit* l'uſage des paſſions priſes dans le ſens philoſophique & dans les différens points de vue ſous leſquels l'Auteur les repréſente; premierement, ſous l'aſpect général qui aſſujettit l'uſage des paſſions à tout le ſyſtême de l'Auteur, c'eſt-à-dire, qui aſſujettit dans l'ordre politique les paſſions à de bonnes lois. Or, de bonnes lois, comme nous l'avons déja dit, ont un type par lequel elles ſont jugées bonnes: c'eſt là le principe général de l'Auteur & le but viſible qu'il ſe propoſe dans ſon ouvrage. On peut lui reprocher des égaremens dans les détails, relativement à quelques paſſions voluptueuſes dont il a trop exalté les avantages dans la ſociété. Sans doute il eût mieux fait de ne rendre tranſparent en aucun endroit le voile de la

pudeur, & de reſpecter l'idée honorable attachée à la continence. Cette idée ſublime nous avertit ſans ceſſe que l'acte de l'amour, ainſi que les autres fonctions animales, boire, manger, dormir, auxquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti tous les animaux, ne ſont que des fonctions honteuſes & brutales qui confondent avec les bêtes l'homme qui ne les enviſage pas avec dégoût & avec mépris. C'eſt donc ménager mal notre dignité que de parler trop naturellement & ſans répugnance du plaiſir de l'amour.

On pourroit cependant être ſurpris que l'opinion ait attaché la honte à l'amour, & l'honneur à la cruauté. On pourroit demander ſi le plaiſir de l'amour, aſſujetti à l'ordre moral & politique, doit être regardé comme une paſſion honteuſe? ſi l'attrait de la cruauté, même permiſe par les lois (1), eſt une paſſion plus noble & plus digne de l'humanité? & ſi les effets de l'amour ne peuvent pas être auſſi avantageux à l'ordre politique que les effets de la cruauté?

Au reſte, quels que ſoient à cet égard les motifs de l'opinion (2), il eſt certain que, ſi

(1) Je crois les ſpectacles très dangereux, & ſurtout celui dans lequel une muſique molle amène des danſes laſcives, & ſe joint à tout l'appareil de la volupté. Cependant j'aimerois mieux aſſiſter à un Opéra qu'à un Auto-da-fé: j'eſtimerois plus un prêtre qui auroit fait un hymne à l'amour, que celui qui auroit allumé un feu d'inquiſition, ou bien invoqué l'autorité contre ceux de ſes freres qui n'admettent pas les idées innées.

(2) L'opinion ſévere dans laquelle on eſt, & avec raiſon, ſur l'amour, n'a cependant pas toujours été ſi dominante. Les concubines d'un ordre impoſant, confondues avec les épouſes juſqu'à Henri III Roi d'Eſpagne, ſont une preuve qu'il y a eu des temps de tolé-

l'Auteur de l'*Eſprit* approuve le déréglement dans la paſſion de l'amour, il contredit le principe général qu'il établit comme le plus ſolide fondement de l'ordre politique. Mais le principe n'en doit pas moins être regardé comme la regle à laquelle l'uſage des paſſions doit être aſſujetti, & par laquelle l'Auteur peut être jugé lui-même dans ſes écarts. Il eſt donc vrai que ce n'eſt pas par le principe moral conſidéré dans l'ordre politique, que la théorie de l'Auteur eſt répréhenſible ſur l'uſage des paſſions.

Secondement on enviſage la puiſſance phyſique des paſſions, relativement à leur utilité dans la ſociété, & au principe fondamental qui en doit régler l'uſage.

Les idées de l'Auteur ſur les avantages de la force des paſſions peuvent effaroucher au premier aſpect la ſageſſe des lecteurs peu verſés dans la ſcience politique. Mais quand on reconnoît qu'il ne s'agit que de l'emploi des hommes placés avec diſcernement pour opérer de grandes actions ; quand on voit que de l'exercice de leurs paſſions dépend ſouvent le ſalut de la ſociété, & qu'il doit être borné à l'uſage que le gouvernement lui déſigne, on ne peut, dans les vues politiques, déſaprouver les éloges que l'Auteur donne aux grandes paſſions, aux paſſions héroïques & ſupérieures qui élevent les hommes au plus haut degré de courage, de capacité ; d'ardeur & de vertu dans leur état.

Troiſiemement, les paſſions ſont conſidérées

---

rance pour un amour même licencieux, mais réglé. Ce Prince ordonna en 1405 qu'elles mettroient une marque à leur coëffure.

dans l'état de corruption & de déréglement. Les détails en pourroient paroître ſcandaleux, ſi on ne les conſidéroit pas dans le point de vue qui doit intéreſſer la politique. C'eſt cependant cette maniere de les enviſager qui conduit à découvrir les mauvaiſes lois qui ſont les cauſes politiques de ces déréglemens, & à obſerver les funeſtes effets qui en réſultent. Mais un critique mal intentionné trouve dans cette expoſition bien de l'avantage pour rendre un Auteur odieux. Il y réuſſit aiſément en déguiſant ſon plan, en ſupprimant ſes vues, en bouleverſant ſes idées, en formant par de petites phraſes détachées un ſyſtême inique, auſſi étranger au ſentiment de l'Auteur, que digne de l'eſprit de perſécution qui anime le Journaliſte. Les traits hiſtoriques qu'on reproche ici à l'Auteur de l'*Eſprit* ne ſe rapportent point à ſes principes dans les conſéquences que le critique veut en tirer. S'il y a eu de l'imprudence à les citer, parce qu'ils ſont moins connus que les révolutions de la Hollande, de la Suiſſe, & d'autres événemens ſemblables arrivés en Europe, dont on parle tous les jours, ils n'ont pas le même aſpect ; ils tiennent à des peuples fort éloignés, qui ont des mœurs & des gouvernemens parfaitement étrangers à ceux que nous connoiſſons. Mais les accuſations du Journaliſte en ce genre ſont au moins imprudentes, & pourroient être ſuſpectes. Le délateur eſt trop recuſable.

On ne peut attribuer à l'Auteur de l'*Eſprit* d'autre intention dans les récits hiſtoriques dont il s'agit, que celle qui tend au but qu'il ſe propoſe explicitement, c'eſt-à-dire, de prouver la force, ou ſi l'on veut, le fanatiſme des paſſions. En effet, voudroit-on ſuppoſer que des récits

tirés de l'hiſtoire ancienne de nations étrangeres, qui ont leurs conſtitutions, leurs religions, & leurs coutumes particulieres, tendent à attaquer indirectement l'autorité du prince auquel on eſt ſoumis? Cette ſuppoſition eſt-elle vraiſemblable? & peut-elle être attribuée au zèle du Journaliſte?

Il ſuffit d'obſerver que des récits qui ſeroient tirés même de l'hiſtoire de différentes nations de l'Europe, par exemple, de l'Angleterre, de la Pologne, de la Suède, de l'Eſpagne, n'auroient aucune relation exacte d'un gouvernement à l'autre, par rapport à l'autorité royale. Le droit politique ne confond point le prince avec la ſouveraineté.

Hobbes, dit M. Hubner, » déduit l'illuſtre droit des ſouverains, ce droit immenſe qu'ils ont de commander à leurs ſemblables en dernier reſſort, de la ſeule ſupériorité de forces, ou, ſuivant ſon langage, d'une puiſſance irréſiſtible. *Cette ſupériorité de puiſſance donne*, dit-il, *le droit de régner, par l'impoſſibilité où elle met les autres de réſiſter à celui qui a ſur eux un tel avantage.* N'eſt-ce pas confondre viſiblement la ſouveraineté avec l'uſurpation, les droits inviolables des ſouverains avec les exactions des brigands? Car ſi la propoſition étoit vraie, que celui auquel il eſt impoſſible aux autres de réſiſter, eût par cette ſeule raiſon le droit de leur commander en dernier reſſort, il s'enſuivroit inconteſtablement que chacun auroit le droit d'envahir les biens, les poſſeſſions ou les états de tout autre, dès qu'il ſe trouveroit aſſez fort pour le faire. Les droits des ſouverains deviendroient nuls; ce ne ſeroient que des chimeres; le premier uſurpateur les poſſéderoit légitimement,

juſqu'à ce qu'il en fût dépouillé à ſon tour par un autre, qui en jouiroit avec la même légitimité & la même incertitude.... Si une puiſſance irréſiſtible ſuffiſoit à l'établiſſement d'une ſouveraineté légitime, les ſujets ſeroient obligés à ſe ſoumettre de bon gré à chaque uſurpateur, vainqueur de leur ſouverain. Le ſerment de fidélité & l'hommage prêtés à celui-ci ne ſeroient point obligatoires; les droits des ſouverains ſeroient anéantis; l'obéiſſance des ſujets & l'autorité des ſouverains n'auroient jamais eu un état fixe; nulle conſiſtance dans les gouvernemens; nulle félicité parmi les citoyens; les uns & les autres ſe trouveroient également malheureux. Or, la raiſon, l'équité, & toute l'humanité ſe ſoulèvent contre de telles conſéquences: il faut donc que le principe ou la ſource d'où elles découlent ſi naturellement, ne vaille pas grand'choſe«.

» Hobbes ne s'égare pas moins quand il s'agit de fixer la nature de la ſouveraineté. Il prétend que *le pouvoir ſouverain* & *le pouvoir abſolu* ſont des termes ſynonimes, & que tout ſouverain eſt abſolu, par cela ſeul qu'il eſt ſouverain. J'appelle pouvoir abſolu, dit-il, *le plus grand pouvoir que les hommes puiſſent donner ſur eux à un autre homme. Car quiconque a ſoumis ſa volonté à la volonté de l'état, en ſorte qu'il lui a donné le pouvoir de faire impunément ce qu'il veut, celui-là, ſans contredit, lui a conféré la plus grande autorité que l'on puiſſe accorder à quelqu'un.*

» Sans doute: mais y a-t-il jamais eu des êtres raiſonnables qui ayent accordé à quelqu'un le pouvoir de faire tout ce qu'il voudra ſuivant ſa fantaiſie ou ſes caprices? Et s'il y a eu des hommes

hommes capables d'un tel aveuglement, ont-ils eux-mêmes le pouvoir de donner à quelqu'un un droit ſemblable ſur eux ? Je ne dis rien de de ce que la politique enſeigne au ſujet de la ſouveraineté, & de la différence marquée qu'elle met entre le pouvoir ſouverain, abſolu & limité. Elle appelle ſouveraineté *abſolue* la ſouveraineté dans toute ſon étendue, telle qu'elle réſidoit originairement dans le peuple, & *limitée* celle qui eſt bornée ou modifiée par les lois fondamentales de l'état. Cette obſervation ſuffit déjà pour détruire les propoſitions d'Hobbes, puiſqu'elle fait connoître que tout pouvoir ſouverain n'eſt point abſolu ».

C'eſt ſous ce point de vue qu'il faut enviſager la ſouveraineté; alors on appercevra que les traits hiſtoriques réſultans des conſtitutions particulieres des différens gouvernemens, ne peuvent avoir aucune relation directe à l'autorité royale, en général, ni en particulier, ſurtout lorſque la citation des faits a manifeſtement un autre objet; puiſque l'autorité royale elle-même n'eſt pas par-tout purement monarchique, & qu'elle eſt différemment limitée dans les différens gouvernemens; puiſque le titre de prince ou de roi n'eſt pas ſynonime avec celui de monarque. Un fait hiſtorique, relatif par exemple, au gouvernement de Pologne, où le peuple eſt plus aſſervi aux grands qu'au roi, aura-t-il du rapport avec la monarchie Françoiſe ? Malheur à ceux qui voudroient inſinuer qu'un Auteur, en citant ce fait, aura eu quelque intention indirecte & mauvaiſe contre l'autorité ſouveraine à laquelle il eſt ſoumis ! Cependant, le théologien de M. l'archevêque de Paris, dans

le mandement ſur le livre de l'*Eſprit*, ſaiſit ſans ménagement une telle imputation pour attribuer ouvertement à l'Auteur des principes ſéditieux, & pour décrier la philoſophie du ſiècle. *Elle accoutume*, dit-il, *ceux qui s'y livrent, à diſcuter les droits des puiſſances.* Mais quand deux puiſſances veulent dominer dans un état, ne faut-il pas que les ſujets connoiſſent le ſouverain légitime auquel ils doivent obéir? Faut-il qu'ils ſe laiſſent ſéduire par l'artificieux ſyſtême du deſpotiſme eccléſiaſtique, que le Journaliſte & le théologien de M. l'archevêque de Paris défendent vivement contre les principes du livre de l'*Eſprit*? » Ce n'eſt pas, dit-on dans le mandement déjà cité, que les lois humaines, la politique, la juriſprudence ne puiſſent & ne doivent auſſi concourir au gouvernement des hommes; mais ces moyens doivent toujours être ſubordonnés à la religion : ces moyens ſont, ſans la religion, pleins d'artifices, d'inutilités, de dangers même à mille égards ».

Ces droits, ce pouvoir, cette juriſdiction eccléſiaſtique, ſur la légiſlation, ſur la ſouveraineté, & ſur la perſonne des ſouverains, ſur les propriétés & ſur la vie des ſujets, ſont établis déjà par des canons, par des bulles, par des décrets apoſtoliques de toute claſſe. Cet amas de prétentions illégitimes eſt compilé & commenté par des Auteurs auxquels on peut appliquer ces paroles d'Omar: *Puiſſans ſans ſujets; ſujets ſans ſouverains.*

Voilà ces défenſeurs de l'autorité ſouveraine qui lancent des anathêmes contre les ſavans qui examinent les droits des puiſſances légitimes & illégitimes. C'eſt l'évangile, nous dit-on, qui eſt le fond de toute légiſlation. C'eſt lui qui ac-

corde à St. Pierre les deux glaives pour le gouvernement temporel & ſpirituel des nations. Mais comment juge-t-on de la ſainteté de la morale de l'évangile? N'eſt-ce pas par ſa conformité avec la loi univerſelle que Dieu a inſpirée à tous les hommes? Il y a dans l'évangile des préceptes, des allégories, des conſeils. Les préceptes moraux indiſpenſables y ſont établis ſur la loi univerſelle, & c'eſt par cette loi qu'on les diſtingue des conſeils : les conſeils ne ſont point des regles générales & indiſpenſables : leur obſervation eſt ſubordonnée à cette loi primitive & à la légiſlation des ſouverains, qui a pour objet le bon ordre & l'avantage des ſociétés. Les expreſſions allégoriques qui ſe prêtent à différentes interprétations, ne peuvent influer dans la légiſlation qu'autant qu'elles ſont elles-mêmes aſſujetties aux principes évidens du droit naturel.

Ce ſont ces principes qui ſont les premiers fondemens de toute légiſlation coactive, établie par l'autorité temporelle. Vouloir interdire aux ſujets la connoiſſance des droits des puiſſances, n'eſt-ce pas les forcer à ignorer leurs devoirs, à méconnoître la puiſſance légitime & abſolue à laquelle ils doivent obéir, & les livrer aux horreurs du fanatiſme & de la ſuperſtition?

L'expérience oblige à prévenir les excès abominables qui arrivent par la ſéduction & l'ignorance des peuples qui méconnoiſſent leur véritable ſouverain & leurs devoirs les plus inviolables. A Dieu ne plaiſe que nous imputions au Clergé de France, ſi reſpectable par la pureté & la dignité de ſa doctrine, des vues d'uſurpation ſur l'autorité abſolue du ſouverain, & ſur les droits de la nation! Mais celles du

Journaliſte & du théologien de M. l'archevêque de Paris ſont trop clairement expoſées pour qu'on puiſſe leur attribuer des intentions auſſi pures. On voit aſſez qu'ils ne ſaiſiſſent l'occaſion du livre de l'*Eſprit*, où l'on n'a pas diſcuté ces matieres, que pour répandre leurs pernicieuſes maximes. Ils voudroient, au grand ſcandale de la religion, perſuader que tous les philoſophes & les ſavans de nos jours, ne ſont que des athées, des matérialiſtes, des fataliſtes, des hommes pervers: ils le voudroient, afin d'établir leur deſpotiſme ſur l'ignorance.

Le Journaliſte voudroit encore réduire la juriſprudence à une idée abſtraite, dont l'interprétation ouvriroit la porte à la ſéduction: mais en vain travaille-t-il à décrier cette ſcience primitive qui doit éclairer la conſcience, & régler la conduite de tous les hommes. On prévoit que ſes efforts ſeront inutiles. Les Docteurs en droit naturel, protégés & ſoutenus par preſque tous les ſouverains de l'Europe, régleront mieux nos mœurs que les leçons dangereuſes de ce Journaliſte. Leur morale eſt ſévere & inflexible; mais elle eſt aſſujettie à une évidence à laquelle les hommes raiſonnables ne peuvent ſe refuſer.

Sans prêter à l'Auteur de l'*Eſprit* des intentions odieuſes & forcées, ſans exhaler des maximes qui tendent à anéantir le droit naturel, le Journaliſte pouvoit aiſément ſe maintenir dans ſa fonction d'Ariſtarque chrétien: il pouvoit exercer plus directement & plus ſavamment ſa critique ſur quelques points de légiſlation que l'Auteur enviſage avec complaiſance; il pouvoit lui reprocher d'avoir fait abſtraction trop entiere des lois religieuſes qui, chez les différentes nations, bornent le domaine de la légiſlation civile.

Je n'approuverai pas ſans doute les ſpéculations de l'Auteur de l'*Eſprit* ſur une loi qui ordonnoit la communauté des femmes, & l'éducation des enfans faite en commun par la république. Ces idées Platoniciennes ont fort exercé l'eſprit des philoſophes moraliſtes. Elles ont même été adoptées en partie par quelques légiſlateurs, ſur-tout quant à la polygamie & au divorce. La plupart des Auteurs ſont même fort indécis ſur les avantages & les inconvéniens de ces uſages. Ces problêmes de légiſlation auroient pu fournir un vaſte champ à la critique du Journaliſte, & même ſervir ſon averſion pour la philoſophie. Il auroit pu remarquer que les philoſophes, avec les meilleurs principes de légiſlation pour le bien général, n'établiroient pas toujours les meilleures lois, parce que l'inſtitution des lois publiques exige des connoiſſances de détail qui s'acquiérent plus exactement par les juriſconſultes que par les philoſophes ſpéculatifs. Ces ſpéculations vagues des philoſophes ſur les lois & les mœurs des différentes nations, ne peuvent s'appliquer à aucune nation en particulier: mais elles n'en ſervent pas moins à étendre les vues du légiſlateur borné à la conſtitution d'un gouvernement. Preſque par-tout le ſyſtême de légiſlation s'eſt formé ſucceſſivement par des circonſtances qui changent. Ces variations introduiſent pendant un temps des lois qui, par de nouveaux changemens de circonſtances, ne peuvent plus ſubſiſter qu'au préjudice de la nation. La ſcience de la légiſlation s'étend donc plus loin que le ſyſtême des lois & de la conſtitution phyſique & morale d'un pays. L'une & l'autre doivent guider le légiſlateur. Mais le philoſophe fait abſtraction de l'une, pour ſe livrer

indéterminément à l'autre. C'eſt pourquoi le philoſophe & le légiſlateur, quoiqu'occupés du même objet, ne ſe réuniſſent point au même but : ainſi le philoſophe moraliſte, lors même qu'il traite des principes de la légiſlation, ne doit point être confondu avec le légiſlateur, & le légiſlateur dans l'inſtitution des lois ne doit pas être confondu avec le philoſophe fixé à l'étude des moralités relatives à la légiſlation. Mais l'un & l'autre fondent l'inſtitution des lois publiques ſur la nature humaine & ſur la loi des lois; ſur les reſſorts phyſiques des actions des hommes, & ſur la juſtice coeſſentielle au bien général de la ſociété. Le légiſlateur doit ſe conformer dans ce qu'il preſcrit aux notions eſſentielles du juſte & de l'injuſte. Le philoſophe doit s'attacher à découvrir les cauſes extérieures qui déterminent l'homme phyſique à agir, pour indiquer les effets moraux auxquels le légiſlateur peut ſe promettre avec raiſon d'arriver. Au reſte, l'obſervation des lois publiques à laquelle tendent toutes ces ſpéculations, diſpoſe les hommes à l'obſervation des devoirs particuliers que leur inſpire la loi naturelle, & que la religion leur preſcrit. L'Auteur de l'*Eſprit* a ſuivi dans ſon ouvrage le plan que doit ſe propoſer un philoſophe qui a en vue la légiſlation; & il l'a rempli, ſauf les écarts dont nous avons parlé. A la fin de ſon livre, il réunit les deux tableaux de l'homme phyſique & de l'homme moral, dans un dialogue entre un pere corrompu par l'ambition & l'avidité des richeſſes, & ſon fils encore aſſujetti aux ſentimens de la loi naturelle & divine. L'Auteur fait remarquer, avec raiſon, que dans l'éducation, les parens donnent à leurs enfans des notions vagues de

morale & de vertu, qu'ils détruiſent par d'autres leçons ſur les moyens de parvenir aux honneurs & à la fortune.

» Voilà, dit-il, la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé par l'uſage, de donner à ſes enfans, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général & en maxime: *Soyez vertueux.* Mais il leur dit en détail & ſans le ſavoir: *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, ſoyez un coquin timide & prudent; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faût pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie de l'éducation qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux? Il n'eſt point de pere, qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux argumens preſſans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

» Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe: Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes; c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre: ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé; & la juſtice préſidera toujours à tous mes jugemens. O mon fils! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute,

être juſte : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! A combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les Grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous ſoyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager.... Moi ! je ménagerois l'injuſtice ? Non, mon pere.... O mon fils ! un ſot enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples n'en ſeroient pas plus ſoulagés. Le divan nommeroit à votre place un homme, qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit ; mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes : c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore ; l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter.... Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour. Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : ſoit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles

qu'il exerce ſur le voyageur; je ferai mon bien, ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre: & ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe? O mon pere! mes yeux s'ouvrent enfin: je le vois bien, la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances; ma vertu vous devient odieuſe, & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte; ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une Odaliſque, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu appriſes dans mon enfance? pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan ou d'un Viſir? J'oſerai vous l'apprendre: c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit réjaillir ſur vous: alors vous méconnoiſſez le crime; & ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre véracité, vous m'en feriez un devoir.

» On ſent que, preſſé par de tels raiſonnemens, il ſeroit très difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite, deſiré que tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice «.

LETTRE

SUR L'ÉGALITÉ DES ESPRITS.

Vous avez été ſurpris de me voir défendre avec chaleur le ſentiment de l'écrivain célèbre, qui fait conſiſter la différence des eſprits uniquement dans l'inſtruction. Vous ne penſez point que les talens & le génie puiſſent être le partage de tous les hommes; que les vertus & les vices ſoient des réſultats néceſſaires de l'éducation particuliere & publique; & que l'homme ſoit un être purement factice, que les inſtitutions ſociales perfectionnent ou détériorent ſelon qu'elles ſont raiſonnables ou inſenſées.

Si ce n'étoit-là qu'une opinion, j'en ſerois fort ſurpris. Si je l'ai admiſe, c'eſt par conviction. J'aurois un regret d'autant plus vif de m'en détacher, que je la mets au nombre des vérités eſſentielles au bonheur des hommes. Il me ſemble voir en découler des conſéquences qui préſentent aux nations des avantages précieux. La raiſon en eſt ſenſible. Qu'on ſuppoſe cette vérité démontrée: on peut néceſſiter les hommes à l'acquiſition de toutes les vertus. L'éducation & la législation ſeroient les moyens infaillibles d'aſſurer pour jamais la félicité des peuples. L'éducation éclaireroit les hommes ſur la nature de leurs droits & de leurs devoirs, les convaincroit que les devoirs ne ſont que des conditions eſſentielles à la jouiſſance & à la conſervation des droits; & en leur montrant dans l'inſtitution

de la ſociété la garantie de toutes leurs prétentions légitimes, elle les attacheroit à l'ordre public par les liens ſi puiſſans de l'intérêt perſonnel. La législation dont toutes les lois ſeroient dictées par la juſtice, donneroit une nouvelle force aux principes reçus dans l'éducation, en organiſant le gouvernement de maniere que les châtimens & les récompenſes accompagneroient toujours & néceſſairement les crimes & les vertus.

Si l'homme eſt également ſuſceptible de toutes les paſſions qu'on voudra lui inſpirer, le gouvernement a dans ſes mains le principe moteur des actions humaines, & peut à ſon gré faire d'une nation lâche, foible & ſuperſtitieuſe, une nation fiere, puiſſante & éclairée.

La queſtion par elle-même, mérite donc la plus ſérieuſe attention des philoſophes. Ce ſeroit une ſorte d'imprudence de vouloir la décider négativement ſans avoir fait diſparoître toutes les raiſons de douter. Songez, Monſieur, que les vérités métaphyſiques veulent être profondément méditées. Il ſe peut que vous n'ayez pas apporté à la ſolution de cet intéreſſant problême un examen ſuffiſamment réfléchi. Eſt-il donc poſſible que la même propoſition s'offre à nous ſous des aſpects ſi contraires? Je crois découvrir une vérité importante, où vous ne voyez qu'une opinion abſurde. Et pour en démontrer l'erreur, vous ne voulez, dites-vous, d'autres raiſons que celles mêmes par leſquelles je prétends la juſtifier.

Je ne puis vous le diſſimuler, ce langage m'étonne. Et ſachant que celui qui parle ainſi, nous a développé avec clarté & préciſion les grandes vérités de la morale & de la politique, je

ſuis intimidé. Votre ſécurité me met en défiance contre des preuves que j'ai cru victorieuſes.

Mais j'ai pris avec vous un engagement; c'eſt de porter à la démonſtration la propoſition qui fait le ſujet de cette lettre. Peut-être n'eſt-ce pas une tâche facile : n'importe, il faut vous tenir parole. Je vais donc vous expoſer mes principes, montrer leur liaiſon, & faire voir que l'aſſertion que je défends n'en eſt qu'une conſéquence néceſſaire.

Je vous ſupplie de ne me ſuppoſer ici d'autre intention que celle de m'inſtruire avec vous, de profiter de vos lumieres; & vos éclairciſſemens ſerviront, j'eſpere, à fixer mes idées ſur un ſujet trop abſtrait, pour n'être pas pardonnable de ſe méprendre.

Dans la diſcuſſion préſente, il eſt eſſentiel de ſe faire des idées bien nettes de l'eſprit conſidéré comme le principe productif des notions. Tâchons donc de déterminer avec préciſion la nature de ce principe. Une exacte définition de l'eſprit doit jeter un grand jour ſur l'objet que nous voulons éclaircir.

L'eſprit eſt *la faculté* qu'a l'homme *d'appercevoir les rapports qui exiſtent entre les objets.*

La fonction de l'eſprit eſt donc d'acquérir de certaines idées, de les comparer, & d'en tirer des réſultats. L'eſprit n'eſt donc que le pouvoir de réfléchir, ou de ſe former des notions. Les lumieres de l'eſprit conſiſtent donc dans les notions diſtinctes qu'il ſe forme des choſes. Il eſt clair que plus le nombre des notions ſera grand, plus l'eſprit ſera éclairé, pénétrant & rapide. Le génie n'eſt donc que l'eſprit concentré dans un genre. C'eſt, ſelon l'expreſſion d'un auteur qui fait le plus d'honneur à ce ſiècle, le verre ar-

dent qui ne brûle qu'en un point. Raſſembler les faits, les rapprocher, les comparer, en conſidérer les réſultats, & découvrir les rapports qui lient des vérités infiniment éloignées, voilà le génie. Le génie n'eſt donc autre choſe que l'attention ſoutenue & appliquée aux idées générales. Il eſt dû à l'eſprit d'obſervation, qui n'eſt que la faculté de réfléchir.

La faculté de réfléchir, comme tout le monde ſait, eſt en ſoi indéterminée. Elle ne peut d'elle-même ſe déployer. L'eſprit n'invente & ne crée rien. Il ne peut tirer ſes notions que des idées ſenſibles. L'eſprit eſt donc ſubordonné à la faculté d'avoir des ſenſations, des idées. Cette faculté, qui eſt la ſenſibilité phyſique, eſt ſoumiſe à l'action des objets. Afin donc que l'eſprit acquiere des notions, il faut que les circonſtances le diſpoſent à les acquérir. Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'eſprit de créer une idée réfléchie, qu'il n'eſt au pouvoir d'un aveugle né, de créer la ſenſation d'une couleur. C'eſt donc des circonſtances que dépendent les opérations de l'eſprit.

Ce n'eſt pas que l'eſprit ne puiſſe à ſon gré, ſe rendre attentif aux idées qu'il veut comparer pour en connoître les rapports, mais ſon attention ne peut être excitée ſans des motifs ſuffiſans; & ces motifs, qui ſont les idées préſentes à l'eſprit, dépendent toujours des circonſtances, c'eſt-à-dire, des cauſes phyſiques & des cauſes morales qui agiſſent ſur l'eſprit, & dont l'aſſemblage forme l'éducation.

L'éducation peut donc étendre ou reſſerrer la portée de l'eſprit : elle peut le remplir d'idées claires ou obſcures, de notions diſtinctes ou confuſes. Selon que l'éducation ſera bien ou mal di-

rigée, elle fera de l'eſprit une intelligence ou bornée, ou médiocre, ou ſupérieure. Les vues de l'eſprit ne peuvent donc s'étendre qu'en raiſon du nombre, de la variété & de l'eſpèce des idées que l'éducation ſaura lui préſenter. L'organiſation du cerveau n'obéiſſant pas moins à des impreſſions vicieuſes qu'à d'heureuſes impreſſions, l'homme devra toujours à ſon éducation ſon amour pour la vérité, ou ſon attachement à l'erreur, ſon penchant pour la vertu, ou ſon inclination pour le vice. C'eſt le clavecin qui, ſous les doigts du muſicien ignorant ou habile, rend les ſons les plus diſcordans, ou les accords les plus harmonieux. L'homme tient de l'éducation ſes talens, ſon génie, ſes paſſions, ſon caractere. Il eſt tout ce que le fait l'éducation.

D'après cet expoſé, je vais prouver que les hommes en général ſont également perfectibles. La preuve en devient très ſimple : l'eſprit eſt la capacité d'appercevoir les rapports des objets. Faculté, aptitude, capacité, ſont ici des expreſſions ſynonymes. Or, il eſt évident que tous les hommes ſont doués de la capacité de voir ces rapports des êtres. S'il en étoit autrement, les uns parviendroient à des réſultats auxquels les autres ne pourroient atteindre. Il y auroit des vérités qui ne pourroient être ſenties que par des eſprits d'un certain ordre. Mais eſt-il rien de plus contraire à l'expérience ? Ne prouve-t-elle pas qu'il n'eſt point de vérités incommunicables ? C'eſt une expérience de tous les temps, que quiconque a des idées claires & diſtinctes, parvient aiſément à ſe faire entendre des autres hommes. Tous ſont donc capables de connoître ces vérités. Tous peuvent donc appercevoir les rapports qui exiſtent entre les mêmes objets.

Tous ont donc une égale aptitude à l'eſprit.

Il ſe préſente une objection à laquelle il convient de répondre. Si la ſolution en eſt exacte, elle répandra un nouveau jour ſur cette grande queſtion, & elle préviendra ou fera taire tous faux raiſonnemens qu'on s'imagine emprunter de l'expérience, & qu'on ne ceſſe d'oppoſer à un ſyſtême que, pour l'intérêt de l'humanité, la philoſophie doit s'efforcer de répandre.

Obſervez, dit-on, que les idées que l'eſprit compare pour en voir les rapports, il les doit aux organes des ſens; & cela eſt ſi vrai, que la privation de tous les ſens, ou leur inaction abſolue, emporteroit avec elle une privation totale d'idées. Il eſt donc inconteſtable que toutes nos idées, même les plus abſtraites, dérivent originairement des ſens; mais l'expérience nous fait voir une grande différence entre les ſenſations des hommes à l'aſpect des mêmes objets, & une inégalité encore plus grande entre les eſprits. Cette inégalité doit donc être l'effet néceſſaire de la différence des ſenſations. Nous ſommes donc conduits à admettre que les hommes naiſſent avec des diſpoſitions plus ou moins heureuſes à l'eſprit. Donc cette égale aptitude à l'eſprit, qu'on voudroit nous faire reconnoître n'eſt qu'une ſpéculation vaine, une chimere détruite par l'expérience.

Réponſe. La différence d'organiſation doit ſans doute faire naître des ſenſations différentes à l'aſpect des mêmes objets. Mais, il ne faut pas s'y méprendre, ces ſenſations ne différeront point par leur nature, mais ſeulement dans leur nuance. On ne pourroit porter plus loin la variété des ſenſations, réſultante de l'organiſation phyſique, ſans être déſavoué par l'expérience. Perſonne

n'ignore que les mêmes objets ſont à-peu-près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes; mais la même ſenſation peut être plus agréable à l'un, & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des organes des ſens. Les hommes ne différeront donc entr'eux que dans la nuance de leurs ſenſations.

Il reſte donc à examiner ſi la différence dans la nuance des ſenſations peut faire appercevoir des rapports différens entre les mêmes objets. C'eſt vraiment en ce point que gît la difficulté.

On ne conteſte point que divers individus ne puiſſent éprouver, à la préſence des mêmes objets, des ſenſations plus ou moins vives. J'accorderai donc que, dans la ſuppoſition que l'action d'un corps ſoit préciſément la même ſur deux hommes, l'un ſera plus ſenſible que l'autre à cette action; mais je ſoutiens qu'on ne peut en tirer d'autre conſéquence, ſinon que ces deux hommes doivent différer dans la nuance de leurs ſenſations, en raiſon de leur plus ou moins grande ſenſibilité. Et j'oſe croire que la différence dans la nuance des ſenſations, n'a nulle influence ſur les eſprits.

Ne vous en étonnez pas, Monſieur, en cela il n'y a rien de myſtérieux. Quelles que ſoient les impreſſions des objets ſur les organes des ſens, les ſenſations qu'ils excitent ne ſont que des faits iſolés & ſtériles, juſqu'au moment où l'eſprit les compare pour en avoir les rapports. Or, la différence dans la nuance des ſenſations ne peut faire que ceux qui les éprouvent, apperçoivent des rapports différens entre ces mêmes ſenſations, ou entre les objets qu'elle repréſentent. On doit ſavoir que les rapports qu'ont entr'eux les objets, ſont indépendans de l'eſprit qui

les

les conſidere Ces rapports exiſtent hors de l'eſprit. Ils dérivent des qualités inhérentes aux objets. Et ces qualités découlent de l'eſſence même des êtres. Les rapports ſont donc immuables comme les eſſences. Les objets gardent donc néceſſairement entr'eux les mêmes rapports. Les ſenſations, qui ne ſont que les ſignes naturels ou les repréſentations de ces objets, conſerveront donc entr'elles les mêmes rapports que ces objets. Il n'eſt donc pas poſſible que divers individus, à l'aſpect des mêmes objets, apperçoivent des rapports différens entre ces objets, quelle que ſoit la différence dans la nuance de leurs ſenſations. Donc la différence dans l'organiſation phyſique, en variant la nuance des ſenſations, ne change point les rapports des objets entr'eux. Donc tous les hommes peuvent parvenir aux mêmes réſultats, & connoître les mêmes vérités. Donc tous ont également d'eſprit en puiſſance, ou une égale aptitude à l'eſprit.

J'inſiſte, en faiſant obſerver que ſi la différence dans l'organiſation pouvoit changer les rapports des objets, il ſeroit impoſſible aux hommes de s'entendre & de ſe communiquer leurs idées; mais c'eſt là une choſe démentie par l'expérience.

Le génie n'a point encore eu la prérogative de ſoutenir ſeul l'éclat d'une vérité nouvelle: » Le génie, dit l'illuſtre auteur dont j'expoſe ici le ſentiment, eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes. Il y ouvre un chemin; & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or, juſqu'à ce jour, ſon unique privilège fut d'en frayer le premier la route.

» Tous les hommes, ajoute ce profond écrivain, peuvent donc s'élever aux idées des plus grands génies. Or, concevoir leurs idées, c'eſt avoir la même aptitude à l'eſprit «.

Il eſt, ce me ſemble, impoſſible de ſe refuſer à cette derniere conſéquence. L'opinion contraire, fût-elle généralement admiſe, n'en doit pas moins paſſer pour une erreur accréditée.

Je n'ai pas beſoin, Monſieur, de vous faire remarquer que les raiſons qui établiſſent l'égalité des eſprits, ſont toutes puiſées dans la nature des choſes; auſſi portent-elles un caractere d'évidence, dont il n'eſt pas aiſé de ſe défendre.

S'il ne falloit qu'accumuler des preuves pour vous convaincre qu'on doit regarder dans l'homme, l'eſprit, le génie & la vertu comme les heureux effets de ſon inſtruction, je ne pourrois être embarraſſé que du choix. Mais il en eſt peu qui ayent échappé à la ſagacité du philoſophe qui a ſi profondément traité cette matiere. On ſait qu'il eut toujours le rare ſecret d'unir à la force, à la clarté, à la ſolidité du raiſonnement, tous les charmes dont la vérité peut être embellie.

J'ai peine à croire, Monſieur, que vous puiſſiez détruire ce ſyſtême qu'appuyent des principes qui ne me paroiſſent pas moins invariables que les eſſences des êtres. Cependant, ſi vous nous montrez l'illuſion de ces principes; ſi par leur analyſe vous nous forcez d'avouer que ce ne ſont que des notions fauſſes, ou du moins ſans liaiſon avec les conſéquences que nous voulons en déduire; ſi toutes vos idées ſont enchaînées par l'évidence, qui diſſipe juſqu'au plus léger doute; dès-lors toute contradiction ceſſe. Il

vous ſera glorieux de réunir les ſentimens des philoſophes ſur la ſolution d'un problême qui n'eſt pas de pure ſpéculation. Ses applications pratiques s'étendent à toutes les inſtitutions ſociales. Sans cette connoiſſance, il n'eſt point de regle pour éclairer un peuple; & ſans lumieres, un peuple ne peut jamais être heureux. C'eſt ſur cette connoiſſance que repoſent tous les principes de l'éducation.

Je ſuis, &c.

Fin du Tome IV des Oeuvres d'Helvétius.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoiſſance exacte de l'Eſprit & de ſa nature, on ſe propoſe dans ce diſcours d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'Eſprit.

CHAPITRE I. Pag. 1
CH. II. *De l'Imagination & du Sentiment.* 16
CH. III. *De l'Eſprit.* 34
CH. IV. *De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.* 38
CH. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant & du goût.* 55
CH. VI. *Du bel eſprit.* 64
CH. VII. *De l'eſprit du ſiècle.* 72
CH. VIII. *De l'eſprit juſte.* 83

On prouve dans ce chapitre que dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas pour bien voir d'avoir l'eſprit juſte; qu'il faudroit encore l'avoir étendu; qu'en général les hommes ſont ſujets à s'enorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie; qu'en conſéquence ils ſe diſent ſupérieurs aux gens à talens; croient dans cet aveu ſimplement ſe rendre juſtice, & ne s'apperçoivent pas qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes; mépriſe dont il eſt ſans doute utile de faire appercevoir les cauſes.

CH. IX. *Mépriſe de Sentiment.* 93

Ce chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux chapitres ſuivans. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CH. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.* 94

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conſeils.* 107

Il s'agit d'examiner dans ce chapitre pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner ; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard, peut quelquefois précipiter les autres. On indique à la fin de ce chapitre quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon ſens.* 118

CH. XIII. *Eſprit de conduite.* 123

CH. XIV. *Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.* 134

Après avoir eſſayé dans les chapitres précédens d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit, il eſt utile de connoître quels ſont & les talens de l'eſprit, qui de leur nature doivent réciproquement s'exclure, & les talens que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre ſuivant, où l'on s'applique plus particuliérement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le public uſe à cet égard envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injuſtice du Public à cet égard.* 147

On ne s'arrête dans ce chapitre à conſidérer les qualités qui d'oivent s'exclure reciproquement, que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

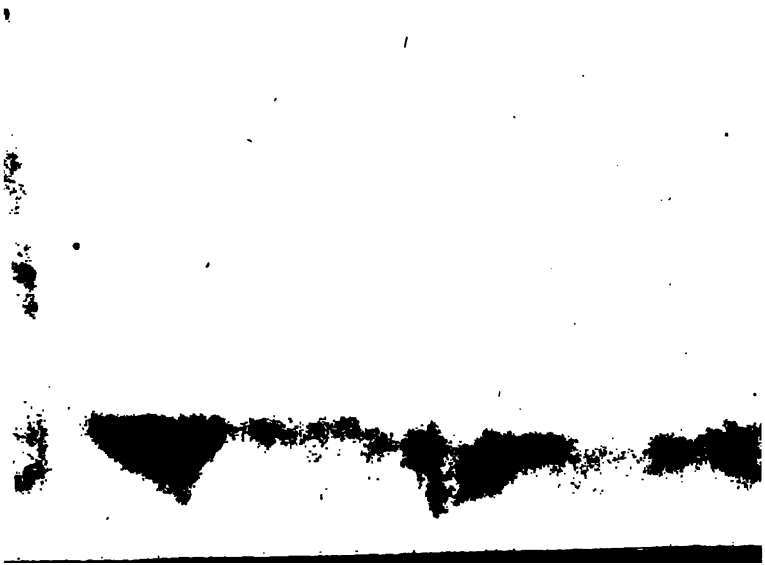
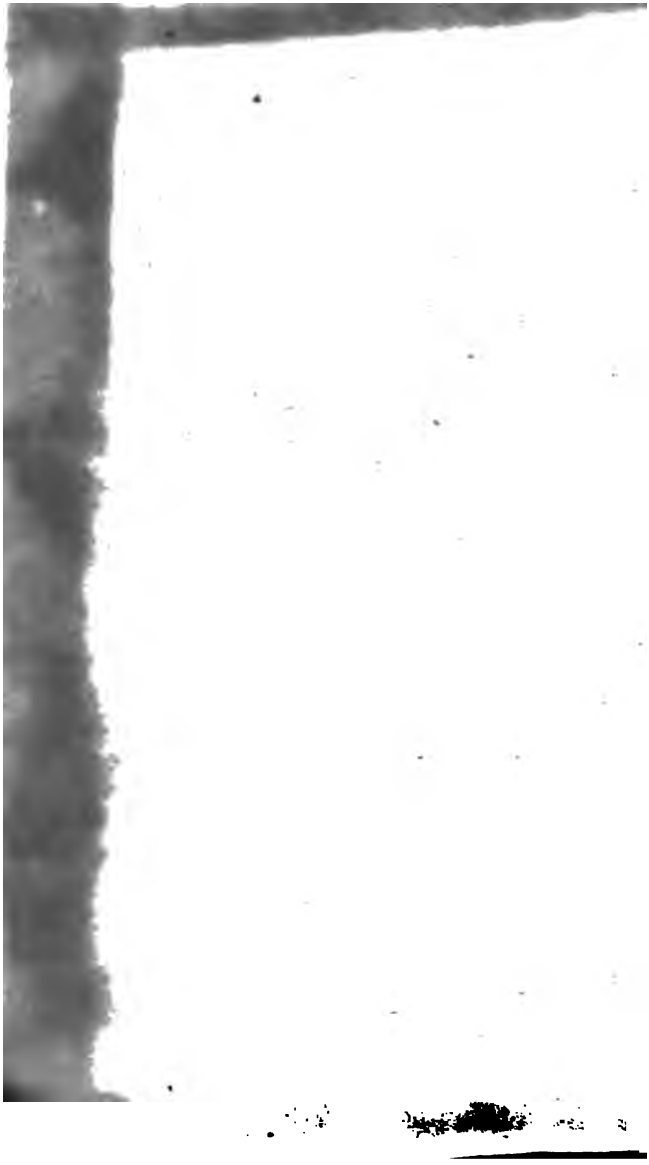
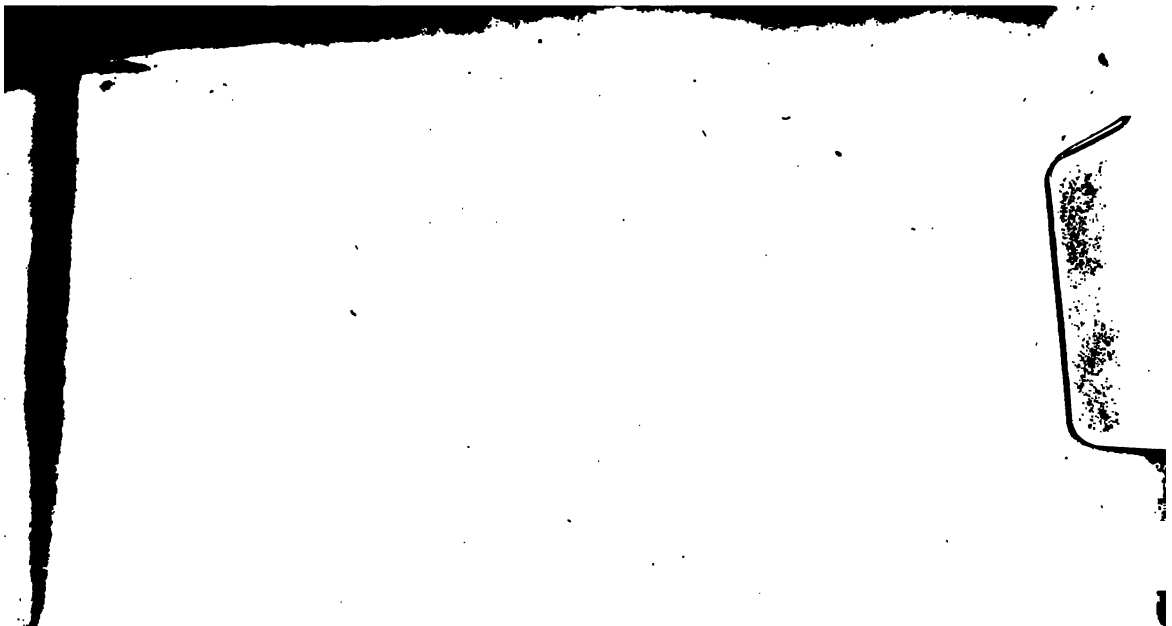
CH. XVI. *Méthode de découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.* 161

Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, ſeroit, comme on le verra dans le chapitre ſuivant, d'une exécution très difficile.

CH. XVII. *De l'Education.* 171

On prouve dans ce chapitre qu'il ſeroit ſans doute très utile de perfectionner l'éducation publique, mais qu'il n'eſt rien de plus difficile ; que nos mœurs actuelles s'oppoſent en ce genre à toute eſpèce de réforme ; que dans les empires vaſtes & puiſſans on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands hommes ; qu'en conſéquence le gouvernement ne peut arrêter long-temps ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant à cet égard que dans les états monarchiques, tel que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation ; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'Orient.

Obſervations ſur la critique de l'Eſprit 185

Lettre ſur l'égalité des Eſprits. 298

Fin de la Table du IVe. Volume.